

133_b

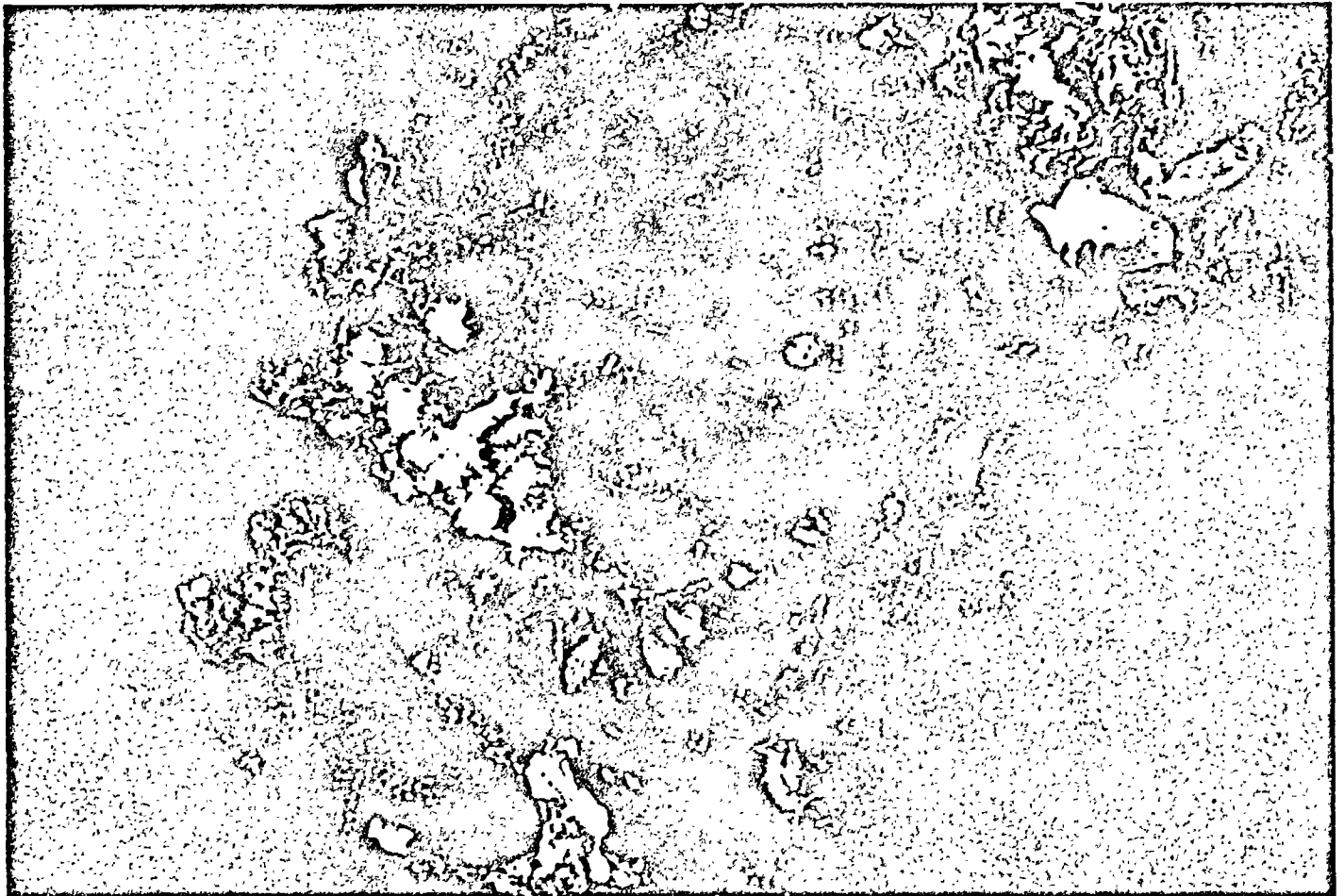
94 FR 101

Gilles Raveneau

1997

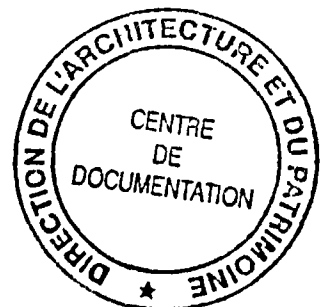
LE SILENCE, LA MER, LE CORAIL ET LE VERTIGE

Corailleurs en France : Côte d'Azur et Corse



MINISTERE DE LA CULTURE
Mission du Patrimoine Ethnologique

TOME 2



CHAPITRE V - L'INDIVIDU ET LA COMMUNAUTE

« Les sociétés ont progressé dans la mesure où elles-mêmes, leurs sous-groupes et enfin leurs individus, ont su stabiliser leurs rapports, donner, recevoir, et enfin, rendre. (...) C'est ainsi que (...) les individus doivent savoir s'opposer sans se massacrer et se donner sans se sacrifier les uns aux autres. »

Marcel Mauss, *Essai sur le don*, Sociologie et anthropologie, Paris, PUF, 1950.

1 - L'individualisme aux prises avec les autres

« C'est plutôt chacun pour soi »

Dès le départ, ce qui frappe l'observateur au contact des pêcheurs de corail c'est leur individualisme⁵⁸, individualisme affirmé haut et fort, soulignant le manque de cohésion et de solidarité des corailleurs :

« On est des individualistes (...). Chacun se fout de ce qui peut bien arriver à l'autre. C'est dommage, mais c'est comme ça (...). Il y a bien eu des tentatives pour essayer de s'entendre, mais elles ont toutes échoué. Personne n'est vraiment intéressé... C'est plutôt chacun pour soi. »
(Laurent)

Les relations sont marquées par un comportement antisocial généralisé qui vise en premier toute personne étrangère au noyau familial, puis tous ceux n'appartenant pas au réseau de corailleurs dans lequel on s'inscrit. Des relations préférentielles s'établissent entre corailleurs constituant des relations intra-groupales à l'intérieur de

⁵⁸ Nous entendons par individualisme une attitude qui valorise la personne et néglige la totalité sociale au profit de ses intérêts propres. En ce sens, c'est une valeur sociale, et si l'individu est "non social" dans ce qu'il vise et valorise, il est social en fait car il vit en société (DUMONT, 1983). L'emploi du terme individualisme n'a rien à voir ici avec la théorie qui lui a emprunté le mot : l'individualisme méthodologique. Le recours à certains concepts psychologiques, la sensibilité de l'auteur lui-même à cette discipline et l'évocation des corailleurs du point de vue de leurs agissements individuels pourraient laisser supposer au lecteur que le rédacteur se réfère à cette méthode. Il n'en est rien. Si l'individualisme méthodologique met au premier plan la psychologie des acteurs sociaux, c'est le plus souvent une psychologie de convention sommaire, qui aboutit à une conception "rationnelle" de l'action, c'est-à-dire proportionnée à un objectif. Nous nous expliquons par ailleurs sur notre propre position de recherche dans le chapitre consacré à l'enquête.

la communauté; elles constituent des soutiens et un réseau de solidarité dans les conflits et en cas de coups durs. Toutefois, même l'appartenance familiale ne protège pas toujours de ce type de comportement antisocial et il semble même qu'elle l'exacerbe parfois comme dans le cas de ces deux frères corailleurs - Renato et Hippolyte - qui, non seulement n'ont jamais pu travailler ensemble, mais qui appartiennent chacun à des ententes rivales. Seule, leur mère, veuve, continue à maintenir des liens entre eux.

Les corailleurs les plus prestigieux, les plus habiles et souvent les plus âgés⁵⁹ sont d'authentiques solitaires ; cela contribue à la valorisation de ce comportement individualiste en tant qu'idéal culturel. Quand les pêcheurs sont mariés, leur femme elle-même s'abstient de toute rencontre, visite ou contact de manière à éviter de devoir rendre la politesse. La situation est différente lorsque deux corailleurs travaillent ensemble et où une véritable relation amicale se noue ; ce qui n'est pas le cas le plus courant. Dans ce cas les relations sont souhaitables. Mais qu'intervienne une rupture dans l'association comme ce fut le cas entre Pierre et Niccolo⁶⁰ après de nombreuses années de collaboration, ou entre Renato et Thomas il y a deux ans, et les rapports entre eux et leur famille se distendent immédiatement. On reste pudique sur les raisons de la séparation, on parle d'autre chose, le plus souvent on ne dit rien. Généralement on cherche à limiter les rapports d'intimité aux seuls

⁵⁹L'âge, dans cette activité où le taux d'accident mortel est très élevé, et le nombre d'années passées "au corail" sont en soi source de prestige et de reconnaissance. Pierre dit que "le bon plongeur c'est celui qui dure".

⁶⁰Il est à noter que Pierre et Niccolo sont aussi liés par leur femmes. On retrouve ici l'importance de la famille.

parents, frères ou soeurs⁶¹, cousins, et à demeurer avec le reste du monde en termes de stricte politesse. Les amitiés, quand elles existent, semblent être liées à un éloignement géographique suffisant et à une activité professionnelle différente de celle du corailleur.

La logique de ce comportement entre corailleurs, qui exige que l'on affiche un total manque d'intérêt pour les affaires des autres et en retour une attitude de protection vis-à-vis de sa vie privée et professionnelle, conduit les hommes à des situations embarrassantes, tel Hippolyte que je surprends incapable de décider s'il doit céder à la tentation d'apercevoir, et ainsi d'inventorier⁶² la pêche d'un collègue, ou à l'inverse détourner les yeux.

Isolement et solitude

Le fait que les corailleurs soient disséminés à divers endroits du littoral participe de cet esprit "chacun pour soi" et réduit par là même les relations entre eux. Cette tendance à l'isolement dans leur travail et dans leurs relations avec la communauté peut être interprétée comme un moyen de se protéger du regard des autres et comme un mode d'ajustement à la situation de concurrence et de rivalité. Ce que les corailleurs valorisent dans leur activité c'est la liberté, l'autonomie : "*Je suis libre, j'ai pas de contraintes* " dit Niccolo. Ce que confirme James en nous racontant la manière dont il est arrivé au corail :

⁶¹Sauf exception comme nous l'avons vu précédemment ; à ceci près que la situation est particulière puisque les deux frères sont corailleurs l'un et l'autre et, qu'à ce titre, ils entrent comme tout un chacun dans un processus de rivalité et de concurrence. En outre, on sait qu'une trop grande proximité rend nécessaire la distinction. Cependant les frères Laffont, morts tous les deux en plongée, ont toujours travaillé ensemble jusqu'à la mort du frère aîné.

⁶²Voir la prise d'autrui n'apporte pas forcément des informations fiables car le panier que j'aperçois est-il la pêche dans son entier ou seulement une partie de celle-ci, destinée à m'induire en erreur ? Ce que je découvre m'est-il donné à voir volontairement ?

« Je gagnais bien ma vie avant, mais en Tunisie... quoique à Pointe-Noire c'était pas mal ! Parce que on descendait à terre, tous les deux trois jours le soir, on faisait la fiesta. ... Moi j'avais un très bon ami, c'était mon pote, mais sorti de celui-là les autres c'était des cons, et on s'en sortait pas, alors c'était boulot, dodo, conneries. J'allais pas passer ma vie là-dedans et en plus de ça il y avait un autre facteur qui me poussait à partir, je savais qu'obligatoirement je quitterais l'Afrique pour aller en mer du Nord, l'Afrique c'était le premier pas, c'est relativement facile, c'est la mise en route, on voit ce que valent les individus pour arriver sur des sites plus difficiles ! Et maintenant c'est pas de la rigolade ! Maintenant c'est plonger à 150, 180 mètres t'es en saturation, être dans le noir avec les projecteurs. Et puis on était commandés sans cesse, il y avait toujours un chef de chantier, un sous-chef ! Alors que quand on est corailleur on est son propre chef ! On décide d'aller quand on veut, où on veut ! Et puis il y a l'appât du gain ! Il faut pas le perdre de vue. Avant je gagnais 6.000 et quelques francs par mois. Quand on était à terre on avait tout de payé. On avait au choix trois ou quatre hôtels, le restaurant nous était payé. Les repas étaient notés au compte de l'entreprise. Donc tu rentrais avec 6.500 balles.. On en dépensait un peu sur place ! Et le corail, à l'époque où je suis arrivé, le corail valait 600 ou 700 balles le kilo, tu faisais deux kilos dans ta journée, ça faisait 1.400 balles, en quatre jours t'avais fait ce que tu faisais là-bas, tout en étant ton patron ! C'était autre chose, c'était une autre plongée, c'était plus intéressant même comme plongée, parce que là-bas qu'est-ce qu'on faisait ? Sur les plate-forme on te disait tu descends tu vas placer des anneaux, après c'était des flexibles avec des colliers dessus pendant une semaine, puis c'était tout le temps comme ça, c'était très rare quand il y avait du boulot intéressant à faire, tandis que le corail quand tu te jettes à l'eau tu ne sais jamais ce que tu vas trouver. Tu as toujours espoir de trouver la roche bourrée, tu tombes toujours sur une roche que tu ne connais pas, que tu n'as jamais vue, c'est quand même intéressant ! » (James)

Les comportements d'isolement semblent avoir pour fonction essentielle de se mettre à l'abri non seulement

des rivalités avec les autres corailleurs, mais surtout des ingérences de la communauté locale, et par extension, de la société globale. Ils ont pour première conséquence de renforcer le statut d'extériorité des corailleurs, par l'effet d'un cycle de marginalité croissante. Les difficultés rencontrées dans les relations avec certains collègues, avec les pêcheurs qui les jalourent (selon leur dire) et avec le voisinage dont il est sous le regard permanent conduisent le corailleur à un isolement accentué qui, à son tour, a toutes les chances de produire des problèmes ultérieurs.

En règle générale, on retrouve la même valorisation de l'isolement dans la pratique du métier. En clair, "c'est mieux seul" résume Nestor. Ce qu'il veut dire, c'est que la situation de pêche valorisée est celle d'un corailleur sur son bateau avec un marin. Ce qui évite effectivement tout différend avec un collègue, aussi bien au sujet du choix des sites de plongée, que de la manière de sonder, de partager les frais ou non, de mettre la pêche en commun ou de garder chacun la sienne.

"J'ai fait ça pendant quelques années, de travailler avec des corailleurs qui servaient de marin et puis les dernières années, j'ai fait carrément sans plongeur, je prenais un marin que je payais au mois et c'était mieux pour moi. Parce que je gagnais du temps, je passais moins de temps en mer, je sortais quand je voulais, j'allais là où je voulais ! Parce que quand on est deux à plonger sur un bateau l'autre a son mot à dire aussi ! Et finalement travailler avec un autre corailleur ça me rapportait rien parce que je prenais pas de pourcentage pour le bateau, ceci, cela. Pour que ce soit intéressant il aurait fallu que je prenne 30%, mais on peut pas le faire, on peut simplement partager les frais de gasoil ! Mais quand on va sur un site, les frais de gasoil, quand on va sur un site, ils sont les mêmes qu'on soit seul ou à deux ! Si je suis seul et que ça fait cent balles, si on est deux ça fait cinquante balles ! C'est pas les cinquante qui changent quelque chose. Par contre j'étais obligé de rester en mer, le temps de sonder une roche pour le mec en question, faire sa

récupération etc... Au lieu de partir à neuf tranquille du port on est obligé de partir à sept heures du matin, et au lieu de finir au plus tard à onze heures, onze heures et demie avec un autre on part à sept heures et on revient à midi, une heure. Bon ça fait du temps ! Et puis les deux dernières années j'avais une nana, elle était super comme marinière, elle était impeccable ! Elle faisait le marin et en même temps c'était impeccable, mieux que ça on ne pouvait pas trouver!" (James)

Ce modèle de l'isolement va même jusqu'à structurer l'expérience du fond. En immersion, il faut être seul, ne pas plonger à deux ou à plusieurs. L'argumentation qui motive ce choix est toute entière tournée vers la sécurité et la maîtrise des risques. Ce qui est proprement paradoxal au regard de la plongée sous-marine, pour qui la plongée en binôme est une stricte nécessité du point de vue de la sécurité. C'est une norme qu'il ne fait pas bon transgresser en club ! C'est une règle élémentaire pour tout plongeur. Alors, pourquoi invoquer la sécurité ? Parce qu'aux profondeurs dans lesquelles ils évoluent, disent-ils, être à deux ne sert à rien, bien au contraire. Mika nous l'explique :

« On a eu beau plonger à deux ça a toujours été une connerie ! Dépassé les 80 mètres, tu sais que déjà tu ne dois faire attention qu'à une seule personne la tienne ! Quand tu es deux tu dois faire attention aux deux, à toi et à l'autre. Moi il y a trois ou quatre ans de ça, le marin nous a perdu. Il est rentré au port, il nous a perdu, il nous a retrouvés le soir, Mathieu. Pour lui on était noyés, et puis avec des copains, Jean, Antoine, ils pensaient que c'était pas possible qu'on soit noyé ! Ils ont repris des bateaux et ils nous ont retrouvés le soir, mais si on avait fait ce type de plongée aujourd'hui, j'aurais été mal ! Ce que je préfère c'est être seul ! Quand tu es seul, le marin est avec toi, il est pour toi à la surface et sous l'eau ; et sous l'eau l'avantage quand tu es seul, si il y a quelque chose qui ne va pas c'est instantané, tu remontes, tu n'as pas à en rendre compte à un mec.

Raveneau - C'est un paradoxe, parce que généralement en plongée sportive la règle c'est toujours plonger à deux !

Mika - Oui, parce que dans le sport s'il t'arrive quelque chose à quarante mètres, moi je peux te sauver, je vais te prendre et te remonter ! Mais s'il arrive quelque chose à 95 mètres, oui, c'est emmerdant parce que la seule chose que tu peux faire, c'est remonter le corps, mais remonter le corps parce que tu peux rien faire pour moi ! Si ce n'est t'exposer à un accident ! C'est pour ça qu'ils ne nous imposent pas d'être deux au fond, au contraire, ils sont conscients de ça, ils se sont rendu compte qu'il y a eu plus d'accidents si on plongeait à deux ! Si on plonge à deux, on se dit on fait vingt minutes ou quinze ; au bout de deux minutes tu fais la narcose, et la narcose tu sais pas pourquoi ! Tu vas forcer cinq minutes de plus et à moi tu vas me dire je remonte. Et puis si au fond tu vas d'un côté du rocher et moi de l'autre, il va venir m'avertir qu'il remonte, tu te rends compte des efforts ! C'est pas possible, alors qu'est-ce que tu fais, tu fais ce qui s'est passé chez Mario ! Il est remonté d'un côté et l'autre est remonté de l'autre, et le marin avait deux plongeurs un à droite, un à gauche ! Donc il en a pris un il a tiré, et il y a eu un accident ! Et c'est arrivé combien de fois ça ! ? Ou alors il faut être bien ! Parce que être deux à bord c'est bien ! Au niveau des frais et tout tu les divises par deux. Et d'un autre côté c'est beaucoup plus de travail, il faut plonger à la même profondeur tous les deux, arriver en même temps ! Et après qu'est-ce qu'on fait quand on plonge à deux ? Est-ce qu'on fait pêche séparée ou pêche commune, et là j'ai eu beaucoup de problèmes ! Les mecs, ils travaillent pas comme toi, il y en a qui travaillent mieux, ceux qui travaillent mieux se sentent lésés, et ceux qui travaillent moins bien se sentent mal et ils veulent compenser par autre chose ! Alors après si tu veux faire pêches séparées, c'est-à-dire chacun pêche son corail. Alors les zones tu les exploites très mal, parce que moi demain je vais arriver sur une pierre pleine de corail, je sais que le collègue va plonger derrière, si on fait pêche séparée qu'est-ce que je vais faire ? Je vais faire un peu de gros ! Vite, vite et puis lui il va arriver derrière, il va faire le petit, alors que si je suis seul, je travaille, je prends mon temps. Où alors il faut vraiment bien s'entendre, moi j'ai essayé. » (Mika)

Ainsi, pour les corailleurs, la plongée en solitaire est préférable. Il suffit amplement d'avoir à contrôler sa propre exposition au danger, sans avoir en plus à se préoccuper de quelqu'un d'autre. Non seulement vous risquez de vous gêner au fond, mais en cas d'accident il y a peu de chance que vous puissiez venir en aide à votre partenaire. En mer comme à terre, au fond comme en surface l'expérience mise en valeur est la solitude. Cette tendance à l'isolement suscite non seulement des attitudes et des comportements valorisés qui viennent confirmer l'individualisme des corailleurs, mais elle favorise les rivalités et la concurrence.

Un fonctionnement fondé sur la concurrence et la rivalité

Les conflits entre valeur individuelle et organisation sociale favorisent le développement d'un esprit de rivalité intense, hors de proportion avec la réalité quotidienne. Autrement dit, le conflit se révèle être une source d'anxiété sur le plan individuel. Écoutons Ernesto nous parler des rapports que son coéquipier et lui avaient avec les corailleurs d'une zone dans laquelle ils ne pêchent généralement pas :

« Ils se tenaient à l'écart, ils évitaient de nous rencontrer et d'avoir des contacts avec nous. Ils n'acceptaient même pas de boire un verre... Si, une fois, Renato m'a payé un café, mais je sentais bien que c'était juste par politesse et que le coeur n'y était pas (...) Bien sûr, ils ne pouvaient pas être heureux que nous soyons là... Mais quand même, il y a un minimum de relations à entretenir. C'est des cons. Hippolyte, lui, nous a invité à la maison, on a bu des coups au café, on discutait, on parlait (...). Mais avec la mentalité qu'a Hippolyte, il n'aurait pas pu rester à Argenta. Ça ne serait jamais passé... je ne sais pas comment il a fait à Baccio. D'ailleurs là-bas, il a toute sa petite cour autour de lui.

Tanguy : C'est un doux-dingue, il est pas méchant au fond, mais il est pas bien (...).

Ernesto : "Il ne voulait pas qu'on pêche, mais je lui ai dit qu'à la limite si il y a trop de monde c'est lui qui rentrera sur Malino. Il rêve. Moi je vais rester à crever de faim sur Argenta et lui se gaver à Baccio ! Il nous avait dit puisque c'est comme ça, on va venir avec mon frère et on va tout racler (...) On avait prévenu le prud'homme de Baccio qu'on viendrait pêcher. Il nous a presque fait des difficultés parce que là-bas, ils les ont à la bonne les corailleurs. Ils se sont bien mis avec les pêcheurs, ils leur décrochent les filets, ils leur ont donné des sondeurs (...) Ce qui crée les mauvaises relations, c'est la jalousie. La plupart, ils sont jaloux les uns des autres. Nous ici on est pas comme à Baccio, c'est bien pire là-bas. Tu ne peux jamais voir une pêche ».

Dans la mesure où les conduites antisociales se généralisent, l'individualisme est responsable de tensions multiples à l'intérieur du système. L'examen des rapports sociaux révèle que la rivalité entre individus y tient une place dominante.

Coopération et rivalité

Les corailleurs trouvent dans cette rivalité un de leurs principaux fondements. Citons en exemple les conflits provoqués par la nécessité concrète d'une coopération entre hommes non associés dans une entreprise de pêche. On ne dénombre pas plus de sept situations faisant appel à la coopération : les corailleurs aident, à l'occasion, leurs collègues - seulement si ceux-ci font partie du réseau de clientèle auxquels ils appartiennent - à dépanner un bateau en mer, à rechercher un plongeur perdu, à vendre eux-mêmes le corail dont autrui n'arrive pas à se défaire suite à des problèmes avec tel ou tel acheteur qui le lui refuse, ou au contraire à acheter le corail d'un compagnon en lui proposant un meilleur prix que son courtier habituel, car on sait pouvoir le revendre encore plus cher et faire alors un bénéfice.

Le 5 juin 1996, réunion de prud'homie : pêcheurs de poissons et corailleurs sont présents. Pierre annonce au prud'homme qu'il pêche seul cette année sur son bateau et qu'il embauche un marin. Seule la deuxième proposition est vraie car Pierre s'est associé pour cette saison avec Mathieu. Cela a de quoi surprendre car ces deux-là étaient comme chien et chat il y a encore peu. Est-ce la raison de ce mensonge ? Une volonté à vouloir conserver les apparences ? Pas du tout, la raison tient au fait que nous sommes en début de saison et que les acheteurs seront bientôt là pour la première vente. Celle-ci est importante car les corailleurs ont besoin d'argent à cette époque de l'année. Ils recommencent à travailler et cela occasionne de nombreux frais : remise en état du bateau, plongées d'entraînement, gasoil, gonflage des bouteilles, révision du matériel, etc... Comme le dit Renato avec qui nous sommes en mer :

« Il vaut mieux assurer aujourd'hui, dimanche et lundi car Giovanni vient mardi. Après on peut toujours faire un capot, il sera passé (...). La première vente de l'année est importante car tu manques d'argent pour les frais ».

Si Pierre annonce au prud'homme qu'il pêche avec Mathieu, il sait que Giovanni, l'acheteur habituel de Mathieu et aussi le premier à venir, le saura de toute évidence car c'est aussi son travail de se renseigner sur les corailleurs : avec qui ils travaillent, quel est l'état de leur compte en banque, leur situation familiale ; bref, toutes les informations et tous les bavardages qui peuvent être racontés sur les uns ou les autres. Or, si Giovanni sait que Pierre pêche avec Mathieu il n'achètera pas le corail parce que Pierre a vendu pendant deux ans à d'autres acheteurs qui lui proposaient un prix plus attractif. Auparavant, et pendant de nombreuses années, il vendait à Giovanni qui est un acheteur bien installé qui vient depuis longtemps et régulièrement en Corse et sur le continent.

Cela a déplu à Giovanni qui cherche à fidéliser ses clients, de manière à négocier au plus bas sans trop de difficultés. Depuis, il refuse d'acheter à Pierre. Aussi, de manière à lui vendre le corail⁶³, Pierre et Mathieu ne disent à personne qu'ils travaillent ensemble. Mais comme l'affirme Renato, qui lui le sait :

« Giovanni n'est pas fou, si Mathieu lui dit j'ai 50 kilos à te vendre et qu'il me téléphone à moi ou qu'il vienne me voir, et que je lui dis que j'ai aussi 50 kilos, mais à deux⁶⁴. Il saura que Mathieu ne l'aura pas fait tout seul ».

Il arrive qu'on prenne sur son bateau un collègue à quai, suite à une panne moteur longue à réparer. A une époque Renato rencontrait de sérieuses difficultés. Il était venu voir Niccolo et Pierre qui pêchaient ensemble sur un bateau, alors qu'il était censé travailler avec Thomas. Les deux corailleurs avaient décidé de "le dépanner", le temps qu'il s'arrange et que les conflits avec son coéquipier s'aplanissent. Pierre et Niccolo qui "faisaient pêche commune"⁶⁵, proposent à Renato de conserver le fruit de sa pêche sans pour autant participer aux frais.

*« Si quelqu'un tombe en panne, je vais lui proposer de monter sur mon bateau pour le dépanner (...). Entre certains corailleurs il y a une solidarité, mais attention elle est pas générale. Y a des gens avec qui tu es bien et d'autres non... »
(Niccolo)*

⁶³A cette époque de l'année, début juin, peu d'acheteurs se déplacent car les quantités de corail relevées sont peu importantes. Cela fait moins d'un mois si l'on enlève les plongées de mise en train. Concrètement, cette année-là, Giovanni est le seul à s'être déplacé.

⁶⁴Renato pêche avec Anthos, accompagné d'un marin ce qui constitue exactement le même type d'équipage.

⁶⁵Mise en commun de tous les frais afférents à la pêche, depuis le salaire du marin s'il y en a un, en passant par le gasoil et le gonflage des bouteilles jusqu'à l'entretien du matériel et du bateau. Cela peut même aller jusqu'à acheter une part du bateau à celui qui le fournit. La contrepartie de tout cela est la mise et la vente en commun du corail pêché par chacun.

On sait que Niccolo est en conflit avec Hippolyte : il y a eu des bagarres et bien d'autres choses encore. Or, Renato est le frère d'Hippolyte, en acceptant de monter sur le bateau de Niccolo et de Pierre il prend une dette à l'égard des deux hommes et s'interdit ainsi le recours à son frère. Par le fait même, il entre dans la mouvance à laquelle participe les deux corailleurs qui le "dépannent". Il est aussi possible, mais rare, de prêter de l'argent à un confrère en grande difficulté suite à un accident grave, ou comme ce fut le cas de Pierre lorsqu'il se fit voler toute sa saison de pêche en 1987, entreposée dans son garage⁶⁶ (Cela afin de faire monter la valeur et d'obtenir des acheteurs napolitains un prix au kilo plus intéressant).

« Le gros problème dans ce métier, c'est que les gens sont très individualistes. Dès qu'on touche à sa zone, c'est des conflits à n'en plus finir (...) J'ai été volé à la maison alors que j'étais parti, dans mon garage. Le prix du corail était descendu, j'avais 130 kg ici dans le village. J'ai jamais fermé ma maison ici au village, mais mon garage était fermé. Vingt kilos de gros, la tirelire, ce qu'on garde pour les vieux jours, plus les cent trente kilos de tout venant. Un copain m'a prévenu qu'un armateur en Algérie cherchait un plongeur. »

Pierre qui déplore l'attitude individualiste des corailleurs est pourtant resté étrangement silencieux sur l'aide apportée par Nicollo. Je l'apprendrai bien plus tard et par recoupement. Il préfère mettre l'accent sur son départ en Algérie afin de "se refaire". L'Algérie était à l'époque - et encore maintenant, mais les conditions de vie et de travail se sont considérablement dégradées comme

⁶⁶Situations rares et exceptionnelles, mais attestées, qui demandent des relations privilégiées entre pêcheurs comme entre Pierre et Niccolo qui, en outre, sont liés par des relations familiales.

chacun sait - un véritable Eldorado pour la pêche au corail. Pierre raconte, les yeux allumés, que si :

« le bungalow était une merde, on avait deux heures d'eau par jour au plus, la viande pas ragoûtante à 120 francs le kilo (...) mais le corail était fabuleux (...). Dans un panier normal, les branches ne rentraient pas. On faisait de 7 à 15 kilos de corail la plongée. »

Que Pierre ait des scrupules à évoquer le soutien d'un collègue n'est pas innocent. Son attitude traduit le comportement dans la communauté : c'est chacun pour soi. Si d'aventure vous trouvez de l'aide auprès d'un collègue, vous faites silence là-dessus, aussi bien pour vous que pour lui. Vous gardez la face. La conduite valorisée n'est pas remise en cause et la logique individualiste n'est pas entamée.

C'est de cette manière que se forment les regroupements souterrains. Votre appartenance à un tel réseau de clientèle vous garantit un minimum d'aide et de coopération. Tout en vous amenant à être débiteur des uns, il vous porte à être créancier des autres. Le système s'organise alors comme un réseau d'obligations où les dons génèrent des dus.

A la liste des situations de coopération caractérisées, il en manque une, la seule dont nous avons déjà parlé : l'accident. C'est à la fois un cas exemplaire car il permet de révéler ce qui était caché, et une exception parce qu'il est la seule situation qui désavoue l'organisation des réseaux et suspend les rivalités et les conflits. L'accident peut être alors l'occasion d'un basculement au sens plein du terme, c'est-à-dire à la fois existentiel et organisationnel. Existentiel car on ne ressort jamais exactement le même d'une épreuve de ce type, à la fois physiquement et moralement. Organisationnel parce que ce peut être l'occasion de retournement d'alliance, le

moment de nouer de nouvelles relations privilégiées avec certains par l'exclusion d'autres.

La liste des situations de coopération est ainsi très limitée et chaque cas que nous avons eu le loisir d'observer présentait, du point de vue technologique comme du point de vue pratique, un caractère d'urgence. Toute aide effectuée dans ces conditions est rendue le plus rapidement possible. Parfois même, alors qu'elle est nécessaire, elle est refusée par ceux-là mêmes qui en auraient le plus besoin. Manière de n'avoir rien à devoir et de conserver la liberté d'action souhaitée. Ainsi, Tanguy et Ernesto, au milieu de l'été 1994 décident de changer de zone de pêche⁶⁷ et de descendre dans les bouches de Bonifacio, région qu'ils connaissent mal, mais réputée pour ses fonds riches en corail. Ils se font bien entendu très mal accueillir par les corailleurs locaux. Peu de temps après leur arrivée, ils échouent leur bateau sur un "sec"⁶⁸ et endommagent la coque. Plutôt que de demander de l'aide aux collègues, qu'ils savent réticents, et de leur être redevable de l'aide fournie, ils préfèrent se débrouiller seuls et faire appel à la coopération de personnes extérieures à la profession. Le fait qu'ils ne soient pas dans leur "zone" rend la situation plus délicate encore et des conflits avec les corailleurs locaux éclateront. Mais dans cette histoire, il s'agit aussi pour eux de conserver la face car les collègues des Bouches de Bonifacio s'en font des gorges chaudes. Renato commente l'événement de la façon suivante :

« Ils cherchaient une zone peu profonde pour travailler, alors que le corail ici il a toujours été profond ; et bien ils l'ont trouvé leur rocher

⁶⁷En Corse, l'autorisation officielle délivrée par les affaires maritimes ouvre toutes les côtes du littoral de l'île. Toutefois, dans la pratique il n'est pas possible de pêcher partout à la fois et les corailleurs établissent eux-mêmes des zones d'activité rendues inévitables par la nécessaire connaissance des fonds.

⁶⁸Rocher qui affleure à la surface de l'eau dans un endroit où il est légitime d'attendre plus de fond.

à corail, ils se sont échoués ! Et leur bateau a été endommagé ! C'est le comble quand même ! ».

Les commentaires de Renato et d'Anthos vont bon train, ils se moquent ouvertement. Le but de ces échanges est de ridiculiser les deux autres et d'amener l'observateur à les prendre pour « des rigolos qui ne connaissent rien au corail ». Anthos rajoute « qu'ils n'ont même pas pensé à démonter le GPS qui était sur leur bateau pou le monter sur le bateau qu'on leur avait prêté, alors que ça prendrait une heure ! (...). C'est difficile de retrouver ses rochers. Les amères⁶⁹, c'est peu fiables et ça demande une grande pratique. » En clair, ce ne sont pas des corailleurs.

Les hommes cherchent donc à éviter autant que faire ce peut les situations rendant nécessaire la coopération. C'est en réduisant les occasions d'affrontement entre la tendance individualiste et les exigences de la coopération que le système tente de résoudre le conflit ; moyen insuffisant certes, mais auquel sont adjoints d'autres mécanismes d'adaptations, qui interviennent dans la résolution de conflits plus étendus dont il sera question par ailleurs.

Les changements d'association

Les liens de parenté, le réseau et le clientélisme qui enserrent les corailleurs arrivent également à être battus en brèche par la tendance individualiste. C'est ce que nous suggère l'épisode évoqué précédemment entre Pierre, Niccolo et Mathieu. Pierre et Niccolo ont travaillé de nombreuses années ensemble, ils sont liés par des liens familiaux, amicaux et ils appartiennent au même réseau de corailleurs

⁶⁹Procédé de repérage traditionnel dit également des "marques", "insignes" ou "alignements". Il s'agit d'une technique qui permet de repérer un lieu de pêche à partir de l'intersection de deux droites déterminée par des repères sur la côte.

et au même clan⁷⁰. Quelle ne fut pas alors notre surprise en arrivant sur le terrain en cette fin de printemps 1996 : Niccolo pêche seul sur son bateau et a embauché un marin. Pierre se retrouve sur le bateau de Mathieu, dans une autre zone. Pierre rallie un corailleur qu'il ne semblait pas particulièrement apprécier auparavant : « il fallait l'entendre en parler ! », commente un collègue.

Pierre me dit à un moment où nous sommes seuls, comme pour se justifier, bien que nous ne lui demandions rien :

« On a commencé avec Mathieu depuis mi-avril, tranquillement. C'est un brave garçon (...). Il est comédien Mathieu, mais il se sent seul. L'autre fois, le marin, il l'a appelé pour manger une glace car j'étais parti caler les filets avec un pêcheur. Des fois il se sent seul (...). Avec Mathieu on est d'accord pour tout. C'est un gentil garçon, je l'aime bien. Il me laisse aller où je veux, sonder, etc (...). On a formé un marin l'année dernière avec Niccolo, je l'avais prévenu que je voulais remonter sur Ajaccio. C'était trop loin avec toute cette route à faire, trop loin de la famille. Et puis il faisait beau sur Ajaccio, alors qu'il y avait toujours du vent là-bas. On ne savait jamais quel temps on aurait ».

Dans la même conversation, un peu plus tard, il rappelle, comme pour nous prévenir que "c'est un métier très individualiste". Si nous ne lui demandions pas les raisons de ce changement, nous nous étions étonnés auparavant de le trouver sur cette zone. En effet, il avait été difficile de découvrir Pierre cette année, ensuite de trouver le lieu d'ancrage du bateau et enfin de "mettre la main" sur lui au port⁷¹. Niccolo quant à lui, avait évité le

⁷⁰On connaît l'importance des clans et du clientélisme dans le fonctionnement de la société corse. Chaque unité, familiale ou locale, fonctionne comme un centre élargi de pouvoir poursuivant un idéal de souveraineté et d'indépendance. Pour une analyse du phénomène se reporter aux travaux de Gérard Lenclud (1986, 1993) et de Georges Ravis-Giordani (1983).

⁷¹ Ainsi, chaque année, retrouver les corailleurs prend parfois des allures de jeu de pistes.

sujet, évoquant juste au passage le désir de Pierre de se rapprocher de sa famille. Mais il savait aussi que pendant des années Pierre en avait été éloigné, sans pour cela remettre en question leur association.

Dans une activité où le nombre de pratiquants est si faible qu'il ne dépasse pas la trentaine pour la France entière, il ne laisse pas d'être étonné des brusques changements d'association et des renversements d'alliance. L'homme qui se trouve être votre partenaire de pêche peut fort bien ne pas être votre ami ; celui qui vous est lié par alliance ou par filiation peut fort bien appartenir à un réseau de coopération différent du vôtre. Aussi y a-t-il constamment interférence entre l'idéal supposé (solidarité, coopération, valeurs familiales) et la réalité (conduites individualistes). Pour Jasper, « ça se retrouve quand on voit le profil des gens qui font ça : des individualistes la plupart du temps ! ». Si les corailleurs forment une communauté, elle est plus de l'ordre d'"une culture commune impartageable avec d'autres", qu'une collectivité structurée. La preuve ?

« C'est qu'il y a des décisions communes qui pourraient être prises par exemple plutôt qu'un individu tout seul achète un sous-marin, on aurait pu envisager qu'on achète un gros bateau, puisqu'on crée une coopérative, ç'aurait été aidé par les affaires maritimes, on aurait eu des aides. Ça, ça ne s'est jamais fait, chacun veut rester sur son petit rocher. Idem pour la vente ! Ç'aurait été très facile d'envisager qu'il y ait une sorte de mise en commun des pêches, tout ça rassemblé, face à nos acheteurs, on aurait pesé beaucoup plus que séparément, et on aurait eu les moyens de discuter. Tandis que là les acheteurs jouent la carte des uns contres les autres. La communauté dans ce cas là ne fonctionne absolument pas ».

Quand nous faisons part de notre étonnement à Renato de ne pas voir Thomas - ce qui est une forme de boutade (mode de communication particulièrement prisé par Renato et Anthos qui aiment à plaisanter et à porter en dérision

toutes choses) car Thomas nous "fuit comme la peste", lui qui porte à l'extrême cette culture du silence et du secret - Renato reste un moment silencieux, regarde ailleurs, et balbutie quelques mots d'un air faussement détaché : comme quoi il n'a pas eu de nouvelles, qu'il ne sait pas trop ce qu'il devient. Anthos ne dit rien lui non plus, sérieux soudain il s'affaire sur le bateau. On parle d'autre chose. Après sa plongée, alors que nous surveillons les bulles d'Anthos, un bateau s'approche. C'est Niccolo. C'est le moment que Renato choisit, juste avant d'être à portée de voix, de manière à couper court à ce qu'il va nous dire, pour reparler de Thomas. Il dit que Thomas ne plonge pas avec lui cette année, qu'il l'a appris il y a peu et indirectement. Il conclut : " Au bout de douze ans, c'est par Giovanni (l'acheteur) que je l'apprends ". Renato et Giovanni se connaissent bien ; le premier lui a toujours vendu son corail, le deuxième le lui a toujours pris. Quand il vient en Corse, Giovanni laisse le corail acheté chez Renato le temps de finir sa tournée.

La mer sous surveillance

Niccolo est maintenant à portée de voix, tout proche de nous. Il me voit, nous nous saluons et j'en profite pour lui annoncer que je viendrai le voir bientôt⁷². Niccolo s'inquiète auprès de Renato de ce qu'il avait entendu dire qu'il faisait plonger son marin. C'est un jeune marin de Marseille que Renato et Anthos viennent d'embaucher pour la saison et qu'ils sont en train de former. Il est arrivé quatre jours auparavant. Renato dément fermement et cherche à rassurer son collègue : cela n'a jamais été son intention, il n'a jamais fait cela et ce n'est pas maintenant qu'il va commencer, c'est trop lourd de conséquence en cas d'accident (l'assurance n'intervient

⁷² Son port d'amarrage est à environ 1 h 30 de voiture de celui de Renato. En mer, la distance est parcourue plus rapidement.

pas, condamnation pénale, etc...) comme chaque corailleur le sait. Il finit par prendre à témoin le marin qui confirme d'un signe de la tête. La conversation s'achève par des banalités sur le temps, le corail pêché en ce moment de manière à clore l'échange amicalement. Niccolo semble satisfait et repart. Renato trouve qu'"il ne manque pas d'air" Ce dont il s'inquiète⁷³, il l'a lui-même pratiqué par le passé, dit-il, quand il faisait plonger Pacôme, le jeune frère de Romain, son coéquipier de l'époque et fils de son ami corailleur Hector, décédé.

La mer est grande et les zones de pêche importantes en Corse et sur la côte d'azur. Cependant, l'espace se rétrécit beaucoup en mer lorsque vous y travaillez, comme nous l'indique l'exemple précédent. Les zones porteuses en corail, théoriquement infinies, se révèlent plus circonscrites. L'observateur croit être seul en mer avec un ou deux corailleurs ; en fait d'autres bateaux croisent au loin, pêcheurs de poisson, corailleurs, plaisanciers. Il n'est pas nécessaire de les voir pour savoir qu'ils sont là, il suffit de connaître les habitudes des uns ou des autres, leur lieu de pêche courant. Il suffit de faire comme Niccolo, prendre le cap du lieu supposé où sera Renato et le découvrir. Parfois des bateaux passent, suffisamment éloignés pour qu'on ne puisse les distinguer à l'oeil nu ; pas besoin de prendre les jumelles : le bruit du moteur, la vitesse, l'écume créée, la direction prise, tout cela permet à celui qui en a l'expérience de savoir qui passe. Si c'est un ami et qu'on s'ennuie on lui parle à la radio, sinon on enregistre l'information, elle servira toujours.

Ainsi, l'étendu qu'on croyait immense se réduit considérablement. Dans un espace où l'individualisme et les

⁷³ Les hommes voient généralement d'un mauvais oeil tout jeune qui serait susceptible d'être intéressé à devenir corailleur. Cela fait un concurrent potentiel en plus dans un espace et une ressource vécus comme limités.

conduites antisociales sont aussi affirmés, les heurts entre pêcheurs⁷⁴ paraissent alors presque inévitables. Les zones de pêche les plus porteuses, comme par exemple les bouches de Bonifacio en Corse ou les quartiers de Marseille et de Toulon sur la Côte d'azur, contribuent à aggraver sensiblement les tensions à l'intérieur de la communauté, du fait du nombre plus important de corailleurs qu'elles regroupent. Enfin le choix des amitiés et des relations comporte lui aussi un compromis entre valeurs individuelles et valeurs sociales.

Jeu à somme nulle ou non nulle

Dans la représentation des corailleurs, le corail est un bien limité. Le fait qu'il faille vingt à trente ans minimum pour reconstituer une branche d'un diamètre négociable intervient pour beaucoup dans l'idée qu'il représente une richesse limitée.

« James : Doucement les corailleurs s'essoufflent ! Et la nouvelle génération ne se lancera pas, parce qu'à 60 mètres il n'y a plus rien, 70 non plus. Il faut de l'expérience pour descendre en dessous de 70. Et maintenant il le faut sinon tu vas pas gagner ta vie ! Je crois que le corail ça tire à sa fin ! Même s'ils mettent la mer en jachère, je rigole !

Raveneau : Pourquoi tu rigoles ?

James : Parce que quand tu sais que le corail met quinze, vingt, trente ans à pousser ! Dans trente ans il n'y aura personne ! »

La ressource pensée en quantité restreinte implique alors la curiosité et l'espionnage des autres pour les paniers remontés et les sites de plongée, excite la jalousie, avive l'esprit de concurrence. Chaque kilo de corail remonté par un collègue est autant qui échappe, tandis que la richesse va en diminuant et par cela réduit

⁷⁴ Les conflits et les difficultés ne se déroulent pas qu'entre corailleurs ; il arrive également qu'ils concernent les corailleurs et les pêcheurs, Les amitiés et les inimitiés se développent là aussi.

proportionnellement ses propres chances. Les corailleurs se livrent ainsi à une véritable compétition pour l'accès à la ressource. Conscients de l'aspect limité du stock, ils développent des ruses pour se protéger des autres tout en développant des stratégies pour percer leurs secrets. L'idée maîtresse est d'arriver le premier sur un site. Découvrir une roche vierge où personne n'a été ; voilà ce qui structure fondamentalement l'activité. Cette idée fonctionne comme un mythe : la mer masque les rochers, il reste alors toujours l'espoir d'en trouver un à son tour.

« Récco c'était un des premiers ici en Corse ! Quand il a commencé c'était vierge, à part ce qu'avait pu sortir les mecs au seizième ou dix-septième siècle ! Il n'y avait pas eu de plongeurs ! Dans le corail ce qu'il y avait de bon c'est que tu ne voyais rien, pas de balise, tu avais l'espoir ! Tant que tu n'avais pas fait le tour complet tu pouvais espérer ! Maintenant quand tu arrives et que tu vois les balises, tu te dis c'est bon il a déjà été visité le rocher ! Tu n'as même plus envie de plonger ! Ce qui est intéressant c'est d'arriver le premier sur un truc c'est pas d'arriver en quinzième position. Ah oui tu vas trouver dans un trou. C'est ce qu'ils font maintenant dans le port d'Ajaccio. C'est ce que faisait Firmin quand il s'est planté, il allait dans des trous, où des mecs n'osaient pas aller, parce que lui c'était un petit gabarit, il avait des bouteilles comme des bouteilles de "cazar", il n'avait rien sur le dos, en plus il était tout petit, il se faufilait dans des endroits où moi je ne pouvais pas passer. Il faisait de la repasse ! En extérieur il n'y avait plus rien, alors lui il allait là où les mecs n'avaient pas pu aller ! A lui, ça lui réussissait ce truc-là ! Jusqu'au jour où il est rentré et où il a eu du mal à ressortir ! Alors dans le port d'Ajaccio il y a des mecs qui travaillent comme ça ! Qui font la repasse sur les autres ! Moi ça me convient pas ! Tu vois les deux qui font ça, c'est les derniers arrivés dans le job, donc ils n'ont rien connu d'autre avant, ils n'ont pas connu l'époque où... alors ils sont bien comme ça ! Si on fait des tentatives en Algérie ou ailleurs c'est qu'on espère gagner plus qu'ici ! Moi aussi j'ai essayé ! » (James)

Dans un univers où le corail est à tout le monde avant d'appartenir à celui qui s'en empare, et où c'est le "flair", la ruse et sa capacité à affronter les dangers du fond, la concurrence et la rivalité battent leur plein entre les hommes. Les corailleurs se mesurent en un jeu où le succès des uns est un peu vécu comme une perte pour les autres. En ce sens, il semble possible d'éclairer la pêche au corail par la théorie des jeux⁷⁵. Il s'agit d'envisager les situations d'interdépendance dont les intérêts sont en conflit. Chaque joueur possède alors un éventail de choix possibles (stratégies) pour mener à bien la partie. Le résultat aboutit à un gain ou une perte. Dans la situation qui est la nôtre, deux possibilités s'offrent : les jeux à somme nulle et les jeux à somme non nulle.

Les jeux à somme nulle sont ceux dans lesquels le degré de convergence entre les joueurs est nul et leurs ordres de préférence opposés ; le conflit y est total. Dans ce cas, ce que l'un gagne correspond très exactement à ce que l'autre perd. Cette situation nous semble être trop caricaturale, bien que nous ayons noté que les corailleurs se représentent la ressource comme un bien limité où les quantités pêchées par les uns, le sont au détriment des autres. Mais ce n'est justement qu'une représentation qui certes structure les attitudes, mais pas au point de masquer le fait que ce qu'un collègue remonte n'enlève rien à ce qu'un autre a pêché au corail, aujourd'hui ou hier. Il n'en va pas de même, bien sûr, si le même corailleur fait "capot" dans une zone où un autre fait lui panier plein.

"En ce qui concerne le corail lui-même, ça se passe dans l'invisible ! Je veux dire que personne ne peut dire combien de tonnes il y a de corail, il

⁷⁵ La théorie des jeux se veut plus une démarche formelle qu'une étude pragmatique des comportements et attitudes. Elle vise en fait à établir des lois pouvant régir toute action stratégique. Elle est issue des travaux de J. Van Neumann et de O. Morgenstern (1944). Il s'agit d'envisager les stratégies optimales d'un individu qui se comporterait de manière parfaitement rationnelle dans une situation conflictuelle donnée.

faudrait assécher la Méditerranée, et on verrait les conneries qu'on dit les uns et les autres ! Ça fait partie des mythes qu'un beau jour on puisse voir pour de bon ! Par conséquent ce qui prévaut quand même..., de toute façon ce que l'autre a pu prendre c'est bien ! Mais par rapport au lieu vierge qui existe nécessairement quelque part, c'est rien du tout ! Donc ça ne change pas les données du problème, donc je continue !" (Jasper)

Les jeux à somme non nulle se situent entre les deux extrêmes que constituent les jeux à somme nulle et ceux où le degré de convergence entre les ordres de préférence de chaque joueur est total. Pour les jeux à somme non nulle, il existe à la fois des ordres de préférence divergents et convergents. Le conflit est donc probable mais il n'est pas certain ; son évitement constitue justement une des solutions possibles de l'interaction. Dans ce cas, tous les joueurs peuvent être simultanément gagnants ou perdants. C'est la situation qui nous semble le plus proche de ce qui se passe couramment entre corailleurs ; car dans ce cas les joueurs peuvent choisir entre la coopération et la compétition.

Toutefois, pour que l'on puisse analyser ces jeux de manière rationnelle, il faut considérer comme admis que chaque joueur a la possibilité d'établir la liste complète de ses possibilités de choix et qu'il possède aussi toute l'information sur celles des autres joueurs. Cette théorie nous semble difficilement applicable à notre objet d'étude car elle ne tient pas compte des variables individuelles qui, comme nous l'avons évoqué, sont d'une importance capitale ; en ce sens le meilleur choix "objectif" n'est pas toujours le meilleur choix subjectif. En outre, la théorie des jeux ne s'attache ni aux différences de situation ni à l'impact de la communication entre les protagonistes ; autant d'éléments pertinents dans les prises de décision des corailleurs. Mais surtout, elle suppose un sujet complètement rationnel dans sa conduite et

possédant entièrement les renseignements sur les conditions du jeu. C'est, nous le savons, contraire aux situations que vivent et rencontrent les corailleurs qui sont plus que n'importe qui confrontés à l'aléatoire, à l'incertitude et au danger. C'est cela qui fonde l'expérience commune et développe le sentiment d'appartenir à une même communauté d'hommes. Nous verrons justement que les corailleurs ne déterminent pas leurs choix seulement en fonction de leurs intérêts individuels, mais qu'ils sont aussi soumis à des normes de groupe.

2 - Valeurs individuelles et exigences sociales

Le fait de ressentir les mêmes sensations, propres à des situations et à des usages du corps singuliers et de partager les mêmes risques fonde une culture commune. Nul ne peut mieux comprendre ce que ressent un corailleur qu'un autre corailleur qui a lui-même vécu physiquement et mentalement la même situation. Cette dimension de l'expérience, qui ne peut être communiquée que par la participation réelle à une situation de même type, fonde une esthétique, elle-même à l'origine d'une éthique (Maffesoli, 1990). De ce point de vue, notre attention cherchera à préciser les formes que prennent les pratiques et les normes à l'oeuvre dans la pêche au corail.

« ...Pour éviter la leçon de morale »

Nous avons vu précédemment à travers différentes illustrations que l'individualisme joue un rôle déterminant dans la culture des corailleurs. Il est responsable de

tensions à l'intérieur du système social. Nous verrons à travers l'exemple suivant que cet individualisme est néanmoins contenu dans certaines limites, particulièrement lorsqu'il entre en conflit avec d'autres normes reconnues par la communauté.

En 1990, Anthos est marin d'Hippolyte. C'est un bon plongeur et il souhaite intégrer le métier. Pour cela, il le sait, il doit être embarqué d'abord comme marin d'un patron corailleur. Pendant cette première saison, Anthos observe mais il fait quelques plongées aussi et "tape" ses premières branches de corail, fruit d'après négociations avec Hippolyte. L'année suivante Anthos ne rembarque pas sur le bateau : Hippolyte lui avait laissé entendre que sa position à bord évoluerait et qu'il pourrait plonger plus souvent ; or, il n'en est rien. Anthos refuse, se retrouve sans embarquement et Hippolyte reprend un nouveau marin. Anthos s'achète un vieux chalutier qu'il fait mettre à quai et le répare tranquillement. Quand le bateau est prêt, l'année suivante, il commence à pirater avec Pacôme, lui aussi sans embarquement. Pacôme est le fils d'un corailleur célèbre, décédé quelques années auparavant. Il a fait ses premières armes en compagnie de son frère aîné et de Niccolo, son coéquipier. Tout cela était officieux, chacun était néanmoins au courant mais faisait comme si de rien n'était. Pacôme connaît bien Hippolyte ; après la mort de son père, alors qu'il n'était encore qu'un jeune garçon, ce dernier a été le compagnon de sa mère durant sept ans. L'année dernière, en 1991, Hippolyte emmenait parfois Pacôme plonger avec lui. Il vendait sa propre pêche et se faisait un peu d'argent de cette manière. Depuis la mort de son frère aîné, à la suite d'un malaise au fond à 85 mètres, Pacôme n'a plus replongé. Hippolyte raconte sa version des faits :

« L'an dernier je l'ai remis un peu dans le bain, j'ai amarré des bobines, j'ai pensé si Pacôme veut se faire une thérapie, il vient, il plonge avec moi ! Il descendait et ça lui faisait du bien

par rapport à ce qu'il avait vécu ! Sinon il aurait eu beaucoup de mal à replonger, et je ne fais pas ça pour le remettre dans le métier parce qu'il n'y était pas du tout, et je lui ai dit, il faut peut-être que tu fasses autre chose ! Et il a pris une société de location de scooters ! Ça tourne pas mal cette année, il s'est mis avec Anthos qui traînait un peu, qui savait pas trop quoi faire ! ... Ça s'est bien passé en un mois, mais au bout du mois c'était des gens qui sortaient comme des professionnels ! Tous les jours, deux fois par jour, avec un bateau. Les pêcheurs ont commencé à dire : "dit t'as vu ces gars qui font du corail ? ...". J'ai dit : "Ah, ils font le corail ! Ils plongent "... Un jour j'étais au centre nautique et le prud'homme passe et c'est lui qui rédige, c'est le porte-parole des pêcheurs ! Sur Baccio, c'est un gars qui est un peu carré ! ... Au sujet des gamins, qu'est-ce qu'on peut faire ? Ce qui est emmerdant c'est qu'il emmène un gars qui n'est pas dans la profession ! Il me dit : "faut demander l'autorisation pour l'an prochain !". En fait, ils avaient pêché dans la réserve... alors se faire attraper dans une réserve avec du poisson, c'est pas beau par rapport aux pêcheurs et en plus il pêche le corail en fraude, ça faisait beaucoup pour un seul bonhomme ! Les mecs, je suis allé les prévenir ! Anthos essayait toujours de m'éviter, il faisait l'anguille, et je lui ai fait une leçon de morale de deux heures, en lui proposant de l'emmener discrètement faire une ou deux plongées avec moi, mais ce que vous faites vous allez vous attirer les foudres ! Il s'en foutait ! Puis il a décidé de faire quelques jours et d'arrêter ! Je lui conseillais d'arrêter une semaine et de reprendre quelques jours pour finir ses roches ! Et puis tu arrêtes ! Une semaine après les gendarmes viennent me trouver et me dire qu'ils ont des plaintes partout parce que ces deux-là sortaient faire le corail ! J'ai conseillé au gendarme d'aller les voir et de leur expliquer ! Il y est allé ! S'ils continuent il les arrête ! Il est allé trois fois les prévenir. (...) En fait ce qui vous intéresse ce sont les milliers de francs au bout du marteau, et il y a que ça qui vous intéresse, vous n'allez pas à la mer ni pour la sauvegarde du corail ni pour rentrer dans ce métier, c'est que vous voulez juste faire un peu de fric, alors t'étonnes pas si tout le monde te tombe dessus, alors y m'dit : "Ouais ! Y'a qu'à l'prouver". Je lui conseillais de ne pas prendre les gens à

rebrousse poil, et lui dit qu'il pouvait compter sur moi ! Mais maintenant il était prévenu par tout le monde, moi j'étais entre le marteau et l'enclume, je lui demandais d'arrêter intelligemment, il pouvait y retourner de temps en temps ! Intelligemment ! Il a arrêté pendant cinq semaines je ne l'ai plus vu ! Il se planquait dès qu'il me voyait pour éviter la leçon de morale ! ! Cinq semaines après ils se sont fait attraper ! Après bien sûr, ils ont dit que c'était moi qui avait envoyé les gendarmes ! Alors je suis passé au Club, j'ai coupé les ponts ! » (Hippolyte).

Un jour, prévenu des activités illégales d'Anthos et de Pacôme, la gendarmerie maritime surprend le chalutier en pêche. Pacôme est au palier. Anthos qui assure la sécurité en surface voit arriver à toute vitesse la vedette de la police. Il prévient son coéquipier accroché au pendeur grâce à un signal convenu. Celui-ci se débarrasse de son panier, mais les plongeurs de la police maritime sont déjà dans l'eau. Ils n'ont qu'à suivre le tombant du rocher au-dessus duquel le chalutier est stationné. Le rocher est isolé et de petite taille, 65 mètres au pied, profondeur encore accessible aux plongeurs de la police maritime. Ils descendent, font le tour du rocher et trouvent fatalement le panier plein de corail allongé sur le fond. Le bateau d'Anthos est saisi et un procès verbal dressé. Quand je rencontre Anthos, il est monté "sur des ressorts". Il accuse violemment Hippolyte de les avoir dénoncés, "la police ne pouvait intervenir que sur la plainte de quelqu'un". En outre, dit-il, "il fallait qu'elle sache où nous trouver et quand." Pour Pacôme aussi, cela ne fait aucun doute.

Les autres corailleurs de la zone observent sans intervenir. En fait, un des éléments centraux du code de comportement entre collègues est l'interdiction de s'ingérer dans les affaires des autres. Elle découle des attitudes individualistes et permet de limiter les tensions.

L'interdit ne concerne pas la critique cependant. Chacun est libre de commenter à sa manière ce que font les autres. Mais un corailleur n'ira jamais directement dire à un autre comment il doit se comporter. De cette idée découle logiquement le fait que personne n'est habilité à s'immiscer dans les affaires d'autrui. En conséquence, les comportements de prise de risque, de parade et de ruse, et les attitudes qui tournent en dérision les normes sociales conventionnelles sont appréciés. Des anecdotes révèlent cette admiration pour les comportements individualistes et astucieux. Les corailleurs les plus célèbres sont connus pour être des "personnages", et leurs exploits sont souvent racontés. Parlant d'Hercule, deux corailleurs racontent :

*« Modeste et Firmin qui travaillaient avec lui, il les appelait mes deux saucisses (...) Il leur a fait faire des accidents parce qu'il oubliait l'eau chaude ou qu'il baisait une fille pendant qu'ils étaient au palier. Et en plus il leur racontait (...) Quand il plongeait, il mettait la bobine en revenant en arrière de 15 mètres, si bien que les autres faisaient un capot ou trouvaient le corail à la fin. Ils manquaient de vice. Il a essayé avec Thomas, mais avec lui ça ne marchait pas, il faisait un autre rocher. »
(Renato)*

« ...Il a travaillé jusqu'à 120 mètres à l'air! En tête, c'est-à-dire un rocher à 120 il se jetait dessus ! Il faut le faire, il avait des capacités énormes, extraordinaires, il sortait de l'ordinaire ! Parce que pour ne pas être narcosé quand tu fais un rocher à 120 en tête il faut être costaud, même pas costaud, il faut être phénoménal! Il y allait ! C'était un phénomène ! C'était un sacré plongeur ! » (James)

Cette attitude est une valeur essentielle au métier, elle permet de tolérer des comportements étranges, qu'on peut désapprouver par ailleurs, sans chercher à les sanctionner. Toutefois, il arrive que l'inverse se produise, comme c'est le cas pour la situation qui nous occupe, où Niccolo finit par intervenir à l'occasion d'une

réunion aux affaires maritimes : il mit son poing dans la figure d'Hippolyte pour avoir dénoncé Anthos et Pacôme. Mais qu'est-ce qui peut pousser un corailleur à intervenir là où la réserve le conduit à s'occuper de ce qui le concerne ? Pour répondre à cela, il nous faut d'abord comprendre ce que représente le piratage pour les corailleurs.

Les pirates

Aucun corailleur installé ne voit d'un bon oeil les pirates. Ils représentent pour lui un manque à gagner et des concurrents potentiels. Malgré cela, un esprit de tolérance règne à leur propos. Il est dû au fait que pratiquement tous les corailleurs ont commencé de cette manière.

« Nous sommes tous arrivés au corail en commençant par être pirate ! Quelqu'un qui en veut à un autre qui fait du corail maintenant ! Moi je ne lui en veux pas, pour autant qu'il ne vienne pas sur mes balises ! Qu'il apprenne son métier ! Tu connais un corailleur qui enseigne le corail à quelqu'un ? (...) Je suis passé instructeur national et puis international ! Et chaque année, je fais des stages et je fais passer des deuxième degrés. Et maintenant j'ai vendu mon bateau il y a quatre ans, j'ai construit ma maison ! J'ai tout fait moi-même ! Electricité et tout ! Après je me suis mis au corail avec mon copain, j'étais corailleur pirate l'hiver ! Puis on a eu des autorisations ! Maintenant quand j'ai eu fini, mon copain a eu un accident, il m'a demandé d'aller travailler avec lui et j'y suis allé ça fait quatre ans !

Raveneau - Ca fait quatre ans que tu fais officiellement du corail avec autorisation ?

James - Voilà ! Avant je faisais comme tout le monde ! Bien sûr avant il y avait des autorisations, mais c'était plus souple. Et à ce moment-là il y en avait 25 sur la côte ! Maintenant c'est descendu à quinze !

Raveneau - A l'époque quand vous grattiez le corail sans autorisation, ça se passait bien avec les autres corailleurs ?

Ils ne disaient rien parce qu'ils ont fait la même chose avant ! Il n'y en avait qu'un qui m'en voulait »

Tout cela considère acquis une parfaite maîtrise de la plongée sous-marine proprement dite. Si bien qu'au début, tout un chacun a été obligé de commencer en piratant.

« Je ne suis pas resté longtemps pirate . J'ai été une saison en pirate . Et d'ailleurs, cette saison en pirate, je l'ai commencé avec Thimon, ensuite à l'époque j'ai quitté le travail, et je lui disais, il faut absolument que j'achète un bateau ! Je pouvais pas continuer avec Thimon, parce que lui il travaillait que les week-end. On achète un bateau qui a failli couler le premier jour où je suis sorti dans le port de Bastia parce que... J'ai perdu le bateau avec tout le matériel, le sondeur, ... une catastrophe, et j'étais vachement découragé, parce qu'en plus j'avais fait très peu de corail... J'étais allé dans le sud, je me disais ça vaut pas le coup, il y avait pratiquement rien dans cette zone-là . J'ai retrouvé le bateau dans le rocher, et je me dis j'abandonne tout ça, et je retourne à la Morris . J'écris à la Morris et à la Morris ils n'avaient pas vraiment apprécié, et surtout que j'avais eu un avancement très rapide, en trois mois, six mois, alors que les mecs ils mettaient deux ans ! Alors j'ai écrit à la Comex, la Comex accepte de me prendre en avril ! On était en novembre ! J'avais cinq ou six mois devant moi, et il y a quelqu'un qui me dit sur la côte il y a un type qui cherche des corailleurs, il les emmène sur son bateau et il prend 30 % de la pêche ! J'avais cinq ou six mois devant moi je lui téléphone ! J'ai tout amené, je me suis installé à l'hôtel, et j'ai commencé à plonger avec lui, on plongeait à 60, 70 mètres, je faisais un kilo, un kilo deux par plongée ! J'ai fait ça pratiquement tout un hiver, au mois d'avril je ne voulais pas rentrer à la Comex . J'ai laissé tombé, je me suis dit, ça y est maintenant j'ai compris, je sais comment il faut faire ! Je suis rentré en Corse, j'ai acheté un bateau. Là j'étais sur la côte, Mandelieu, Cannes, le Cap d'Antibes. En premier, je me trouvais avec le type seul, l'armateur et moi ! Lui il avait le bateau il fournissait le bateau . Et soi-disant une autorisation de pêche au corail qu'il n'avait pas ! Heureusement... il y en a beaucoup qui l'ont connu, il s'appelait Martial. Il n'était pas sur

Marseille, il était du côté de Mandelieu, la Napoule. Après j'ai acheté un bateau, et là pour entrer dans le métier, c'était pas facile, il y en avait quelques-uns qui avaient l'autorisation, mais la prud'homie ne voulait pas qu'il y en ait trop ! Alors j'ai fait une demande de pêche à l'éponge, ce qui me permettait de plonger . J'ai fait une saison comme ça, et après une saison j'ai fait une demande de pêche au corail . C'est passé .

Raveneau - Parce qu'à l'époque c'était plus difficile d'obtenir des autorisations,... ?

James - Avec le système qu'ils ont mis en place, en plus avec le stage . Celui qui fait pas le stage il peut pas rentrer . Maintenant ça devient très difficile ! Moi j'ai commencé tout seul, la première année j'ai plongé avec G. que j'avais connu sur la côte, c'était un pirate lui aussi . Il est connu . Il travaille sur la côte, je sais pas ce qu'il fait en ce moment. On avait fait une fin de saison au Cap d'Antibes avant de rentrer en Corse ! Et quand je suis rentré en Corse et que j'ai acheté mon bateau, il est venu me rejoindre ici on a travaillé avec ce bateau ici. On a dû faire au moins trois saisons ensemble . »

On peut distinguer deux catégories de pirates : "les pirates officiels" et les autres. Les "pirates officiels" sont ceux qui désirent entrer dans la profession mais qui n'obtiennent pas les autorisations. Ils sont généralement connus des corailleurs et appréciés pour leur qualité de plongeur ; ils appartiennent à un réseau proche, parfois le même que ceux qui pratiquent officiellement le métier. Leur désignation porte quelquefois à confusion : pirate pour les corailleurs officiels, corailleurs pour les autres, comme l'indiquent les observations suivantes :

« (...) il faut faire les démarches nécessaires, si on veut être reconnu dans la profession. Parce qu'il y a des corailleurs, on dira jamais que c'est un corailleur, on dira que c'est un pirate, mais il sera considéré comme corailleur par les autres.

Raveneau - ça n'empêche pas qu'il est connu des autres corailleurs ?

James - Il n'est pas officiel, il est toujours pirate, on sait que c'est un bon pirate mais bon !

Raveneau - Les corailleurs officiels les connaissent ?

James - Tout le monde en connaît, mais à ma connaissance des pirates il y en a eu, moi j'en connaissais personnellement. A l'époque il y avait beaucoup de corail, ça ne posait pas de problèmes, en plus ils étaient connus parce que on fréquentait les mêmes lieux, les mêmes gens. Mais maintenant je crois qu'il n'y en a plus ! Le dernier qui était connu c'était un belge ! Il était sur la Côte d'azur, et je crois qu'il travaille officiellement avec Léo. Je crois que c'est le dernier pirate officiel qu'il y ait eu ici ! » (James)

Si les corailleurs ne voient pas d'un très bon oeil les pirates, ils tolèrent leur présence parce que, d'une part le piratage constitue une sorte de sas d'entrée dans la profession et parce qu'ils sont quasiment tous passés par là ; et d'autre part parce que sanctionner un "presque" collègue est contraire à leurs usages. Ainsi, quand Anthos et Pacôme sortent en mer avec leur chalutier, tout le monde sait bien ce qu'ils vont faire. Il leur suffit d'être suffisamment discret pour ne pas trop attirer l'attention sur eux. De cette façon ils respectent la face des corailleurs qui peuvent continuer de feindre d'ignorer. En contrepartie, ils doivent s'arranger pour ne pas se faire prendre. C'est d'ailleurs ce qui leur sera reproché. Transposons cette situation pour l'illustrer par un exemple emprunté à la Camora napolitaine, de manière à bien nous faire comprendre : des hommes montent sur un bateau pour rejoindre un parrain napolitain à un rendez-vous. Il fait nuit. Le bateau et ses passagers sont "protégés" par ce parrain. Il a conclu des accords avec les autorités locales. Toutefois, en cours de route le bateau arrête les moteurs et éteint ses feux ; la vedette de la gendarmerie maritime approche... A un des passagers qui s'interroge sur la nécessité qu'il y a de s'arrêter puisqu'ils sont "protégés", le capitaine répond : "Nous les respectons et ils nous respectent". La police maritime qui croise dans ces eaux sait bien que ce bateau s'y trouve, mais le

comportement du capitaine lui permet de feindre en toute tranquillité de ne pas le savoir.

Pêcher du corail sans autorisation est une activité répréhensible par la loi. Les corailleurs seraient en droit de dénoncer les pirates. Ils ne le font pas ; nous avons vu pourquoi. Toutefois, aux deux raisons évoquées précédemment, nous pouvons en rajouter deux autres qui s'articulent à celles-ci. La première : la logique individualiste commande de se désintéresser de ce qui ne touche pas les personnes directement. La seconde : intervenir pour empêcher un pirate de plonger, c'est entrer dans un cycle de confrontation. Empêtrés dans une situation contraignante pour les deux parties, les corailleurs trouvent avantage à laisser les pirates commettre l'infraction et se réservent de vendre la "mèche". La loi est donc transgressée impunément parce que les deux groupes éprouvent un profit mutuel à fermer les yeux sur cette transgression. Ils se trouvent ainsi déjà unis par un partage de normes et de valeurs communes et associés dans un système où leurs intérêts respectifs s'équilibrent.

Qu'est-ce qui a bien pu pousser alors Hippolyte à intervenir et à dénoncer Anthos et Pacôme ?

Intérêt individuel et norme sociale

A aucun moment Hippolyte ne reconnaît avoir dénoncé les deux pirates, preuve supplémentaire s'il en fallait des normes à l'oeuvre dans le groupe. D'ailleurs Niccolo le frappe parce qu'il est excédé que l'autre lui soutienne l'inverse, alors qu'il a eu le rapport de police entre les mains.

« C'est l'ancien chef de la vedette de gendarmerie de Baccio qui m'a montré le rapport de police quand Hippolyte a dénoncé Anthos et Pacôme. Alors quand il a soutenu le contraire en réunion, ça m'a énervé. Il est fourbe. Quand tu fais quelque chose tu l'assumes. » (Niccolo)

En intervenant, Hippolyte ne voit pas, ou ne veut pas voir plutôt, que la norme qu'il va faire respecter grâce à son intervention n'est pas de celles qui sont en vigueur dans la communauté, mais celles qui le sont dans la société globale, avec lesquelles les corailleurs sont généralement en butte⁷⁶. Ce faisant, il se met en porte à faux vis-à-vis des collègues. Cependant, en agissant de cette manière Hippolyte ne se comporte pas de manière totalement étrangère aux corailleurs, bien au contraire. En effet, ce qui le pousse à agir de cette manière est son intérêt individuel car pour faire respecter une norme, il faut bien que quelqu'un déclenche le processus⁷⁷. L'intervention d'Hippolyte met en jeu plusieurs facteurs. D'abord, il prend l'initiative de faire punir les présumés coupables de piratage. Ensuite, il attire l'attention des autres sur l'infraction ; une fois rendue publique, elle ne peut plus être négligée : les pêcheurs de poisson sont prévenus, le prud'homme, les corailleurs, la gendarmerie maritime, c'est bientôt tout le port qui est au courant. Plus personne ne peut feindre d'ignorer. Enfin, pour crier au voleur, il lui faut y trouver un avantage. C'est son intérêt personnel qui le pousse à prendre cette initiative : il ne veut voir personne dans la zone où il travaille, personne qui vienne lui prendre "son corail".

Rappelons ce que rapporte B. Malinowski, à propos d'un homme qui avait commis un inceste classique, dans les îles Trobriand :

« (...) Un jour, un formidable bruit de lamentations et un violent branle-bas m'apprirent que quelqu'un venait de mourir dans le voisinage. Renseignements pris, il s'agissait d'un jeune homme

⁷⁶ A ce titre, il est d'ailleurs intéressant de noter que ce qui prélude à l'entrée dans la profession est une transgression des normes de la société globale.

⁷⁷ Pour une explication détaillée de ce fonctionnement se reporter à la remarquable étude d'Howard S. Becker sur la déviance (1985)

que je connaissais, âgé d'environ 16 ans, qui était tombé du faite d'un cocotier et s'était tué. (...) J'avais appris que, par une coïncidence mystérieuse, un autre jeune homme avait été blessé grièvement dans le même village, et pendant les funérailles je pus constater un sentiment général d'hostilité entre les habitants du village où le jeune s'était tué et ceux du village où son corps fut transporté pour les obsèques. Ce ne fut que beaucoup plus tard que je pus démêler la véritable signification de ces événements : le jeune homme s'était suicidé. Il avait en effet violé les règles de l'exogamie avec sa cousine maternelle, fille de la soeur de sa mère. Ce fait avait été connu et généralement désapprouvé, mais rien ne s'était produit jusqu'au moment où l'amoureux de la jeune fille, se sentant personnellement outragé, du fait d'avoir été éconduit, alors qu'il espérait l'épouser, avait conçu l'idée de se venger. Il commença par menacer son rival d'user contre lui de magie noire, mais cette menace étant restée sans effet, il insulta un soir le coupable publiquement, en l'accusant devant toute la communauté, d'inceste et en lui lançant certaines expressions que nul indigène ne peut tolérer.

A cela, il n'y avait qu'un remède, il ne restait au malheureux jeune homme qu'un moyen d'échapper à la situation dans laquelle il s'était mis. Le lendemain matin, ayant revêtu son costume et ses ornements de fête, il grimpa sur un cocotier et, s'adressant à la communauté, il lui fit, à travers le feuillage, ses adieux. Il expliqua les raisons de sa décision désespérée et formula une accusation voilée contre celui qui le poussait à la mort, en ajoutant qu'il était du devoir des hommes de son clan de le venger. Puis il poussa, selon la coutume, un cri perçant et, se jetant du palmier qui avait soixante pieds de haut, il se tua sur le coup. Il s'ensuivit une querelle dans le village, au cours de laquelle le rival fut blessé, querelle qui se poursuivit pendant les funérailles.

(...) Quand on interroge à ce sujet des Trobriandais, on constate que (...) les indigènes éprouvent un sentiment d'horreur rien qu'à l'idée de la violation possible des règles de l'exogamie et qu'ils sont persuadés que celui qui se rend coupable d'inceste avec une femme appartenant au même clan que lui est frappé de plaies, de maladies ou même de mort. Tel est du moins l'idéal de la loi indigène, et dans les questions de morale il est facile et agréable de donner son adhésion à l'idéal surtout lorsqu'il s'agit de juger la conduite des autres ou d'exprimer une opinion sur la conduite en général. Mais la situation change, dès qu'il s'agit

de l'application des normes morales et des idéaux à la vie réelle. Dans le cas que nous venons de relater, les faits ne s'accordent pas du tout avec l'idéal de la conduite. L'opinion publique, quand elle eut connaissance du crime, ne se sentit nullement outragée et ne fit preuve d'aucune réaction directe : elle ne se mit en mouvement qu'à l'annonce publique du crime et à la suite des insultes que la partie intéressée lança contre le coupable. (...) Ayant approfondi l'affaire et réuni des informations concrètes, j'ai pu m'assurer que la violation de l'exogamie, pour autant qu'il s'agit de simples rapports sexuels, et non de mariage, est loin d'être rare, et lorsque le fait se produit, l'opinion publique reste inerte, sans toutefois se départir de son hypocrisie. Lorsque l'affaire se passe *sub rosa*, avec l'observation d'un certain décorum, sans bruit et sans trouble, l' "opinion publique" se contente de jaser, sans exiger un châtement sévère. Lorsque au contraire les choses aboutissent à un scandale, tout le monde se dresse contre le couple coupable et peut pousser l'un ou l'autre, par l'ostracisme ou par des insultes, au suicide. » (1980 : 55-58)

Ainsi, l'écart par rapport à une norme dépend de la manière dont les autres réagissent. Vous pouvez commettre un inceste classique et n'avoir à subir que des médisances tant qu'aucun individu ne porte une accusation publique contre vous; mais si cette accusation est réalisée, vous êtes conduit à la mort. Pour ce qui nous concerne ici, tout le monde savait ce qui se passait, mais personne n'était intervenu parce qu'il s'agissait, d'une part, d'une affaire qui concernait les corailleurs ; c'était donc à eux de décider d'agir ou non. Et d'autre part parce que justement la norme à l'oeuvre dans leur groupe est de ne pas intervenir, de ne pas sanctionner. Il faut donc qu'Hippolyte se sente personnellement atteint par l'acte de piratage et accuse publiquement Anthos et Pacôme de vol. Ce faisant, il détruit l'équilibre en présence et ne laisse d'autre choix à la police maritime que de les arrêter.

Dans un tel cas, deux normes entrent en conflit : celle qui est dominante et légale, qui est celle de la société française ; et celle propre aux pêcheurs de corail.

Nous pourrions même ajouter qu'il y en a une troisième sur laquelle vient s'appuyer celle des corailleurs : elle concerne la société corse et plus généralement le mezzogiorno, puisque c'est là que l'action se passe. On sait que la famille au sens large en Corse ne s'organise pas comme une force économique, mais comme un pouvoir politique, concurrent alors de l'état de droit. C'est ce qui explique les phénomènes de clientélisme et de clanisme pour faire bref., Ainsi au sens civique se substitue les solidarités intermédiaires du clan. En ce sens, les institutions juridiques ou administratives irritent en raison de leur caractère anonyme et lointain, contraires au fonctionnement même des clans⁷⁸.

Pour compliquer encore un peu l'affaire, on peut dire qu'apparemment il y a un conflit structurel. En effet, Hippolyte en suivant son intérêt personnel et en criant au voleur ne fait qu'appliquer une norme agissante dans la communauté des corailleurs, celle de l'individualisme. Si dans la logique individualiste tous les coups sont permis, il y a toutefois des limites qui sont celles qu'un groupe se donne pour réguler les relations entre ses membres. C'est pour n'avoir pas compris qu'à un certain point l'attitude individualiste, qui est une norme de comportement chez les corailleurs, est barrée par d'autres normes qui régulent la vie sociale du groupe. C'est aussi parce que, sous couvert de se conformer à la norme du groupe (l'individualisme), Hippolyte emprunte une norme extérieure au fonctionnement du groupe, celle de l'état de droit. Ainsi, ce qu'il propose est un peu comme le "canada dry", cela a la couleur d'un comportement de corailleur, cela en a l'odeur, mais ce n'en est pas un! Parmi les corailleurs, personne n'est dupe, c'est pourquoi ils désapprouvent. Et c'est la raison pour laquelle une bagarre

⁷⁸ Pour un approfondissement du fonctionnement de la société corse, se reporter aux travaux de G. Ravis-Giordani (1983), N. Giudici (1997), G. Lenclud (1986, 1993), F. Pomponi (1978).

s'en suit. Cependant, la désapprobation est plus générale qu'elle n'y paraît ; elle concerne tous les protagonistes de cette histoire. Elle s'adresse en premier lieu à Hippolyte bien sûr et nous avons vu pourquoi : le piratage n'est pas du vol.

Elle est destinée ensuite à Anthos et Pacôme qui ont manqué "de vice". En se faisant arrêter par la gendarmerie maritime et condamner, en n'ayant pas été capables par leur ruse de déjouer l'intervention de l'administration, non seulement ils n'agissent pas de la manière que les corailleurs attendaient, mais ils leur font perdre la face. Plus personne ne peut feindre d'ignorer qu'il y a des pirates et que cet acte est puni par la loi. La situation est gênante précisément parce qu'elle met à jour un conflit permanent entre l'organisation des corailleurs et celle de la société globale. Les corailleurs évitent habituellement de porter ce problème sur la place publique. Les institutions juridiques et administratives et les pêcheurs de corail trouvent un avantage mutuel à fermer les yeux sur ces transgressions. En outre, en transformant la situation en conflit public, les protagonistes enfreignent une autre norme : celle du silence dont nous avons vu par ailleurs qu'il est un principe régulateur de la vie sociale de la communauté. Enfin, la désapprobation concerne Niccolo parce que, par son coup d'éclat lors de la réunion annuelle des corailleurs aux affaires maritimes, il transpose un conflit particulier entre un corailleur et deux jeunes pirates en un antagonisme entre corailleurs ; et parce qu'il porte le désaccord en un lieu public et officiel, violant à son tour la loi du silence, il met mal à l'aise également les corailleurs car son attitude vient à l'encontre d'une autre norme qui structure le milieu, et dont nous avons déjà parlé. C'est l'attitude de tolérance vis-à-vis des comportements originaux et astucieux, et la volonté de ne pas les sanctionner parce qu'ils représentent cette image

du corailleur comme d'un homme à part, auquel les lois du commun des mortels ne s'appliquent pas.

Tel est donc, sommairement esquissé, le cadre d'ensemble dans lequel s'est déroulé cet événement. Il expose différentes règles du jeu qui structurent la communauté des corailleurs. On peut considérer que le cas cité constitue une démonstration qui contredit ce que nous avons cherché à montrer dans un chapitre précédent : la priorité accordée à l'individualisme. Il n'en est rien. L'illustration qui précède peut être considérée de ce point de vue comme une exception. Les modèles idéaux que les groupes se donnent n'ont pas pour fonction d'épuiser le réel ; et l'exposé d'une règle du jeu admet toujours des exceptions qui, loin de contredire la règle, suppose logiquement l'existence de celle-ci: "l'exception explique à la fois elle-même et le cas général (...) elle pense le général avec l'énergie de la passion"⁷⁹.

Cette étude de cas prouve au contraire que les corailleurs réalisent un compromis entre les valeurs individuelles et les exigences spécifiques de la communauté. Mais cet équilibre demeure précaire, dans la mesure où il constitue une solution peu appréciée des intéressés et mal adaptée à leurs besoins. Le sentiment d'appartenance à un groupe constitué demeure diffus chez la majorité d'entre eux. L'éthique individualiste ne cesse de prévaloir et réduit au minimum les relations entre individus au-delà d'un cercle très restreint. Elle conduit bien souvent à battre en brèche les prescriptions du groupe pour servir ses intérêts. L'implicite de ces prescriptions favorise le jeu avec les normes. Il arrive dans certaines circonstances que le détournement des règles fasse parti du jeu au même titre que leur application.

⁷⁹ Carl Schmitt, cité par G. Lenclud (1993 : 86)

Code d'honneur et détournement des règles

Il existe une sorte de code d'honneur, un code de bonne conduite partagé par le groupe, implicite, non écrit, mais que personne ne respecte . Silence sur cela. Il concerne par exemple l'appropriation légitime des rochers découverts : « *Il y a le droit de découverte que tout le monde respecte sauf quelques cas exceptionnels* » dit jasper. C'est bien ces "quelques cas", dont chacun sait qu'il peut faire les frais si il n'est pas suffisamment attentif à distraire la curiosité des autres, qui organise le détournement des règles. Il faut alors ruser : prendre une route décalée, à la sortie du port, de manière à induire en erreur ceux qui seraient tentés de venir sur vos rochers en votre absence . Eviter de marquer la roche sur laquelle vous travaillez ou déplacer la bouée qui en indique l'emplacement . Cacher le corail dans la cale du bateau ou ne sortir que quelques vilaines branches de manière à ne pas attirer l'attention sur la valeur de vos prises, éviter le mauvais oeil . Quand le silence est rompu, le but des échanges est bien souvent de dissuader l'autre d'aller sur sa zone, où on ne fait que "bricoler" . On dit de manière à ne rien dire, et il devient très difficile de démêler le vrai du faux (l'ethnologue y compris, ou plutôt surtout lui).

Voler le corail

C'est intéressant d'être sur un bateau et de rencontrer d'autres corailleurs en mer ou à quai, on peut alors comparer ce qui est dit avec la réalité, la manière de se comporter, etc. Comme nous avons donc accès à un certain nombre d'informations, nous sommes interrogés par les autres. Il convient alors de distiller les données qui peuvent être transmises et celles qu'il faut garder. Nous jouons le même jeu du silence et de la parole à côté, prouvant par là que nous sommes dignes de recevoir des

informations. Les réactions aux nouvelles que nous donnons sont éclairantes à plus d'un titre, elles sont interprétées, retravaillées pour tenter d'en percevoir la justesse ou le faux-semblant.

Les règles n'existent, semble-t-il, que pour être détournées. En réalité, nécessité fait loi ; c'est-à-dire que ce code d'honneur trace un idéal jamais atteint, il montre la voie à suivre dans des conditions de pratique idéale . La réalité, elle, est toute autre . Le corail n'est disponible qu'en quantité limitée, insuffisante pense-t-on, pour satisfaire tous les corailleurs de manière équivalente . Il s'ensuit que pour en garantir la jouissance à l'un, il faut qu'un autre en soit privé . Celui qui trouve un rocher "*bourré de corail*" en dépossède un autre par ce fait . Cela n'a de sens évidemment que si l'on admet la disponibilité limitée des biens. Dans ce cas, pour accroître sa part, il faut soustraire quelque chose aux autres . En clair, il faut voler, comme on vole le lait dans un autre contexte⁸⁰. Écoutons Patrick nous raconter le jour où il trouve un collègue sur ses balises, alors qu'il avait trouvé un rocher sur lequel il travaillait déjà depuis plusieurs semaines avec un autre :

« C'était des histoires de voleur ! C'est un truc en plus je sais plus trop où elles sont, mais j'avais des photos de lui et en plus c'était un temps de purée, pas de courant, pas de mer et tout ! Donc il est sorti de l'eau et à la fin du palier il s'est senti obligé de me raconter une histoire complètement incroyable pour justifier sa présence. Alors là j'ai eu l'impression qu'il ... parce que c'était me prendre encore plus pour un con que de venir faire ça, et en plus de le justifier. Si je le gobais, c'est que bon là j'étais encore plus con que nature ! Et il aurait eu tort de s'en priver ! Et sur des choses après j'avais trouvé ça encore plus regrettable, c'était qu'en donnant du recul à la chose ; bon un copain qui travaillait avec moi,

⁸⁰ Il en était ainsi pour le "vol du lait", procédé magique attesté en Italie méridionale et ailleurs. La femme qui n'avait pas de lait l'enviait ou le volait à celle qui en avait . Il n'y avait donc pas de lait pour toutes les femmes : sa quantité était insuffisante et non augmentable (CIRESE, 1964: 172-173) .

c'était un truc qui était prévu de longue date, je lui ai jamais pris 1 %, rien, pour l'affaire ... Ce qui est la règle générale et logique. Dans l'esprit de A., sur les trucs qu'il a sorti après, sur ses justifications, ses rationalisations...j'aurais fait venir un tiers à qui j'aurais pris une part parce que moi j'étais sur place. Bon écoute, celui là (le rocher) j'étais assez grand pour le faire tout seul. Il m'est tombé dessus ... avec mon copain... parce que j'étais tombé sur l'abondance... Ca lui coûtait sa part de gas-oil, et les frais du bateau et rien de plus. » (Patrick)

Voler du corail, c'est une manière de penser qu'il ne peut être possédé qu'aux dépens de l'autre. La vérification de cette possession passe par le face à face, par l'échange des regards entre le « voleur » et le « volé ». On aboutit à une communauté où chacun est sous le regard de l'autre, où le triomphe de l'un ne peut être maintenu qu'aux dépens d'autrui et où l'humiliation de l'adversaire tient lieu de reconnaissance sociale. Les corailleurs fonctionnent sur une logique d'opposition et sur le principe du tiers exclu (A ou non A, A existe ou n'existe pas, il n'y a pas de troisième possibilité) : la société est vue comme un jeu d'intérêts incompatibles, un univers constitué d'individus en relation conflictuelle avec les autres. Les corailleurs forment des équipes et établissent des relations privilégiées avec certains sur l'exclusion d'autres. Les tiers exclus fonctionnent comme des balises, des repères sur le territoire social aussi bien que marin. Les changements d'équipes, les rotations des équipages de corailleurs peuvent être aussi éclairés par le principe du tiers exclu.

Cela renvoie à la difficulté des corailleurs de s'entendre et au manque d'objets à gérer collectivement. Les corailleurs ne se perçoivent pas sous l'angle des intérêts qu'ils peuvent avoir en commun, mais s'identifient au contraire à une juxtaposition instable d'individualités et d'intérêts divergents. La cohésion entre corailleurs

serait en quelque sorte inversée ; le lien social, au lieu de faire tourner l'inclusion, fait circuler l'exclusion. Cet équilibre instable, cette précarité constitue un des traits marquants de cette communauté d'hommes.

Mais le vol de corail ne concerne pas seulement les plongeurs, il se pratique aussi entre corailleurs et acheteurs comme nous l'indiquent les remarques suivantes :

« Là aussi c'est basé sur le non écrit, la valeur de la parole, des conventions, après ils peuvent essayer de te truander. Il m'a manqué des billets dans les liasses. Après ça je me libère, si j'ai fait une transaction 'foireuse' en ayant signé tous les papiers... sauf ceux du dessous ! De la même manière, qu'eux m'avaient dépouillés, moi je les ai dépouillé ! J'ai ressorti une certaine qualité de corail ! Pour revenir à ce qui correspondait à la manière dont les choses prenaient tournure. On n'est jamais resté fâché, c'est resté dans le non-dit ! Chacun sachant qu'on était quitte.

Raveneau - Tu avais enlevé des belles branches?! Et eux avaient enlevé des billets ! Et ça chacun de votre côté !

Patrick - La façon dont les choses se présentaient, le scénario était cuit.

Raveneau - tout en respectant le poids dans les cartons ?

Patrick - sans aucune conséquence, c'était de bonne guerre, c'était le jeu !

Raveneau - Fallait comprendre les règles du jeu.

Patrick - sur le bateau je me suis fait torpiller les cartes où était noté le nom des expertises faites! En Sicile, des acheteurs ! Ça faisait un bon moment qu'on était en relation. Des napolitains ! Un qui m'occupe et l'autre dans la table à carte. Hop ! Et sachant pertinemment que c'était évident que c'était eux ! Sur ce genre de coup, tu traces mais ... c'était d'une certaine manière codé, mais il y avait des trucs qu'ils étaient incapables de relire sur les chiffres.

Raveneau - Tu avais donc quand même des stratégies de protection de l'information ?

Patrick - Oui. Mais par exemple, ... non pas tant par ce qu'il a pris, j'ai pas compté ; il avait pris un superbe panier. A terme j'aurais pu

me braquer, lui retirer le panier. C'est plus du matériel que tu te fais voler que ... tu vois... »

Le vol apparaît presque dans cet exemple comme un fait de relation sociale. Il est un acte reconnu qui informe sur les relations entre les protagonistes. Il doit être saisi comme un échange entre des partenaires où chacun sait qu'il trichera et essaiera de léser l'autre. C'est à qui sera le plus rusé. De sorte alors que le vol n'en est plus vraiment un. Savoir apprécier le vol, savoir y répondre sur le même mode permet de faire "affaire", et de vendre son corail. L'idée derrière tout cela, nous semble-t-il, est que pour accroître sa part, il faut soustraire quelque chose aux autres.

Pour Pierre, *« il n'y a pas de code d'honneur, ça je te le garantis. Tellement que les types, ils seraient mêmes capables de venir plonger au milieu de mes balises ! »* Mathieu acquiesce et ajoute que les gens sont jaloux. Ce qu'ils confirment là, c'est que si code de bonne conduite il y a, il ne fait jamais l'objet d'une prescription. L'unanimité n'est jamais réalisée, la codification jamais rigoureuse.

Des dons et des dus

Les échanges entre corailleurs peuvent aussi soutenir la proposition du vol. On sent qu'il ne peut y avoir tromperie que sur fond de foi en la parole. La foi en la parole est à l'oeuvre depuis le tout début, le commencement y est fondé. C'est cela même qui nous permet ensuite de distinguer la vérité du mensonge, sinon nous ne saurions même pas ce qu'est le mensonge. Si la parole n'était pas vraie dès l'origine, la colonne vertébrale de l'homme ne serait pas la vie (transmise de génération en génération), mais la mort. Nous saurions alors dans la confusion d'un monde qui n'a pas de sens.

Chez les corailleurs, la parole qui circule n'est pas la parole en vérité, sauf justement quand la mort est en jeu. C'est pourquoi, pour ne pas être trompés et ne pas se tromper, les hommes gardent le silence. Le silence devient la protection idéale. Ils ne parlent pas ou alors ils parlent à côté. La parole peut servir à cacher, elle peut n'être qu'un silence inversé, une autre manière de détourner le regard d'autrui, une façon de lui faire prendre une voie sans issue. Parfois, dans les propos outranciers de certains, à travers le verbe haut et le geste ample, ce qui nous avait frappé, c'était une manière faussement exhibitionniste de parler de soi et dont la fonction paradoxale était de se protéger. Sous le voile du cabotinage pointait la peur, une peur mise en scène, une peur maquillée jouant comme un faux semblant. De cette manière, les corailleurs ne sauraient ajouter foi à la parole qu'en mentant car les informations qu'elle donne ne sont que des leurres. Toutes les paroles entendues alimentent une suspicion inscrite dans la peur de ne pas savoir distinguer le vrai du faux. La parole n'étant pas vraiment une parole, mais un piège. Le don n'étant pas vraiment un don, il peut être repris à tout moment, à travers la dette contractée. La parole étant un leurre, le don n'existant pas, le corail ne saurait être éprouvé que comme volé. Si un corailleur vous donne un rocher parce que vous ne travaillez pas en ce moment, ou s'il vous embarque le temps que votre bateau soit réparé (ce qui ne peut se faire que si vous ne faites pas parti des exclus ou alors si on cherche à vous inclure, suite à renversement d'alliance), si votre acheteur vous prête de l'argent pour commencer la saison, alors vous devenez leur obligé. La société des corailleurs se perçoit comme un réseau d'obligations où les dons génèrent des dus. Le système s'équilibre par contrepartie. Mais il ne se fait pas sur le modèle uniforme et rationnel de l'univers marchand, les

échanges s'enracinent dans le substrat affectif. Il y a ainsi unité entre la circulation des biens et des affects.

3 - Une culture commune

sensibilité égalitaire et distinction

Les bricoleurs et les corailleurs

Les corailleurs qui évitent Ernesto et Tanguy le font bien entendu pour montrer leur désapprobation de les voir venir dans "leur zone", mais ils le font également pour une autre raison. Que ces derniers rencontrent Hippolyte qui leur a pourtant signifié le même refus, et avec qui ils ont eu une violente altercation en mer, ne change rien à l'affaire. Rappelons-nous en quels termes Renato et Anthos parlaient d'Ernesto et de Tanguy lorsque ceux-ci avaient échoué leur bateau sur "un sec". La rhétorique utilisée et les arguments employés consistaient à les ridiculiser et visaient à ce que l'observateur conclut : ces deux-là ne sont pas de vrais corailleurs.

Tout d'abord, ils ne plongent pas profond : "*Ils cherchaient des rochers peu profonds*". Ensuite, ils les ont trouvés puisqu'ils se sont échoués. Enfin on leur prête un bateau, mais ils sont incapables d'y installer un sondeur. Ainsi, n'étant pas de véritables corailleurs, il n'existe aucune raison de se comporter avec eux comme des pairs. Si entre égaux, on peut s'attendre à voir les

interactions guidées par une familiarité symétrique ; ce n'est pas la même chose avec des "bricoleurs".

« Ça il y a déjà le type de plongée qu'ils pratiquent, celui qui plonge au-delà de 70 mètres, jusqu'à cent, pour moi c'est un bon corailleur ! Les bricoleurs qui travaillaient du côté de Marseille ils travaillaient dans trente mètres d'eau, c'est pas des corailleurs pour moi, c'est des ramasseurs de coquillages, d'algues, n'importe quel plongeur de club peut le faire, alors qu'à partir de soixante mètres ce ne sont pas des plongées faciles ! Mais c'est la barrière ! Et puis il y a la durée, le nombre de plongées... » (James)

Nous avons vu que les corailleurs ont le sentiment d'être différents des autres personnes et d'appartenir à une catégorie particulière d'individus. La phrase d'un journaliste, Patrick MOUTON, résume assez bien ce sentiment : "Les plongeurs offshore sont les géants de la plongée, les corailleurs en sont les seigneurs" (1993 : 10). Valentin aime justement à répéter que "les corailleurs sont les seigneurs de la mer". Or, quand on est "un seigneur", on est en droit d'exercer certaines privautés qu'"un bricoleur" ne saurait avoir. Toutefois, quand "les bricoleurs" ne l'entendent pas de cette façon et qu'il est souhaitable de ne pas envenimer les relations en respectant la face de ceux-ci, on régule la situation par des rites d'évitement et par le silence. Simmel appelle la "sphère idéale" la distance à tenir entre deux personnes dans un système d'accords de non empiétement ! "Quoique la taille et l'importance de cette sphère varient dans diverses directions et selon la personne avec qui l'on entretient des relations, on ne peut la pénétrer sans la détruire, ce faisant, la valeur qui s'attache à cette personne. C'est l'honneur d'un homme qui établit une telle sphère autour de lui. Il est piquant de constater que, dans la langue courante, "marcher sur les pieds de quelqu'un" signifie un

affront à l'honneur : le rayon de cette sphère marque, en quelque sorte, la distance ultime à ne pas franchir"⁸¹.

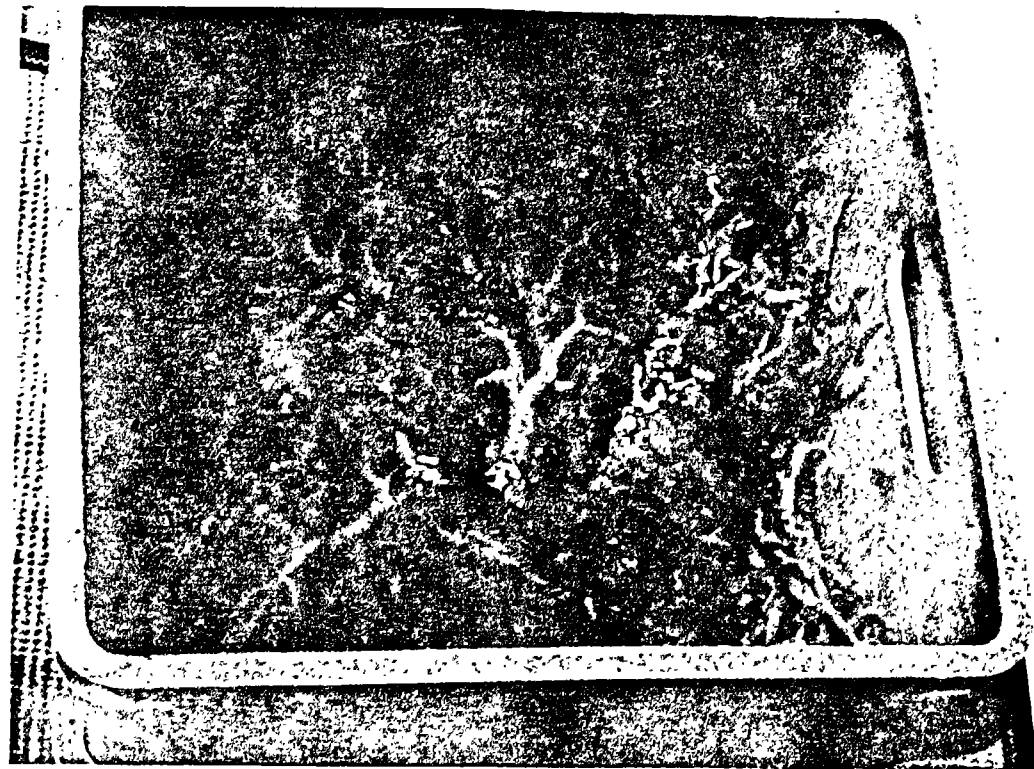
L'arrivée d'Ernesto et de Tanguy dans la zone de Baccio suscite le désaccord des corailleurs qui travaillent dans cet espace. Ils estiment que leur intrusion sur leur territoire de pêche n'est pas acceptable et qu'elle est contraire aux normes de la profession. Que l'administration des affaires maritimes ne reconnaisse pas cette division des zones de pêche⁸² importe peu, puisque ce qui compte c'est l'organisation informelle que se donnent les corailleurs. Prendre appui sur un règlement officiel ou une institution sert à la poursuite des intérêts individuels ; cela rentre dans une rhétorique de la justification et de la ruse. Que les zones de pêche soient problématiques, que leur définition nécessite un réajustement permanent, voilà ce qui crée des tensions. Cette définition, confuse et mal définie, permet justement l'innovation. Elle laisse le champ libre à l'individualisme de se déployer. On sait que c'est sur le terrain de l'ambiguïté qu'ont lieu les conflits. Dans la mesure où l'évaluation d'une situation n'est pas uniquement due à des actes individuels mais s'insère aussi dans un contexte collectif, les circonstances problématiques et leurs conséquences sont l'objet à la fois de débats collectifs et de conflits individuels. Dans la situation qui nous occupe, on constate un affrontement voilé entre plusieurs corailleurs, avec derrière eux le réseau auquel ils appartiennent, en vue de déterminer à qui revient le droit de pêcher dans telle zone ; ou si l'on veut, en vue de décourager les intrus de

⁸¹ G. Simmel, *The sociology of Georg Simmel*, Free Press, Glencoe, 1950, p321 ; cité par E. Goffman (1974 : 56).

⁸² A l'inverse de ce qui se passe sur le continent où les zones sont bien différenciées et font l'objet d'une autorisation spécifique.



Deux pêches de corail, mises dans des sauts une fois "tenaillées". On voit ici, à côté du saut, un panier avec un "cristal".



rester sur le site⁸³.

La passion du corail

Comment comprendre l'affirmation d'un partage égalitaire, la concurrence pratiquée et la distinction entre seigneur et bricoleur? Comment articuler cette sensibilité égalitaire - renforcée par le sentiment d'être "à part", peu nombreux et vivant les mêmes risques- et l'individualisme forcené dont ils font preuve ? Nous pouvons faire l'hypothèse que l'affirmation "un corailleur vaut un corailleur" (sous-entendu que personne d'autre ne vaut) est une manière générale de penser et de résoudre la contradiction entre égalité de principe et inégalité réelle. Autrement dit, dans ce cas, le traitement des différences qui s'exprimerait à travers les rencontres, les conversations anodines au café ou, au contraire, les échanges sérieux sur tel accident de plongée ou la manière de résoudre tel problème technique au fond hiérarchiseraient le groupe des corailleurs en fonction de leur capacité physique et mentale à affronter des profondeurs plus importantes, à se sortir de situations dangereuses et des épreuves que la mer oppose à tous, à remonter de grandes quantités de corail, à trouver des rochers et, suprême prestige, à découvrir une grotte "bourrée de corail". Mais sur cela silence, personne n'en parle. Elle est toutefois perceptible dans les échanges entre des corailleurs confirmés et de plus jeunes qui ont moins d'expérience. Ainsi, par exemple lorsque Anthos se moquait de Tanguy et d'Ernesto, il prenait garde lorsqu'il les comparait avec Renato et Thomas (avec qui il travaillait) de ne pas utiliser le pronom « nous », de manière à bien marquer la différence entre eux et lui.

⁸³ Essai réussi puisque les corailleurs cités n'ont pas remis les pieds dans la zone depuis cette époque, malgré le fait qu'en partant ils avaient dit à qui voulait l'entendre qu'ils avaient très bien travaillé.

Double distinction : lui et les bricoleurs, lui et les seigneurs ; ce qui signifie donc qu'il existe une catégorie intermédiaire. C'est ce que nous confirme James :

« Il y a une hiérarchie ! Dont on ne parle pas, mais qui existe. On va prendre le cas d'Ernesto, le dernier arrivé qui a très peu de métier, il est évident que lorsqu'il parle à un type comme moi ou comme Aristide il a plus tendance à écouter qu'à s'affirmer, ce qui est bien d'ailleurs ! Tu écoutes les mecs qui ont plus de métier, des milliers de plongées derrière eux !

Raveneau : Qu'est-ce qui permet de dire untel c'est un bon corailleur.

James : Ca, il y a déjà le type de plongée qu'il pratique, celui qui plonge au-delà de 70 mètres, jusqu'à cent pour moi c'est un bon corailleur (...)il y a la durée, le nombre de plongées qu'il a derrière lui ! ça fait l'expérience ! Les quantités ça peut rentrer en ligne de compte pour certains types. par exemple Hercule, c'était un type qui lorsqu'il y avait du corail par exemple, il arrivait à faire l'équivalent de ce que faisait deux autres mecs, ça je l'ai vu personnellement, il faisait dans la même zone l'équivalent de deux autres. Il était très aquatique, il avait les bonnes options et il devait être très pratique.»

Ce serait alors cette distribution inégale de la capacité à affronter les fonds, de la force et de la ruse qui serait l'expérience et la pensée commune, celle qui se cache sous le discours de la participation unanime. C'est elle dans ce cas qui donnerait forme à la "passion du corail" qu'on retrouve régulièrement dans les paroles tenues à l'ethnographe. L'enjeu principal de cette passion pour la pêche au corail serait ainsi la participation au "sauvage sous-marin". Celle qui fait tourner en rond les corailleurs à l'approche de la saison et qui fait dire à leur femme, « il n'est plus pareil ».

« La langue »

Les rivalités et les conflits suscitent des avis ; ils prêtent le flanc à la critique dans laquelle chacun n'écoute que son propre intérêt. Dans cette situation, le but du discours est d'affaiblir la position de l'adversaire. On peut lire en ce sens les railleries d'Anthos et Renato. Dans un échange où l'agression est sous-jacente, chacun essaie de nuire aux autres en se favorisant. Il s'agit de démontrer qu'on est meilleur ou que l'autre est mauvais ; présentement qu'on est un "vrai" corailleur et l'autre un "faux". Cette démonstration est souvent bien plus importante que tout ce qui peut se communiquer par ailleurs au cours de l'échange. Kenneth Burke fait remarquer que "la rhétorique est le domaine par excellence de la bagarre, de l'outrage et du préjudice, de la querelle, de la rivalité, de la malveillance et du mensonge ; malveillance masquée et mensonge rémunéré"⁸⁴.

C'est de cette manière qu'on peut comprendre les critiques systématiques que les uns font sur les autres, résumées par la remarque suivante : *"Tu n'entendras jamais un corailleur dire du bien d'un autre"*.

C'est ce que certains appelle "la langue" ; autrement dit la "mauvaise langue", la "langue de vipère", la "langue de pute". Elle ne s'utilise pas en face à face, de l'offenseur à l'offensé, sauf en cas de conflit grave ; mais elle recourt à un tiers. Ainsi les corailleurs ne se gênent pas pour critiquer les collègues comme l'indiquent les remarques suivantes :

« Y'a pas longtemps, je vais à un enterrement et je rencontre Y. Il me parle de X et il se met à le débiter, il lui taille un costard (il joint le geste à la parole)... bien ! Il me dit que X et tous ceux qui vont à l'étranger ils nous cassent le marché, et patati et patata... Peu après il le

⁸⁴ K. Burke, *A grammar of motives*, New-York, Prentice Hall, 1945, p24 ; cité par Anselme Strauss (1992 : 30).

rencontre au port et il lui tombe dans les bras :
Ah X. ...! Et voilà ! » (Ernesto).

« La langue », c'est aussi la ruse, le faux semblant, et enfin de compte le mensonge. Dans de nombreuses circonstances de la vie courante, le mensonge est dénoncé comme une manière de parler et de se comporter que la morale réproouve. Il désigne toute affirmation volontairement contraire à la vérité⁸⁵. Mais il arrive que le mensonge ne soit pas l'objet d'une condamnation et que, bien au contraire, il soit reconnu et utilisé quotidiennement dans les échanges. C'est ce que nous révèle les corailleurs .

Le mensonge

Mentir c'est leurrer l'autre. C'est lui faire suivre une piste qui ne mène nulle part, c'est lui faire prendre des "vessies pour des lanternes". C'est, comme à la pêche, utiliser un appât pour prendre la proie à l'hameçon. C'est en même temps marquer une distance entre ce qui est et ce qu'on veut donner à voir.

« Mentir, oh c'est un jeu subtil... C'est cacher ; mais c'est propre à la pêche en général... C'est comme si on avait trouvé un trésor, on ne dira jamais où on pêche. » (Pierre)

Toutefois, ceux-là même qui préservent leurs lieux de pêche, reconnaissent que ces secrets n'en sont pas, "ce sont des secrets de polichinelle". Mais ils permettent de mettre l'autre à distance et de brouiller les pistes. Le mensonge est alors une ruse pour déjouer les tentatives des autres et connaître les secrets qui vous permettent de

⁸⁵ Pour le dictionnaire Robert, le mensonge désigne toute « assertion faite dans l'intention de tromper ». Mais il ne se réduit pas à cela,

il englobe en fait une vaste champ sémantique : il est tromperie, invention, fable, blague, fausseté, illusion.

faire de "beaux paniers". Ce peut être une manière de conserver son autonomie et n'avoir de compte à rendre à personne. Cela vous permet de jouer alors sur plusieurs tableaux comme lorsque Pierre s'est associé à Mathieu et qu'il a dit à qui voulait bien entendre qu'il travaillait seul. Une manière de pouvoir vendre son corail à Giovanni, par l'intermédiaire de Mathieu, tout en pouvant à tout moment le céder à un autre acheteur. Mais les secrets peuvent être d'une autre teneur et toucher la vie privée, le domaine intime de ce que l'on est. La parole mensongère est alors une tentative pour voiler l'espace personnel et empêcher les autres de le révéler en public. C'est établir un décalage entre ce que l'on est et ce qu'on veut que les autres pensent qu'on est.

« C'est une façon de se protéger aussi : raconter des mensonges à propos de la profondeur... Mais, c'est facile de le savoir, il suffit de passer sur ses balises ».

Plus encore qu'une protection, le mensonge nous semble être un véritable langage. D'ailleurs n'est-ce pas justement en jouant sur les décalages et en tirant du sens de leur opposition que le sens apparaît dans la langue (Jakobson, 1976). Un langage qui se présente comme tel, avec ses formes propres. Il se saisit alors comme un fait de relation entre corailleurs. Il informe sur les échanges entre hommes où chacun sait qu'il ment. Il ne s'agit pas alors simplement de tromper l'autre, mais de le défier et de vérifier sa capacité à se soumettre à l'épreuve. Tous les corailleurs ne sont pas rompus à ce type d'échange ; en particuliers les jeunes qui débutent dans le métier restent perplexes et méfiants comme nous l'indiquent les réflexions d'Ernesto :

« Tous mentent au point qu'on ne sait plus quoi ou qui croire ! Tu ne sais plus où donner de la tête » (Car il s'agit bien de faire tourner la tête à l'autre.)

« Il ne faut pas les écouter ; il faut faire comme si ils n'avaient rien dit car c'est pour t'égarer. Ils sont tous plus ou moins menteurs. Mika, il est complètement mythomane. Il te raconte n'importe quoi : pour le corail pêché, la quantité, les endroits... Il faut pas les écouter et faire ce que tu as à faire... Tu peux même plus les croire! »

Le mensonge est aussi un fait de relation sociale dans le sens où il est une mise en scène destinée à imposer aux autres une image de soi. Il enjolive alors la réalité, il force le trait et en le forçant il cherche à attirer l'admiration et l'attention. Si le mensonge comme leurre est un phénomène assez courant dans les communautés de pêcheurs, comme le faisait remarquer justement Pierre, le mensonge comme langage se rencontre couramment d'un bout à l'autre de la Méditerranée, depuis l'Afrique du Nord (Jamous, 1981, 1993), en passant par le Moyen-Orient (Gilsenan, 1975) et l'Europe méridionale (Campbell, 1964). La particularité des corailleurs, nous la trouvons dans les voies choisies pour rendre visible le groupe, c'est-à-dire les gestes, les attitudes, les expériences et les sentiments qui constituent pour ces hommes, ce que Jasper appelle "une culture interne".

« Une culture interne et non communicable »

Pour James, corailleur :

« C'est un métier à part ! Tu ne peux pas le concevoir comme un amusement, que tu fais par-dessus la tête, c'est vraiment un métier, c'est un métier à part (...) C'est un métier d'aventurier. Je vois pas comment on pourrait le définir autrement, on n'est pas au mois, on n'est pas mensualisé, il y a des risques partout. Ça ne ressemble à rien d'autre. A part le chercheur d'or, mais lui ne risque pas la mort, mais l'idée est un peu la même chose, il a toujours l'espoir de trouver la pépite qui va l'enrichir à vie. Ou le filon, le seul avantage qu'il a sur le corailleur c'est qu'il ne risque pas la mort. »

Les corailleurs ont le sentiment d'exercer une activité particulière qui, comme le dit James, "ne ressemble à rien d'autre". Plus généralement, ils ont le sentiment d'être différents des autres, et à ce titre ils ne veulent pas être soumis au contrôle ou à la censure d'individus extérieurs à la profession. Leur sentiment d'appartenance à une catégorie spécifique de personnes, qui mènent un mode de vie différent, est fermement établi à la fois par les corailleurs eux-mêmes et par les gens qu'ils côtoient, comme le soulignent les remarques suivantes :

« La culture du corail est une culture interne et non communicable, la place du corailleur et le corail lui-même est un truc d'échange terrible, dans tous les sens du terme, fric, valeur symbolique, repère. D'ailleurs, quand tu pêches, à l'arrivée du bateau tu as trois personnes tous les jours qui viennent te voir t'as pas un bout ici, j'ai un petit qui vient de naître, et c'est situé sur ce plan là, c'est pas pour te taper, tu sais ma soeur a eu un petit gosse, alors comme le corail porte bonheur tu lui donnes un petit bout, etc... Alors socialement c'est inscrit. Les pêcheurs à la limite ne savent pas, parce qu'ils ont une relation compliquée aux corailleurs, ils ne savent pas vraiment à la limite le nom du corailleur, mais c'est le corailleur. Tu vois ? (...) Je veux dire que, bon moi pendant longtemps j'ai été seul à pêcher dans la citadelle, les autres étaient basés à l'Amirauté, bon sur le port il y avait peut-être quinze pêcheurs qui connaissaient vraiment mon nom, les autres m'appelaient "curado", ça voulait dire corail, c'était pas mon surnom, c'était une espèce d'identification, tu es celui qui fait ça. Ils savent pas ce que tu fais.

Raveneau - Et tu es représenté comment justement ?

Jasper - J'étais tout à fait conscient que ça simplifiait bien les relations avec les gens. C'est-à-dire que ça les neutralise d'emblée, tu es dans une espèce de case, voilà. Je ne sais pas exactement ce qu'il y a en arrière ! Je pense que ça a un rapport pour eux c'est lié au corail en tant que tel, à la chose. Qui est symbolique, qui a une valeur superstitieuse. Et puis d'autre part les pêcheurs ont en mémoire des histoires de pêche au corail, et sont persuadés que tout corailleur va y

rester. Donc tu es le mort potentiel. C'est ça qu'ils ont dans la tête ! Ils te le disent le cas échéant. Le sursitaire qui se promène sur le quai, tu occupes une case particulière dans ce monde-là. Enfin je crois. »

Dire que la culture du corail est "une culture interne et non communicable", c'est établir un vide ou l'apparence d'un vide. Mais c'est en même temps dire que ce qui ne se saisit pas - ce qui est invisible à quelqu'un d'extérieur - , est justement ce que partage les corailleurs. "Il n'y a qu'un corailleur pour comprendre un autre corailleur" nous dira Laurent. Comment faire dire alors quelque chose à ce qui ne se saisit pas ? Précisément en cherchant à le percevoir et en tentant de le communiquer. C'est ce que nous apprennent les seuls échanges "sérieux" entre corailleurs. Si "l'information est plus ou moins falsifiée, sur les sujets techniques elle ne l'est pas ; alors que sur les autres sujets oui". C'est que, à travers ce jeu de silence et d'échange, de pleins et de vides, c'est de la mort qu'il s'agit, c'est elle qui est derrière les accidents qu'on se raconte.

« J'ai fait comme un ballon, c'est long ! Là je dis des fois il faut de la chance, parce que quand tu penses Firmin, il a eu son accident, il a fait vingt minutes à soixante-dix, ou vingt-deux minutes à soixante-dix, ça fait du temps ! Il était à l'air, il est allé en surface, il est arrivé dans le coma ! Moi à dix, douze minutes à cent, avec 10 % d'hélium, je suis remonté comme un ballon, j'ai pas fait de coma, je suis redescendu, je suis sorti sans une bulle, sans accident, pas un coude, pas un genou, pas d'épaule, rien ! J'ai eu une chance extraordinaire ! (...) Il faut le raconter de toute façon, , parce que ça paraît con ! Mais en racontant mon histoire aux autres, on se dit j'aurais dû y penser ! Je peux te raconter n'importe quoi sur la plongée, tout ce qui peut t'arriver au fond ! Si tu as fait une connerie au fond, ça fait une histoire à raconter, c'est toujours intéressant, et puis ça sert de leçon aux autres ! » (James)

L'irruption de l'accident

On est frappé lors d'un accident grave de la soudaine solidarité qui unit alors les pêcheurs de corail . Chacun abandonne alors son site de plongée ou ses occupations pour venir porter secours à l'équipage en difficulté . Même les rivalités les plus tenaces et les haines les plus farouches⁸⁶ ne résistent pas à l'impératif de venir porter secours à celui ou à ceux qui se trouvent en danger . Celui qui ne respecterait pas ce code de conduite serait soumis à la réprobation collective et risquerait de se voir opposer une attitude similaire le jour où lui-même serait en mauvaise posture . Car c'est bien de cela dont il s'agit, de la proclamation d'un risque commun auquel chacun est soumis individuellement et de la nécessité d'y répondre collectivement, d'affirmer concrètement sa solidarité et par la même, son appartenance au groupe . N'est-ce pas le propre d'un groupe ou d'une communauté que de soumettre ses membres à des disciplines collectives dans une sorte de tension constante vers le maintien de sa cohésion et de son existence ? La relation au territoire entre également souvent en ligne de compte dans la définition d'une communauté, cela éclaire les oppositions qui existent entre corses et continentaux : la Corse est par exemple interdite aux corailleurs continentaux. Se pose la question de savoir quelle est la nature des relations entre corailleurs ?

Echanges et savoir

L'accident est l'occasion de nombreux échanges entre les hommes. Il s'agit de comprendre comment cela est arrivé et de savoir ce qui s'est passé exactement . Ce n'est pas une banale curiosité, c'est capital . C'est une préoccupation vitale qui monopolise tous les corailleurs

⁸⁶ Et pourtant, l'accident peut venir réaliser alors le fantasme de la mort de "l'ennemi" ou le désir de lui nuire, désir qui a déjà pu se traduire sous forme concrète .

pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines, le temps d'avoir obtenu une réponse satisfaisante . En définitive, celle-ci n'est pas forcément la même pour chacun, elle dépend des informations sélectionnées et de l'interprétation jugée la plus pertinente . Les discussions sont très animées, on échange ses points de vue sur la question, on argumente . Toutefois, les échanges ont bien pour but de trouver l'erreur, la cause réelle de l'incident et d'y apporter collectivement une réponse .

« Ils ont une expérience qui est pratiquement intransmissible parce qu'elle est physique, émotive, délirante et qu'elle est pas socialisable ! C'est-à-dire que je peux parler avec des gens de la plongée au corail ! De la plongée profonde, mais c'est extrêmement difficile, les gens entendent mal, ça passe pas, ils comprennent mal ! Ils situent pas bien, rêvent à travers Cousteau ou je sais pas quoi ! Tandis que lorsque je rencontre un corailleur, il me faut cinq secondes pour qu'il comprenne. Alors c'est ce que je dis, c'est évident, il y a deux bateaux en Méditerranée, en Algérie, qui se rencontrent, si c'est deux corailleurs ils vont pas parler du voyage, au bout de dix minutes ils vont parler de plongée et de pêche au corail, c'est inévitable, il n'y a que ça, il y a une espèce de truc qui ne peut passer que dans ces conditions entre corailleurs et qui est le ciment majeur. Ça crée une culture, une limite interne, chacun peut raconter les mêmes histoires, les uns sur les autres, on a connaissance des petits incidents. Alors ça c'est compliqué. C'est à la fois rationnel parce que c'est toujours intéressant de savoir ce qui est arrivé à l'autre puisque ça peut t'arriver à toi. Donc on a intérêt à connaître les moindres détails et c'est pour ça que ça communique beaucoup dans ce milieu, sur ce terrain, pour l'expérience. Voilà on se dit "tu sais pas ce qui m'est arrivé hier, j'étais distrait, j'ai plongé sans... quand je suis arrivé au fond je pouvais plus remonter et il a fallu que je grimpe, bon, j'ai cru que je resterais !" C'est parfaitement plausible et rationnel, et ce genre d'accident, il me le raconte, je l'enregistre et je me dis bon attention quand tu plonges il faut faire attention à ... et puis même si jamais ça t'arrivait, qu'est-ce qu'il a fait lui-même pour, ça c'est important de le garder en tête, l'esprit

stocke en mémoire, c'est pour ça qu'il y a tant d'échanges. C'est une nécessité. » (Jasper)

Les accidents survenus aux uns ou aux autres et la manière dont on s'en est sorti ou pas, font partis d'un savoir non officiel qui circule entre corailleurs . Sa transmission est purement orale . Ce savoir fait parti d'une somme non finie de "ficelles" ainsi accumulées et possédées collectivement de manière informelle . Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas d'informations accessoires ou de broutilles . L'essentiel du savoir est véhiculé de cette manière . C'est une forme pragmatique et opératoire de connaissance qui vise à réduire le risque et l'ignorance . En effet, connaître la manière dont un collègue s'est tiré d'affaire lors d'un incident que je n'ai jamais connu peut me permettre d'y apporter la réponse adéquate le jour où cela m'arrivera ; ou mieux, éviter dès à présent la mésaventure par une série de mesures, en modifiant mon équipement ou ma façon de plonger.

« L'expérience peut coûter très cher, c'est pour ça que avant de changer, les gens hésitent toujours un peu, c'est très très précis comme type de travail et en même temps c'est très artisanal ! C'est les deux ensemble ! Ce sont les petites solutions à des petits problèmes qui font ton expérience de la plongée ! Voilà une situation qu'avec un corailleur tu mettrais trente secondes à lui faire comprendre, je sais qu'il a des exemples ! Si tu veux je vais prendre un truc, et ça rejoint des choses dont on a parlé tout à l'heure ! Un jour je plonge dans un endroit où il y avait beaucoup de courant, après la plongée il y a la gueuse, et juste après il te balance le narguilé. Il me balance donc tout ça et il ne fait pas attention, le narguilé est pris par le courant, il s'en va, je pouvais pas lâcher la gueuse et partir à la nage chercher le narguilé, sinon le bateau je le retrouve plus, évidemment j'ai mon téléphone dessus, je peux pas lui expliquer que le narguilé est là-bas, j'étais en plongée profonde, c'était mon premier palier, j'étais à quarante-cinq mètres, donc il me voit pas, il voit des bulles, j'y suis, il s'inquiète même pas ! Je sais plus comment je

m'en suis sorti de cette histoire, mais en sortant j'ai dit : "là ça va pas!" Il y a un truc à trouver, imaginer un système, mettre un petit plomb sur le narguilé, il y avait un mousqueton avec une corde de trois mètres qui était frappée avec un autre mousqueton sur le détenteur, ce qui fait que quand il me jetait le narguilé le truc coulissait le long de la gueuse et le truc m'arrivait pile sur la tête. Alors ce truc-là je l'ai trouvé parce qu'il m'est arrivé ça ! Tout a été vérifié, parce qu'après il faut quinze plongées pour s'assurer que tout ça marche bien, il faut ajuster les plombs, il faut pas un plomb de cent grammes ni un poids de deux cents ! Et pas de deux cent cinquante parce que si tu le prends sur la tête... Et quand tout ça est au point, premièrement tu as plus envie d'y toucher parce que tu sais que ça marche. Et là, ça entre dans le domaine de la culture. Un jour un autre corailleur va te dire "tiens c'est pas con ça ! Pourquoi tu as fait ça ? Et je lui explique, et donc il y en a un autre qui va le faire. C'est pour cette raison que si tu as fait le tour du bateau tu as pu constater que le matériel est à peu près identique. Pas pour des raisons techniques parce que c'est plutôt du bricolage ! Mais tout le monde ayant rencontré, discuté, vu et justifié on arrive à des solutions plus ou moins identiques. Et de temps en temps une petite innovation comme ça et tu la conserves ! Tu ne la conserves pas comme un secret professionnel, mais tu t'y attaches, tu y tiens ! Effectivement, tu plongeras cinq cents fois le narguilé tu tomberas dessus et la cinq cent et unième fois pour une raison de courant ou autre tu le manqueras. » (Jasper)

L'intégrité du groupe

Les corailleurs ont une bonne connaissance des phénomènes liés à la plongée subaquatique : physique des pressions, physiologie du corps humain, tables de plongée et matériel utilisé . Ils ont aussi de bonnes connaissances médicales des accidents de plongée, ils savent reconnaître les symptômes, connaissent les traitements . Cependant, ce savoir aussi complet soit-il, se trouve battu en brèche par les conditions extrêmes dans lesquelles ils évoluent . Et

bien souvent, aux profondeurs auxquelles ils plongent, ces connaissances théoriques ne sont plus d'actualité . En fait, l'ignorance sur les processus et les incidents demeure . Seule l'expérience est une source fiable de connaissance . Elle se structure autour des accidents auxquels il faut parer . Chacun se retrouve avec des bribes d'un savoir discontinu qu'il s'agit d'étoffer, sans en avoir l'air, auprès de collègues plus expérimentés . C'est à la longue que les pêcheurs de corail associent tel phénomène avec tel autre, trouvent la parade à telle situation . Personne n'est pressé d'expérimenter un incident au fond ! Car on ne donne pas ses "ficelles" aussi facilement, et à n'importe qui . Elles s'échangent au sens propre comme au sens figuré, ou elles se gardent jalousement .

Toutefois, comme ce savoir pragmatique est incomplet et peu rassurant, il est dans l'intérêt de chacun de faire circuler l'information . Ceci est particulièrement vrai pour tout ce qui concerne les accidents . Les "ficelles" et les bidouillages imaginatifs fonctionnent certes, mais ne représentent ni un moyen de maîtrise complète, ni un véritable métier avec son savoir-faire acquis une fois pour toutes . La somme des ficelles permet de travailler, mais la somme des discontinuités dans ce savoir pragmatique laisse planer une profonde incertitude. Il y a certes des pannes banales (détenteur, sangle de palme), mais aussi les incidents étranges et imprévisibles, les catastrophes toujours nouvelles . La preuve de cette précarité est l'irruption de l'incident qu'on n'avait pas prévu ou celui qu'on n'a toujours pas compris, et qui risque de se répéter. Voilà pourquoi lors d'un accident les corailleurs en discutent jusqu'à n'en plus finir, pour trouver la parade, pour évacuer l'aléatoire, pour se convaincre mutuellement d'avoir démasqué l'erreur qu'il ne fallait pas commettre . L'exigence collective est simple : ne pas laisser prise au hasard, ne pas ouvrir de brèche .

est plein, intègre . Le rapport au risque, au danger et en fin de compte à la mort n'est rien d'autre que l'intégrité du groupe . Le silence peut aussi soutenir cette proposition .

Le silence

Ne dit-on pas de l'univers sous-marin qu'il est le monde du silence ? Les corailleurs, fins connaisseurs de cet univers sous la mer, eux aussi, gardent le silence . Il ne s'agit pas d'un silence qui répond à la curiosité de l'observateur (même si cela doit jouer au départ, d'où la nécessité de la stricte observation dans les débuts), mais bien du silence qui préside aux relations entre les membres du groupe .

Choisir le silence, c'est dire je ne vous fais pas de signe, mais je fais signe (en me taisant). C'est signifier je ne dérange rien, mais également il n'y a rien ni personne qui puisse me déranger . C'est ne pas donner prise à l'autre . L'autre qui peut être mon concurrent, mon ennemi, mon frère , mon semblable . Ne rien dire pour éviter qu'on ait barre sur moi, pour me protéger, pour sauvegarder mes territoires de pêche, et garantir mes écarts si je descends sur des rochers que je n'ai pas découverts, et qui sont exploités par d'autres . Garder le silence, c'est ne pas avoir à se justifier .

Cela ne signifie pas que les corailleurs n'ouvrent jamais la bouche, mais que parler n'est pas l'attitude valorisée . Elle joue contre vous . A part de rares situations où, au contraire, la parole est pleine, importante ; où les échanges sont valorisés et le verbe libéré, comme c'est le cas lors d'un accident . La parole exprime alors l'existence du groupe. Elle rappelle la limite entre l'intérieur et l'extérieur, entre Nous et les Autres . Toutefois, c'est au silence qu'est généralement dévolu ce rôle qui permet d'affirmer un Moi/Je sonore et un

Nous/les Autres discret, car gênant . Les paroles ne sont généralement considérées que comme des leurres, destinés à égarer ceux qui voudraient savoir . Cela renvoie au rôle tenu par le mensonge.

Le mensonge comme le silence introduit un décalage, un dérapage, un lieu de liberté. Il crée un espace intérieur, une frontière entre soi et les autres. C'est parce qu'on ne peut pas connaître les pensées des autres de l'extérieur, qu'alors un espace est possible. Dire que ce qu'on veut bien dire, retenir à l'intérieur ce sur quoi les autres n'ont pas droit de regard, voilà bien en quoi le silence et le mensonge se ressemblent. Toutes manières d'établir un espace qui n'est pas un vide. C'est dans ce décalage que se situe la vérité des corailleurs. La vérité n'est-elle pas, comme nous le rappelle Georges Arthur Goldschmidt "d'être entre les choses" ? Etre entre les choses, voilà une position qui caractérise bien les corailleurs. Encore une manière de circonscrire le groupe en creux, d'établir une frontière entre Nous et les Autres. Rester silencieux, mentir, c'est bien établir un décalage. C'est en même temps faire dire quelque chose à cet espace vide. Comment faire dire quelque chose à un dérapage ? Mais c'est précisément la fonction de tout décalage que d'établir du sens. Jouer sur les pleins et les vides, sur le vrai et le faux, attribuer des valeurs différentielles aux choses ainsi décalées et tirer du sens de leur confrontation.

Le silence est une manière de gérer les conflits tout en exprimant les rivalités . On se tait d'un silence de plomb qui, lorsque la vie vous force à communiquer, trouve des intermédiaires . On se regarde de loin . Mais, contrairement à ce qu'on pourrait penser, se regarder de loin signifie qu'on continue à se reconnaître corailleur, c'est-à-dire comme faisant partie de la même communauté . Donc à se sentir près en dépit de la distance marquée par le silence et les rivalités . On peut ne pas se parler, ou ne plus se parler sans pour autant cesser de se regarder.

Le silence peut être à lui-même un discours qui en dit assez long . Il n'est besoin de ne rien expliquer . On est dedans ou on est dehors : on fait partie du groupe et alors on est censé comprendre, ou bien on reste irrémédiablement à l'extérieur, et cela se passe sans vous. C'est ce qu'on peut voir à l'œuvre dans le rapport à la mort. Unir la passion et la mort, voilà une autre manière de dire le groupe.

La passion et la mort

Nous avons vu précédemment que la passion, en tant qu'exprimant la nécessaire prudence, évoquait la mort. A ce titre, elle introduisait l'arrêt et, par là même, convoquait le groupe. Assigner le groupe, c'est forcer l'individualisme et l'indifférence des autres. C'est provoquer l'élaboration collective d'un sens. L'accident n'est-il pas l'irruption du groupe en plein coeur de l'individu. Le moment où la communauté prend corps subitement. L'accident ou la mort d'un collègue est l'expression tragique d'un être-en-vie collectif qui contraint la communauté des corailleurs à apparaître et à repérer le sens de sa participation au monde. C'est bien ce que nous disent les corailleurs qui reconnaissent tous, qu'en dernière analyse, un bon corailleur est un corailleur vivant : *"Le meilleur, c'est celui qui est encore en vie, tu sais"* (Pierre). Ou encore James parlant d'Hercule, figure emblématique parmi les corailleurs, et qu'il situe comme le meilleur - *"même en tant que plongeur parce qu'il a travaillé jusqu'à 120 mètres à l'air ! Il faut le faire. Il avait des capacités énormes, extraordinaires (...)* *C'était un phénomène"* - reconnaît un peu plus tard qu'*"il n'était pas si bon que ça puisqu'il est mort"*. Hercule,

cette figure héroïque, ce corailleur hors du commun⁸⁷ ne représente-il pas la forme d'un rapport "passionné" au monde qui appellerait l'exploit, le risque et l'excès ? Figure idéalisée d'un mode d'existence "facile", d'un moyen de vivre vite et bien.

« J'ai tout bouffé et tu sais pourquoi ? Parce qu'on avait tous l'impression qu'il suffisait de mettre les bouteilles pour récupérer la monnaie. On pensait la ressource inépuisable » (James).

C'est bien dans cette perspective-là qu'on peut en venir à en faire trop. C'est toute la différence qu'il y a entre faire une affaire et se tirer d'affaire. L'urgence du gain et de l'exploit associés tient d'une exigence personnelle impérieuse, relayée par la rivalité et la concurrence, mais dont la réalisation répétitive peut détruire. Destruction du corps en ce qu'il engage à la relation à l'autre et en ce qu'il prescrit une relation à la mort. La pêche au corail tue, en ce qu'elle détruit le rapport au temps et à l'autre. D'où sans doute pour le corailleur la nécessité d'aller toujours plus loin jusqu'à trouver la limite, jusqu'à "se faire peur" ; ce qui constitue comme nous le verrons un repère initiatique. C'est ce que nous confirme Mika :

« ... tu continues à prendre des risques, à jongler, ou tu continues et tu as un accident et tu as des chances de t'en tirer ! ... Je parle pas de peur, parce que des peurs on en a souvent ! Mais Hippolyte par exemple il a fallu qu'il ait peur deux ou trois fois pour se dire ça va, il faut que je fasse gaffe, je déconne, et il y en a qui ont moins de chance ! Par exemple ce qu'a fait Firmin, je sais pas, à moi ça m'est arrivé trois ou quatre fois, j'ai trouvé la sortie parce que tu as fait de la poussière ! J'ai eu la chance au dernier moment de trouver ! Alors que lui il a pas trouvé, il a

⁸⁷ Figure qui redouble la mise hors du monde puisque nous avons déjà vu que les corailleurs ont le sentiment d'être différents des autres et d'appartenir à une catégorie particulière de personnes. Cette figure n'est pas unique, elle regroupe d'autres corailleurs "excessifs" comme Nestor, Zacharie, Raimo, etc.

pas eu de chance, il a trouvé un trou, il est rentré dedans, il a fait de la poussière ! ... Je crois que ce que je dirais c'est que tu vois, tant que tu t'es pas fait peur plusieurs fois, tu prends des risques, et puis après tu commences à lever le pied ! »

Dans cette course "inhumaine" à la performance c'est donc le groupe qui permettra au corailleur de ne pas "y rester" ; en ce sens qu'il s'incarne dans une reconnaissance des risques partagés et parce qu'il montre la limite : la mort. C'est la raison pour laquelle les morts comme les vivants font partie intégrante du groupe. Plus que tout, ils montrent, sous une forme invisible, la limite et la loi.

Les morts

Identification d'un territoire

Parler de la "présence" des morts parmi les vivants c'est d'abord parler du paysage sous-marin. C'est de cette manière qu'ils apparaissent d'abord, à travers l'évocation de sites et de rochers.

« On l'appelle le rocher de Caméo parce que c'est lui le premier qui l'a découvert ».

L'observateur est frappé par la fréquence de ces évocations. Elles restent voilées et comme absentes à elles-mêmes puisqu'il ne s'agit jamais dans ce cas d'évoquer directement les morts - ce dont on parle rarement - mais plutôt de nommer un paysage. C'est un acte essentiel car pour le néophyte rien ne ressemble plus à la surface de la mer sur un site de plongée que la surface de la mer. Nommer revient à connaître ; et l'on ne connaît que dans la mesure où l'on nomme. Ainsi, nommer un rocher n'est pas seulement indiquer le lieu où je plonge, mais c'est aussi identifier ce point à la surface unie de la mer comme

appartenant à un ensemble de lieux constituant les territoires de pêche des corailleurs. Donner à une roche le nom d'un mort, ou plus généralement le nom de celui qui l'a découvert, c'est faire entrer ce site dans un savoir commun. C'est le situer dans une catégorie propre aux corailleurs. Etre capable de le désigner par son nom, c'est non seulement utiliser un lexique particulier mais c'est relier cet élément à un ensemble de significations qui lui sont associées. En bref, c'est partager ces significations avec d'autres. En d'autres termes, nommer le paysage sous-marin c'est participer d'une culture spécifique. Car si pour le plaisancier, le marin ou l'observateur, la mer n'est qu'une étendue uniforme ; les corailleurs, à l'intérieur de cette monotonie, sélectionnent des éléments qui possèdent une valeur à reconnaître. Associer des éléments du paysage aux morts, c'est les intégrer aux vivants, c'est figurer le groupe en mer. Les morts circonscrivent alors les limites d'un territoire et deviennent des points de référence dans l'espace. Ils donnent à voir la communauté en jouant un rôle de médiateurs.

Là où un corailleur est mort, le site sur lequel il a eu un accident cesse d'être fréquenté dans les mois qui suivent. Plus on était lié au mort et plus longtemps il sera évité. Cependant rien ne vient distinguer cet endroit, aucun signe à la surface de la mer ou au fond. Ceux qui connaissaient bien le mort savent où il est décédé; mais les autres ? Ce serait oublier qu'un accident concerne tous les corailleurs, qu'il est l'occasion de déclencher des échanges dont le but est de comprendre et de diagnostiquer l'erreur commise. Le mort médiatise ainsi les rapports entre les vivants ; il les solidarise. Il révèle la communauté à elle-même. Cette proposition, l'évocation des morts aussi la manifeste.

L'évocation des morts

Après la mort d'un collègue, une fois que les corailleurs ont trouvé une explication à l'accident, les hommes proches du défunt n'évoquent plus son souvenir, "on n'aime pas en parler" est-il lâché au curieux, comme on n'aime pas parler de ses accidents. Niccolo s'étonnait que Pierre se soit laissé aller à me parler d'un accident qui avait failli lui coûter la vie l'année passée : "C'est étonnant qu'il t'ait parlé de ça... Ça on n'aime pas trop en parler, ça se comprend...".

Au-delà du cercle des proches (collègues avec qui le mort a travaillé, amis, parents), à l'inverse, on parle encore longtemps et abondamment du mort. En faisant circuler la nouvelle de son décès, chacun rappelle les sentiments éprouvés à son égard et les événements vécus avec lui. Son évocation peut alors prendre l'aspect d'un éloge ou au contraire d'une critique mordante. Avec le temps le processus s'inverse, et ceux qui étaient muets se laissent alors à raconter des souvenirs. Dans la bouche des proches, le nom du défunt est alors systématiquement précédé du terme "pauvre" ; ainsi on parlera "du pauv' Romain" ou " du pauv' Diego".

*« Un jour, le pauv' Romain remonte du palier d'un coup sur le bateau. Il est vert de peur. Après lui avoir pris ses bouteilles, il me raconte qu'un gros thon de 200 kilos au moins lui avait foncé dessus plusieurs fois et passé à seulement quelques centimètres. C'est la technique des thons, foncer droit dessus et au dernier moment bifurquer ! Il se déshabille et il avait plein de petits boutons partout comme lors d'un accident. Il se traite immédiatement à l'oxygène, mais c'était la peur »
(Hippolyte)*

Peu à peu, le souvenir et le nom du défunt quitte la sphère proprement privée pour être intégré à l'espace de la communauté. Son nom et son histoire sont appropriés par tous, il dessine alors les limites du groupe. On raconte

ses exploits, la manière dont il se comportait, ses défauts, ses qualités, ses erreurs, ses goûts... En bref, on se situe par rapport à lui, ami ou ennemi, mais toujours membre du groupe. L'évocation des morts, provoque l'instauration d'une mémoire commune qui raconte la saga du corail. Garder les morts au sein de la communauté, voilà à quoi aboutit l'évocation des morts. Le groupe c'est à la fois les corailleurs vivants et les corailleurs morts.

Le bateau du mort

Un autre manière d'installer les morts parmi les vivants concerne les objets du mort, en particulier le bateau. Les bateaux des corailleurs sont des vedettes rapides, avec généralement deux moteurs. Ils sont équipés pour la pêche au corail, avec un caisson de décompression, l'eau chaude, un pont arrière suffisamment large pour la préparation, etc. Ces bateaux restent en circulation dans la profession, mais dans un large espace. Ainsi, nous retrouvons le bateau d'Hercule en Tunisie, celui de Romain, après être resté en Corse, au Maroc, celui de Firmin entre les mains de Mika... Le bateau d'un mort reste à jamais marqué de l'empreinte de son ancien propriétaire. A leur façon, les bateaux proclament aussi l'union des vivants et des morts. Mais ces objets sont marqués d'une ambivalence. Si rien ne vient les distinguer dans le cours de la vie quotidienne, ils gardent pour certains corailleurs un pouvoir négatif. Pour les proches, qui ne veulent rien garder, le bateau est associé à la mort tragique du disparu. Rien n'est dit, silence sur cela. Mais on le devine par des réflexions, des remarques, des histoires qui circulent comme ce bateau arrivé au Maroc et dont les corailleurs locaux insinuent qu'il est "*marqué*". C'est la raison pour laquelle son propriétaire l'aurait vendu... D'autres déplorent que tel corailleur ait racheté le bateau du "*pauv' Firmin*" ; mais on reste prudent. Il faut bien travailler, et puis "*je ne suis pas superstitieux*". C'est

ainsi qu'à travers les bateaux, l'évocation des noms et le paysage sous-marin, l'intégrité du groupe est garantie par les morts. A travers les morts, le groupe se rassemble et trace une frontière invisible entre Nous et les Autres.

CHAPITRE VI - LES CORAILLEURS ET LA SOCIETE

« Des fois, je ne sais pas trop si on a le droit de dire qu'un homme est fou ou non. Des fois, je crois qu'il n'y a personne de complètement fou et personne de complètement sain tant que la majorité n'a pas décidé dans un sens ou dans l'autre. C'est pas tant la façon dont un homme agit que la façon dont la majorité le juge quand il agit ainsi ».

W. Faulkner, Tandis que j'agonise, Gallimard, Folio,
p221.

Dans le présent chapitre, nous examinons les corailleurs à un autre niveau, celui de leur inscription dans la société. Les regarder de cette façon fait apparaître des relations qui ne se manifestaient pas auparavant. Nous ne pouvons ignorer que les corailleurs s'insèrent dans une culture plus globale et qu'il ne peut pas ne pas y avoir de rapports entre ceux-ci et celle-là. Cependant, le danger d'une telle approche est de présenter alors la singularité en termes d'adaptation. Si certains caractères apparaissent bien se reporter à un ensemble plus global, il ne nous semble pas judicieux de réduire ces corrélations à un pur déterminisme.

Les tentatives de contrôle de l'activité

Les corailleurs sont très irrités par les tentatives de l'administration, et de toute personne extérieure au métier en général, pour contrôler leur activité. Il en résulte une hostilité et des conflits qui permettent aux corailleurs de faire front ensemble contre un ennemi commun. Se défendre contre les ingérences extérieures devient une préoccupation qui unifie, le temps d'un conflit, les membres du métier. Un ensemble homogène d'attitudes se développe autour de ces difficultés. Il concerne en premier lieu l'ingérence régulière de l'administration et en second lieu, les problèmes qui naissent de la différence entre les définitions que les corailleurs donnent de leur travail et celles qu'adoptent généralement les journalistes, entre l'exigence de silence et "*la publicité*"⁸⁸ réalisée.

L'isolement, l'indépendance, le silence et les secrets, les gains en jeu et la liberté revendiquée des corailleurs aboutissent nécessairement à des conflits lors des tentatives de contrôle de l'activité. Dans les

⁸⁸ Selon l'expression même de certains corailleurs.

interactions avec l'administration, deux logiques s'affrontent : celle de la "passion", chaude, et celle de la rationalité et de la gestion, froide.

Syndicat et association

D'un point de vue formel, il existe deux groupements de corailleurs : un en Corse qui réunit tous les pêcheurs travaillant sur l'île, sous forme d'association loi 1901, et un autre à Marseille, sous forme de syndicat, qui rassemble les hommes exerçant sur le continent et certains Corses . Ces groupements, qui sont d'ailleurs rivaux, ont été constitués pour défendre les intérêts de la profession contre les interventions et les différentes réglementations de l'administration. Ils représentent les corailleurs lors des commissions décidant du renouvellement des autorisations de pêche auprès des Affaires Maritimes . Toutefois, la vie de ces assemblées se réduit à une ou deux réunions par an et ne regroupe jamais l'ensemble des corailleurs.

Ces organisations sont peu investies, sauf en cas de conflit grave avec l'extérieur ; mais alors reste aux corailleurs à s'entendre et à déterminer collectivement ce qui doit être retenu, ce qui n'est pas une mince affaire. L'individualisme de chacun doit alors s'effacer pour laisser la place aux revendications collectives. Paradoxalement, ceux qui investissent ces organisations sont ceux qui sont peut-être les moins reconnus dans le métier. Ils y trouvent une position et une forme de reconnaissance pour le travail qu'ils y réalisent. Cette situation a pour conséquence de dévaloriser, ou plutôt de renforcer la position artificielle et dépréciée du syndicat et de l'association qui ne correspondent jamais à ce que pourrait en attendre chacun.

*« A Marseille ils avaient fait un syndicat !
Alors là, j'y suis jamais allé, mais je vois pas
des marseillais ! Ca sert à rien ! De deux choses*

l'une, où le type il a un petit accident de plongée, bénin ! Où il se retraite lui-même s'il en a les capacités ! S'il n'en a pas les capacités, il se fait transporter par hélicoptère à Ajaccio et là il y a un médecin spécialisé qui connaît son métier, qui a le matériel pour. Si c'est pas ça, si le type fait un accident cérébral ou neurologique, il va rentrer dans un monoplace, et qui c'est qui va le traiter, c'est son marin ? Parce que son marin il n'a même pas le droit de toucher le caisson ! Ca sert à quoi ? Et ça n'a jamais vu le jour ce truc là, et ça c'était parti de Marseille ! (...) Et puis syndicat de quoi ? Ils n'ont jamais défendu la profession de manière efficace ! Rien ! Notre association, c'est différent, c'est pas un syndicat ! Moi je pensais au départ que ce serait un truc qui nous permettrait de nous réunir de temps en temps. Comme un club, on se fait une bouffe à Ajaccio ! Bon il y a un problème vraiment épineux, les pêcheurs qui nous font chier ! A l'époque, ils voulaient pas qu'on plonge ici ou là ! Là on fonçait voir les affaires maritimes, mais on a jamais de problèmes ! Au lieu d'être une association qui va se retrouver pour ceci ou cela ... C'est pas le lieu pour débattre de problèmes personnels, donc c'était du spectacle ! Alors au lieu de parler comme dans un club où chacun raconte ses vannes, non il fallait écouter les autres raconter : " moi je pense, j'ai vachement réfléchi.... ". Ca ne me convenait plus. J'économise, la route, le temps, etc... » (James)

On retrouve là l'idée que le travail est une pratique, et avec lui le savoir et la connaissance. On ne peut pas théoriser cette pratique; c'est contraire, non seulement à l'esprit de l'activité, mais au bon déroulement du travail . Les contraintes administratives peuvent créer de nouveaux risques au lieu de les réduire . « C'est fait en dépit du bon sens » (Niccolo). Quand à se retrouver pour discuter des mesures à prendre ou des stratégies à adopter, le problème est le même : on ne peut "théoriser" la pratique, il faut la vivre.

La théorisation du métier

Les "ficelles" et les savoir-faire constituent un savoir opérationnel ; et leur somme aboutit à un mode opératoire que seuls les corailleurs expérimentés connaissent vraiment . Mais il reste encore de nombreuses zones obscures en attente de solutions efficaces . Quoiqu'il en soit, l'INPP (Institut National de la Plongée Professionnelle) qui a rendu obligatoire, en collaboration avec l'administration des Affaires Maritimes, un diplôme professionnel (certificat d'hyperbarie classe III, mention B - pêche au corail), sait bien l'importance de ce savoir pratique quand, suite aux stages de reclassement pour l'obtention du diplôme, il "donne" aux corailleurs, sans formation véritable, le diplôme destiné à justifier de leurs compétences .

Il y a encore quelques années, il n'était pas nécessaire d'avoir un diplôme de plongée professionnelle, les permis bateaux et l'embarquement d'au moins trois ans avec un corailleur . Ce n'est que depuis peu que l'administration cherche à contrôler l'activité : essai en 1984 de mise en conformité avec la législation du travail, mise en place d'une formation professionnelle à l'INPP de Marseille en 1980, etc ⁸⁹. Peu à peu, celle-ci a réussi à réduire l'opposition farouche des corailleurs : en reclassant automatiquement les hommes déjà en activité, en leur finançant les stages "obligatoires" et de pure forme, mais en opposant ses nouvelles réglementations à tout celui qui voudrait dorénavant faire ce métier .

Ces tentatives de contrôle ont rapidement trouvées leurs limites, en ce sens que l'activité elle-même est hors limite. Les conflits autour de la nécessité d'une formation des marins qui assurent la sécurité de surface est un exemple de l'incompréhension qui règne entre l'administration et les hommes :

⁸⁹ Voir annexes.

« Il y a eu cette histoire de formation qui a été une merde pas croyable. Ils voulaient obliger les corailleurs à avoir comme marin un type qui ait déjà un niveau de plongée ! Aberrant ! D'abord il faut le trouver, et d'une, c'est pas facile ! Deuxièmement il faut que tu aies des affinités avec ! Tu ne peux pas travailler sur un bateau avec un type avec qui tu n'as pas d'intimité, c'est très intime comme travail ! Il faut que tu aies une confiance absolue avec le mec qui est en surface ! Et que tu aies des sentiments, que tu aies un échange amical, si tu n'as pas ça. Là il fallait gueuler avant qu'ils décident de ça ! Ils n'ont rien dit à ce moment là, résultat ils nous ont collé un stage bidon, on a perdu 5 jours à Marseille et ils ont sorti ce papier sur le marin ! Je ne sais pas s'il y a des dérogations, mais peut-être qu'ils iront de dérogation en dérogation parce qu'ils s'apercevront que c'est pas possible ! »
(James)

La pêche au corail est toujours une activité dérogatoire du point de vue de la plongée professionnelle en raison des profondeurs interdites auxquelles se déroulent souvent l'activité . Même chose en ce qui concerne la législation du travail et le contenu des formations destinées à apprendre le métier aux futurs corailleurs . Ces stages sont essentiellement théoriques, et lorsqu'ils sont pratiques, ils se passent à des profondeurs moindres que celles auxquelles ils seront soumis par la suite, dans l'exercice de leur travail⁹⁰ . De cette manière, lorsque les corailleurs déjà en activité se sont rendus à la formation destinée à valider leur savoir, ils n'ont « rien appris » disent-ils, puisque leurs formateurs « n'y connaissent rien », « il aurait fallu que

⁹⁰Un autre exemple de cette volonté institutionnelle battue en brèche par la réalité : les autorités tunisiennes ont voulu, sur le modèle de la France, créer une école à Tabarka pour former des jeunes plongeurs au métier. Des professeurs de l'INPP les ont aidés à mettre cet enseignement au point. Résultat de la première promotion : de nombreux morts quelques mois après la fin du stage. En effet, la formation se pratiquait dans la limite des soixante mètres ; or, pour récolter le corail il faut descendre nettement sous cette barre, et à cette profondeur chaque mètre compte, d'où de nombreux accidents.

ce soit nous qui leur apprenions » ! Les formateurs n'ayant jamais récolté de corail et ne connaissant rien au métier, ne pouvaient qu'apporter des connaissances théoriques . Or, ce qui demeure fondamental aux yeux des corailleurs, ce n'est pas ce savoir théorique, mais bien les connaissances pratiques et les "ficelles" acquises sur le terrain ou auprès de collègues . Car il ne s'agit pas de simples trucs destinés à faciliter un exercice pénible ou à réduire la charge de travail, comme on peut le voir dans d'autres professions, mais bien de savoir qui permettent "d'arracher le corail" des entrailles de la mer en restant en vie . La volonté et la rapidité de chaque corailleur à découvrir et à inventer des modes opératoires efficaces, à les articuler et à les mettre en pratique témoignent de leur mobilisation, en dehors de toute réglementation, à s'organiser et à se sauvegarder .

«Je l'avais pas prise au sérieux cette histoire »

Le processus de professionnalisation, c'est-à-dire l'accès d'un métier au rang de profession établie, implique toute une série de conséquences : mise en place d'une formation à l'INPP de Marseille, création d'un diplôme spécifique, reconnaissance d'une expertise, contrôle de l'activité, etc⁹¹ . Tout cela oblige donc les corailleurs à "rentrer dans le rang" et à accepter des règles administratives qui garantissent et contrôlent à la fois leur activité.

Cela provoque par exemple l'abandon, ou du moins une difficulté accrue des pratiques de fraude qui permettent à nombre de corailleurs d'augmenter considérablement leur revenu. Toutefois, ces tentatives de contrôle sont la plupart du temps avortées, faute de la nécessaire coopération des corailleurs. Ainsi, les pêcheurs de corail

⁹¹ Catherine PARADEISE (1985) et Isabelle BASZANGER (1990) décrivent très bien ce processus à partir du cas des médecins.

devaient déclarer tous les mois les quantités de corail remontées aux affaires maritimes. Ils l'ont fait pour la majorité d'entre eux, mais les quantités étaient largement sous évaluées, ce qui faussaient les statistiques officielles⁹². Nous avons parcouru les carnets de certains corailleurs qui ont bien voulu nous les montrer ; il est évident que cela ne correspond pas avec la réalité de nos observations. A tel point d'ailleurs, qu'une note⁹³ avait été faite en 1977 à Ajaccio soulignant le caractère frauduleux de ces déclarations. Depuis, l'obligation de déclaration est tombée en désuétude, du fait justement qu'elle ne signifiait rien.

Les mesures et les réglementations sont imparfaites et conduisent parfois à de graves incompréhensions qui peuvent être lourdes de conséquences. Elles traduisent le monde qui sépare l'univers des corailleurs de celui des institutions. Laissons Jasper nous illustrer ce point, alors qu'il vient de "perdre" son marin suite à un accident :

« Jasper : Le type avec qui je plongeais et qui s'est tué avec moi, ça s'est passé dans des conditions suffisamment pénibles et dramatiques pour que ça m'ébranle et puis il y a eu des suites au niveau juridique, parce que il y a eu un procès, ce qui fait que j'ai été obligé d'arrêter pendant un certain temps, jusqu'aux résultats du procès où j'ai été mis hors de cause mais ça a quand même pris deux ans. J'ai eu le résultat de ces histoires là en juillet dernier, donc jusqu'à maintenant la question ne se posait pas vraiment pour moi, je ne pouvais pas reprendre pour des raisons juridiques, maintenant je peux.

Raveneau : Je pensais que lorsqu'il y avait des accidents concernant le corail, bon, ta responsabilité n'était pas engagée ; ce n'est qu'un accident et c'est tout !

Jasper : C'est plus compliqué que ça ! parce que quand il y a un accident, ça dépend qui !

⁹²C'est un des problèmes majeurs dans l'évaluation des ressources en corail ; la non fiabilité des statistiques et des chiffres officiels de cette activité sur tout le pourtour méditerranéen.

⁹³ Voir annexe 11.

souvent on est deux à plonger, plus le marin. Il y a un type qui est capitaine, il n'y a pas deux capitaines, hors quand on est au commerce de la pêche, le responsable sur le bateau de tout ce qui se passe et notamment des accidents graves, c'est le capitaine. Il fallait que je démontre que je n'y étais pour rien. C'est pas évident quand il s'agit d'un type qui meure dans ces conditions là, voilà. Alors il a suffi qu'il y ait une série de hasard à la con qui intervienne, à savoir la vedette de gendarmerie était en réparation, donc c'est pas eux qui m'ont entendu, la vedette de sauvetage idem. Donc j'ai été interrogé par une brigade territoriale quelconque qui n'avait jamais entendu parler de quoique se soit de plongée et de pêche au corail, et qui sont aller chercher d'emblée des histoires abracadabrante. Sur ce, ça s'est enclenché et ensuite c'était en août, il n'y avait personne au niveau justice, le dossier a traîné, sans que je le sache, tout le monde pensait que il n'y avait pas de suite. Et un beau jour je me suis trouvé convoqué devant un tribunal d'instance, comme pour le permis de conduire. Et là je me suis retrouvé condamné à douze mois de prison, voilà. Voilà pourquoi j'ai dû m'arrêter, moi je l'avais pas prise au sérieux cette histoire. J'ai cru que c'était une formalité. Le juge m'a dit que le marin en question plongeait avec un narguilé, oui ! Les paliers, bien sûr. Mais il me dit encore, après avoir lu dans un texte qu'il a trouvé dans un coin, que l'on peut pas plonger avec un narguilé à plus de tant de mètres ! Je lui dit que ça n'avait rien à voir, que c'était pour les paliers, il ne savait pas ce que c'était, et sur ce il me dit c'est comme ça, taisez-vous, et j'ai pas pu dire quoique ce soit. J'ai décliné mon identité, et je me suis entendu condamner. Et dans ces conditions qui je me suis arrêté. Après j'ai fait appel, j'ai pris un expert, un avocat, enfin ils ont désigné un expert, c'est pas moi qui l'ai pris, ils ont fait une enquête et ils ont conclu que j'y étais pour rien. Tout ça a pris deux ans. J'aurais pu continuer malgré l'accident de mon collègue. j'ai continué pendant un certain temps, psychologiquement ébranlé, je me suis associé avec Pascal, pendant deux, trois mois jusqu'à la fin de la saison. Donc, arrive la fin de la saison, je ne m'inquiète pas de puisque l'hiver on ne fait pas grand chose. Et puis j'ai été convoqué au tribunal en janvier. C'est à ce moment là que je l'ai su. »

Si ce genre de circonstances représentent une situation limite et ubuesque des rapports qui peuvent se nouer parfois entre les corailleurs et les instances officielles, elle n'en est pas moins révélatrice de deux logiques parfaitement étrangères. Dans la volonté de contrôle de l'activité, certaines des mesures de professionnalisation sont déjà en place⁹⁴ sous la pression de l'administration et provoquent un débat parmi les corailleurs. En effet, le but d'un certain nombre de corailleurs est de faire reconnaître leur activité comme un véritable métier, sans toutefois se conformer aux impératifs des autres professions . La demande des corailleurs se trouve alors reprise et dénaturée par les diverses administrations qui menacent de supprimer les autorisations s'ils ne se conforment pas à leurs exigences. Cette pression administrative se heurte aux images qui évoquent l'activité passionnelle et aventureuse de la pêche au corail. Cela d'autant plus qu'elle obéit à une logique institutionnelle qui n'a rien à voir avec le fonctionnement et les représentations à l'oeuvre chez les corailleurs .

Il peut paraître paradoxal que, face à la pression administrative et aux tentatives d'assimilation, certains corailleurs revendiquent la reconnaissance de leur activité. Il semble bien, justement, que les pêcheurs de corail se regroupent pour tenter de faire émerger leur propre vision de ce qu'est, selon eux, la pêche au corail. Mais là aussi, la représentation de chacun diverge et il est extrêmement difficile d'élaborer en commun un discours cohérent, défendable collectivement face à l'administration. On retrouve cependant dans le discours des uns et des autres une dimension récurrente : l'image de l'activité comme une aventure personnelle. C'est cette dimension qui est reprise par les médias.

⁹⁴ Voir annexes.

Les journalistes et la représentation de l'activité

L'interview, la parole et le mensonge

Une hypothèse raisonnable serait de dire que les médias, offrent une tribune favorable à la parole des corailleurs parce que celle-ci présente des préoccupations - l'argent, la mort, l'inconnu, l'aventure - qui font écho à celles de la société et au fonctionnement même des médias qui produisent de l'imaginaire. Et cela alors que la bureaucratie et les ensembles institutionnels privilégiant le discours rationnel, cherchent à éradiquer le risque et à normaliser le fonctionnement de tout groupe social. Pourtant, les corailleurs ne se reconnaissent pas dans ces articles et ces reportages, et ils se méfient des journalistes. Écoutons James nous parler de ses expériences avec des journalistes :

« Oui, il y a eu des titres "les forçats du corail", il y en a eu des titres un peu tapageurs. Le dernier Figaro tu l'as vu ? L'article était mal fait. Celui qui a signé l'article c'est pas celui qui était venu ici, celui qui était venu s'appelait Olivier M., je sais pas ce qui s'est passé. En plus l'article est coupé par endroit, tu lis un truc, tu sautes du coq à l'âne, en plus ils ont mis un titre tapageur, maladroit.

Raveneau : C'est le Figaro Méditerranée ? Quel numéro ? Samedi 4 septembre 93...

James : (...) Regarde ce qu'il y a de marqué dessus : "Dans ce métier il n'y a pas de retraité, l'alternative : le corail ou la mort.". En plus ils nous font passer pour des cons. Regarde ce sont des photos montages, regarde les combinaisons, on plonge pas avec des trucs comme ça. Ce sont des trucs qu'ils avaient loués. Il est signé de Castel B., et c'est pas lui qui était venu. C'est un mauvais article, ça me tue. Tu connais l'article de Presse&Océan ? La fille qui était venue elle avait interrogé tous les corailleurs, et finalement elle a fait un gros truc sur la bande à Firmin, d'ailleurs l'article est paru quand lui est mort.

Raveneau : Qu'est-ce que tu penses de ces articles de journaux ?

James : Les corailleurs ce sont pas des surhommes, mais ce sont pas des merdes non plus, ce

sont des mecs qui ont une certaine façon de vivre, mais il faut raconter ce qui doit être raconté, mais pas comme ils font là, ça me tue. Là par exemple sur moi, mettre que j'ai toujours le visage renfermé, que j'ai toujours l'impression qu'il y a quelqu'un à côté de moi. Quand je suis au fond je suis seul ! Et je me suis toujours senti seul ! Alors je sais pas s'il font ça pour le vendre. (...) Parce qu'au départ le projet était le suivant, Nicolas m'appelle et me dit : "il y a des journalistes qui veulent nous parler, il faut qu'on aille à Ajaccio.", je dis "non, je ne veux pas passer encore une journée ou deux à Ajaccio pour raconter les choses qu'on raconte depuis tout le temps!". Alors il me dit : "tu as raison. Mais je vais y aller quand même." Dans l'heure qui a suivi, je reçois un coup de téléphone, c'était le photographe, ce mec là je l'avais connu en 86, j'avais amené mon bateau sur la côte, j'avais travaillé avec Georges entre le Lavandou et Cavalaire, en début de saison, pour être tranquille. (...) Il me téléphone et me dit : "tu sais que je suis à Ajaccio pour faire un reportage pour le Figaro sur les corailleur". Du coup comme il était là, je suis descendu. Alors qu'est-ce qui c'est passé, on arrive, on a vu le journaliste, la photographe du journal et puis midi arrive, on va dans un bon restaurant. Le mec dit : "mangez ce que vous voulez." L'après-midi on bavasse, une chose, une autre, et puis je vois le temps qui passe. Je voulais partir, et le journaliste me dit "on n'a rien dit encore, vous restez à l'hôtel vous êtes mes invités." Nicolas me dit : "allez on reste." On passe une première nuit, une deuxième. Deux nuits, deux jours en pension complète. Après ils sont venus ici le soir pour finir, une soirée vachement sympa ! Après ils sont partis et je n'en ai jamais entendu parler. Après un beau jour, je venais de revenir, j'apprends qu'un copain à moi photographe avait appelé en disant que l'article était paru, ma femme l'avait acheté. Voilà.

Raveneau : Donc ils ont fait un article sur deux jours, deux jours et demi ?

James : Oui, et ils avaient des idées sur la chose complètement fausses. L'idée c'était de réunir tous le corailleur, et de les mettre en habit tous sur un bateau. Je disais ça ne correspond à rien, on n'est pas une équipe de footballeur, les corailleur ils font leur vie, un ici, un là-bas, ça faisait photo montage ! C'était nul ! Et finalement Jean-Michel m'a poussé, et comme entre-temps il m'était devenu sympathique à

force de parler, j'ai cédé. Il a été louer des combinaisons sèches. C'était bizarre cette idée de mettre tous les corailleurs ensemble. Il y en a qui n'ont pas voulu. »

A écouter James, on comprend pourquoi les corailleurs sont réticents vis-à-vis des journalistes. Ils mettent en scène une réalité qui n'a que peu à voir avec ce que vivent réellement ces hommes. Soit ils viennent avec une idée préconçue et demandent à ceux qu'ils interrogent de bien vouloir "jouer le jeu" : par exemple, mettre tous les corailleurs ensemble ; c'est contraire à ce qui est vécu quotidiennement par chacun. James a beau leur dire que "cela ne correspond à rien", l'erreur n'est pas rectifiée. Soit les journalistes forcent le trait, font dans le sensationnel, et en définitive, là aussi, retransmettent une image déformée de l'activité, héroïque, gommée de tout ce qui en fait sa vraie spécificité. Les corailleurs ont le sentiment d'être exhibés comme des phénomènes de foire où l'on sacrifie l'essentiel à l'accessoire, où l'on ne retient que le sensationnel pour le "monter en épingle". Pierre raconte qu'un journaliste, ami de la famille, l'avait tanné pour faire un article sur lui ; il avait fini par accepter mais l'avait regretté par la suite car l'article⁹⁵, pourtant assez sobre, parlait de lui "comme tout droit sorti d'un film de James Bond". Suite à cela, Pierre raconte qu'il évitait le port et les collègues, de crainte qu'on ne se moque de lui. Cela lui avait "servi de leçon", dit-il.

En fait, les corailleurs sont tiraillés entre deux choses dans leur rapport aux journalistes. La prudence et le silence, c'est-à-dire la logique de l'activité elle-même qui les portent à éviter toute médiatisation ; "pour vivre heureux, vivons cachés", dit Patrick. Et la soif de reconnaissance sociale, le prestige et la célébrité

⁹⁵ Voir en annexes l'article de Nice Matin.

qu'offrent les médias. Les stratégies de chacun sont différentes parce que les médias exercent une fascination qu'il est difficile de gérer. Malgré cela, l'attitude générale des corailleurs vis-à-vis des journalistes, bien qu'ambivalente nous l'avons dit, est celle du refus. C'est ce que nous avons pu expérimenter nous-mêmes au début de l'enquête. Les hommes nous prenaient pour un journaliste et se méfiaient. Il a fallu développer des trésors de patience et de bonne volonté pour faire admettre notre différence ; faire comprendre que notre démarche n'était pas la même et qu'il ne s'agissait pas de "passer quelques jours pour aller raconter ensuite n'importe quoi" (Mathieu). Le comportement commun des corailleurs vis-à-vis des journalistes est d'abord de les dissuader de s'occuper d'eux, à travers un certain nombre de techniques dont nous avons pu faire l'expérience : rendez-vous "oublié", bateau déjà parti au petit matin, etc. Ensuite, on les envoie à un collègue (cadeau empoisonné), ou à un dont on sait qu' "il aime bien parler". Hippolyte est dans ce cas ; encore une fois, c'est l'exception qui confirme la règle. Il reçoit les journalistes avec beaucoup de plaisir et se fait le porte-parole des corailleurs auprès d'eux. Toutefois, il a été échaudé plusieurs fois, et la dernière émission de télévision qu'il devait faire s'est réalisée sans lui. Il voulait un droit de regard sur ce qui allait être sélectionné (ce qu'on lui ferait dire de cette manière) et cela lui a été refusé. Il est très critiqué dans la profession car parler n'est pas l'attitude valorisée. Même si la parole peut masquer, le silence est préférable. Le silence, lui, ne dérange rien.

La parole est dangereuse, elle peut toujours vous échapper. C'est ce que l'expérience apprend. Longtemps nous avons entendu les corailleurs raconter une interview qu'avait donnée Hippolyte. A la question : "à quoi pensez-vous au palier ?" ; le journaliste lui faisait répondre : "à la Harley Davidson que je viens de remonter". Ce qui

bien sûr est une expression largement exagérée de ce que les corailleurs, en particulier aujourd'hui, remonte dans leur panier. Pour les corailleurs, tout cela "excite les jalousies" (Niccolo), et ce n'est pas bon.

Dernier comportement adopté, le mensonge. On raconte alors n'importe quoi sciemment parce que cela ne change rien à l'affaire : « ce sont toujours des conneries dans les articles (...) Aux journalistes, on leur raconte que des conneries : sur le temps, la profondeur, sur les prix surtout... Par exemple, l'année dernière le reportage pour le Figaro Madame quand ils sont venus, on a raconté n'importe quoi (...) Le corail moins tu en parles mieux c'est » (Renato).

Mais alors, cela éclaire-t-il d'un jour nouveau le compte rendu de certains journalistes ? Non, car les falsifications sont suffisamment grosses pour que quelqu'un qui fasse correctement son travail s'en rende compte. Pour les corailleurs, qui cherchent à leurrer l'intrus, tant qu'à trouver des erreurs et des excès, autant que ce soient les siens ! Tant qu'à passer pour des héros autant déterminer ses propres performances.

Une nouvelle figure de l'aventure

Il se peut que les corailleurs, en soulignant le décalage entre leurs propres représentations et la vision mythifiée qu'en donnent les médias, indiquent une autre source de dérive. La passion pour le risque que connaît la société française depuis une dizaine d'années, ne serait-elle pas à même d'expliquer le soudain engouement pour les corailleurs ?

En effet, la société est entrée dans ce que certains appellent "le culte de la performance" (Ehrenberg : 1991), d'autres "Passions du risque" (Le Breton : 1991), enfin dans une époque où le sport, l'aventure, le risque, la réalisation personnelle jouent le rôle d'une véritable

mythologie. Les médias ne trouvent-ils pas alors dans les corailleurs, des représentants de cette nouvelle mythologie de l'auto-réalisation⁹⁶ ?

On admet aisément que, comme type d'activité, l'aventure n'est pas un genre nouveau ; ce qui paraît inédit, par contre, c'est sa nouvelle configuration et son influence considérable sur les pratiques de loisirs sportifs et touristiques, tout comme dans les divers secteurs de la culture de masse. Paradoxalement, l'aventure est même devenue un moyen de formation dans les grandes écoles, une technique de mise à l'épreuve afin de promouvoir chez les cadres l'esprit d'entreprise et le goût du risque⁹⁷. Le plus remarquable est la diffusion de ces images dans les registres les plus variés de notre culture : romans, bandes dessinées, films, publicités, politique, management d'entreprise, loisirs... Parallèlement, de nouveaux "héros" écrivent des livres sur leurs exploits, répondent à nombre d'interviews, tournent des spots publicitaires, font des conférences, participent à des festivals, à des congrès, etc⁹⁸. Non seulement les figures conquérantes se multiplient, mais encore elles se réfèrent les unes aux autres jusqu'à former un véritable système de représentations. Nous nommerons ceux qui s'y engagent les nouveaux aventuriers⁹⁹, parce qu'ils revendiquent eux-mêmes

⁹⁶. Il est révélateur d'observer que l'émission de télévision culte de l'aventure Ushuaïa a consacré en avril 1993 une séquence aux pêcheurs de corail de Méditerranée. Au 1er avril 1988, elle a fait 15,7 points à l'audimat et c'est l'une des émissions les plus regardées à une heure tardive. Se reporter à "l'aventure en pleine ascension", Livre-hebdo, 24 avril 1988.

⁹⁷. L'aventure est utilisée dans le cadre de sessions de formation permanente comme les stages hors limites où l'on pratique rafting, sauts dans le vide, parachutisme... Certaines publicités n'hésitent pas souligner le rapport d'équivalence, entre aventure et entreprise, par exemple, la revue Challenge a publié, sur fond de défi sportif à relever, une publicité pleine page déclarant : "l'entreprise est une aventure et l'aventure est une entreprise...".

⁹⁸. Sur le modèle du cinéma, du théâtre et de la télévision, l'aventure a ses festivals et ses récompenses : les "Victors" de l'aventure. C'est dire combien elle s'assimile au spectacle et devient une institution.

⁹⁹Une revue à grand tirage a d'ailleurs pris ce nom de "nouveaux aventuriers". Se reporter également aux travaux de D. Le breton (1991, 1995).

ce label et, surtout, parce qu'ils introduisent une rupture radicale avec la perception traditionnelle de l'aventure. Vladimir Jankelevitch distingue l'homme aventureux, qui incarne une manière de vivre, de l'aventurier qui se pose en professionnel de l'aventure. Ce dernier « tient bazar d'aventures et affronte des risques comme l'épicier vend sa moutarde » (Jankelevitch : 1963, 9). Le nouvel aventurier participe des deux, il obéit à un style de vie qui l'emmène d'un continent à l'autre et il tient "bazar d'aventure". C'est un entrepreneur, il n'a plus peur d'affirmer qu'il faut savoir se vendre.

L'extrême, le vertige et la médiatisation

On sait que dans notre société de structure individualiste, il incombe à l'individu de produire son identité personnelle et de décider des valeurs susceptibles de guider son action. Loin de porter les personnes, la société se donne plutôt comme un monde complexe, distant et malaisé à saisir. Le chômage, la crainte qui pèse sur l'avenir, l'incertitude tant économique que morale, la destruction des idéologies introduisent le doute et le désordre (Balandier, 1988) au cœur du lien social. La légitimité individuelle ne se gagne plus à la naissance, il faut l'acquérir en se faisant une place. A mesure que les limites culturelles se défont, l'individu doit trouver d'autres repères qui fassent sens pour lui. La perte des limites de sens provoque alors la quête des limites de fait¹⁰⁰. Il faut toucher physiquement les frontières par l'intermédiaire de l'épreuve. Le réel tend alors à remplacer le symbolique puisqu'il s'agit de "trouver ses limites", "se donner un défi", "aller au bout de soi-même". L'affrontement à la nature et à soi-même fournit un repère d'identité.

¹⁰⁰ Se reporter à Communication (Natures extrêmes), N°61, 1996 et à Cultures en mouvement (Le risque extrême pour exister), N°2, avril 1997.

Les années 1980 voient déjà se multiplier les activités physiques et sportives fondées sur l'affrontement physique à la nature : trekking, jogging, escalade, "glisse", marathon, stages de survie, raids d'endurance motorisés (Canel trophy, Paris-Dakar)... David Lebreton (1991, 1996, 1997) voit deux grands domaines dans ces activités à risque : une recherche de vertige et un affrontement physique au monde. La recherche de vertige témoigne d'un affrontement symbolique à la mort. Il s'agit alors explicitement de "s'éclater" par la vitesse, le saut à l'élastique, le parachutisme. Ces formes organisées de vertige procurent une griserie sur le fil du rasoir entre toute puissance et abandon. L'affrontement avec l'environnement, de son côté, joue sur "la défonce" physique, le bout de la résistance corporelle. Là, c'est la mise à l'épreuve du corps et de la volonté qui favorise la reprise en main d'une existence confuse. En touchant l'extrême de sa résistance physique, on accède aux repères dont on a besoin pour exister.

Les mythologies de l'extrême ont leurs héros. Ce sont des aventuriers d'un genre nouveau. Ils ont pour nom : Gérard d'Aboville, Jean-Louis Etienne, Guy Delage, et bien d'autres. Les situations exposées, originales, extrêmes sont recherchées avec la double finalité de les affronter en les contrôlant et surtout en les médiatisant. Car il s'agit de fasciner le public tout en légitimant ses pratiques "inutiles", de mettre en scène le risque de mort sous les feux des projecteurs. La prise de risque devient une marchandise sociale (Lebreton, 1991). Elle se monnaie économiquement en se proposant à l'exploitation de sponsors et des médias. Le projet du nouvel aventurier est d'abord médiatique et communicationnel. Il faut faire sensation, créer l'événement, forcer la stupeur du public. Ces nouveaux héros sont socialement valorisés à travers les prises de risque qu'ils mettent en scène.

Dans ce contexte, les corailleurs prennent une dimension particulière. Ils deviennent à leur tour pour nombre de journalistes ces héros d'un genre nouveau, pointes émergées des imaginaires contemporains. Le problème est bien que les corailleurs ne se reconnaissent pas dans cette culture de l'extrême tous azimuts puisque médiatisée aussi à l'extrême. Non pas qu'ils soient insensibles à ce nouveau prestige social accordé à la prise de risque et qu'ils incarnent à leur manière, mais parce que cette aventure est d'une nature différente de la leur.

Un autre usage du risque

De ce point de vue, il serait tentant de situer le corailleur à l'intersection de l'homme aventureux et du nouvel aventurier. Les risques qu'il prend sont loin d'être désintéressés et aléatoires puisqu'il descend au fond pour remonter du corail. Toutefois, il ne le fait pas pour participer aux honneurs médiatiques ou pour respecter un contrat de sponsoring. Ses risques se situent à égale distance du risque calculé de l'aventurier traditionnel et du calcul du risque du nouvel aventurier. Cependant, malgré le caractère d'aventure personnelle que présente cette activité, situer le corailleur entre l'homme aventureux et le nouvel aventurier ne semble pas satisfaisant. Ne serait-il pas plus pertinent de le situer entre ces figures de l'aventure et celles de ces hommes qui pratiquent un métier à risque traditionnel ?

corail et aventure personnelle

Georges Simmel (1912) décrit l'aventure comme quelque chose qui produit l'unité des contraires en une sorte de "polarité extrême", entre des sensations et des intentions qui s'opposent : la peur se mêle à la maîtrise, la résistance à l'abandon. Cette forme d'expérience émerge sur les limites. L'aventure commence quand on se tient à la

frontière de son territoire. Pour que l'individu ait le sentiment de vivre une aventure, il lui faut être sur un seuil. Il existe une relation de dépendance entre le sentiment et la sensation vécus, et le point de l'espace où l'on se tient. C'est dans cet espace liminaire qu'émerge l'aventure. Ce point qui sépare le domaine sur lequel on a prise du monde qui échappe à notre connaissance, qui se dérobe aux sensations connues et aux repères quotidiens. Or, c'est bien sur un seuil que se structure l'expérience des corailleurs, à la lisière de deux mondes : la terre et la mer, la surface et le fond, le visible et l'invisible. Mais faut-il encore que cet espace inconnu provoque la curiosité, aiguise le désir d'aller y voir ou encore excite la convoitise de découvertes et de trésors cachés. Justement, c'est bien aussi de cela dont il s'agit. Ce désir est même au fondement de l'activité ; il fonctionne comme un mythe :

« Pour dire les choses simplement c'est un des rares domaines que je connaisse où il y a une espèce de dimension mythique, où les gens ont une aventure qui continue, on vit sur une planète d'aventure. Christophe Colomb c'est fini ! C'est un domaine qui a encore une dimension individuelle, les plus modernistes travaillent à trois ! C'est un truc où il y a une forme de responsabilité vis-à-vis de soi et des autres, une forme de liberté, et ce que j'appelle la dimension mythique, c'est-à-dire la chasse impossible au trésor, qui est fascinante. le reste, le fric, la plongée elle-même, c'est pas vrai parce que le fric, les corailleurs quand ils ont gagné leur fric ils n'en ont plus. Ils gagnent bien leur vie tant qu'ils travaillent, mais pas suffisamment pour s'arrêter complètement, c'est-à-dire par rapport au joueur de foot qui peut se dire à trente ans, c'est bien je m'arrête. C'est pas le cas, ce n'est donc pas ça qui motive pour continuer le truc, la plongée, c'est pas vrai ! Parce que la plongée dans le cadre du corail est certainement moins merveilleuse que ce que vous pratiquez dans la plongée sportive, c'est pas très, très rigolo. Les impressions physiques intenses sont liées à cette dimension mythique et pas du tout à la dimension promenade ! c'est autre chose, je crois que c'est ça ! si on ne

s'arrête pas, c'est que c'est une des rares aventures qui soit aujourd'hui, ça se retrouve quand on voit le profil des gens qui font ça. Des individualistes la plupart du temps. » (Jasper)

Le fait de se tenir aux limites, d'occuper les franges d'un univers sauvage et insoumis provoquent des images mentales qui sont essentielles dans la définition des terres d'aventure.

Elles figurent à la fois le paradis : « Ça a un côté fabuleux. C'est la caverne d'Ali Baba » (Jasper), « un rocher vierge où la main de l'homme n'a jamais mis les pieds » (Alfred), « la mer c'est un monde extraordinaire (...) je me régale autant qu'au début » (Mika) ; et l'enfer : « Pour moi ça été l'enfer (...) la narcose (...) tu sais le trou noir ! » (Mika).

Les images marient les contraires. Le corail est un trésor dont les hommes se demandent s'il est accessible et qui se situe dans un univers où l'on se sent toujours étranger. Espace d'une nature différente, transgressée, inconnu qui offre ses trésors à celui qui affronte son mystère, mais aussi espace sauvage qui sanctionne par la mort celui qui le défie.

« Moi c'est au niveau du plaisir ! Le plaisir d'y être ! Conserver le côté plaisir et après j'articule sur le billet de 500 francs, c'est le ramener à l'utilitarisme et à une rentabilité qui coûte cher. Il y a des jours où c'est pas le plaisir parce que des fois tu vas tomber sur un fond où tu vas trouver de la vase, ou il faisait gris dehors, il y a rien pas une branche, la désolation, tu vas t'apercevoir que t'es déjà un peu narcosé, et ça fait une semaine que ça t'arrive, tu fais rien, le côté économique est pas super, tu sais que là, le panier tu dois le faire, c'est pas très drôle ! Mais tu relativises, tu sais le lait et le miel... Sinon quand tout va bien c'est assez superbe, c'est quand même une des rares activités humaines où tu fais un truc qui fait rêver, tu es en apesanteur, tu voles, tu fais de la

chute libre, t'as pas besoin d'artifice, les jours où tu bouges tu fais ça deux fois par jour.

Raveneau - Il y a le plaisir de l'activité elle-même.

Patrick - Oui, c'est une activité qui a des côtés assez jouissifs ! Et ça pareil c'est ce qui s'articule avec les fantasmes, les fantasmes de mer, d'une certaine manière tu peux le concrétiser, il n'y a pas beaucoup d'activité où tu peux en faire autant pour le même prix ! La contrepartie est le garde-fou du risque fatal que tu encours à chaque fois que tu plonges, au-delà des 60 m... »
(Patrick)

On peut considérer la sensibilité aux limites comme un invariant anthropologique qui déclenche le sentiment de vivre une aventure (Jankélévitch, 1963 : 13). « A vingt mille lieues sous les mers », dans la grotte décrite par Jules Verne, la pénombre et le danger guettent. Comme à la lisière du rivage.¹⁰¹, tout peut se produire. Pour les corailleurs, à la différence de ces nouveaux aventuriers, l'aventure n'implique pas le dépassement impératif des limites (mise en scène), mais plutôt leur fréquentation quotidienne. Les corailleurs "se régaler" de la turbulence du seuil. Se tenir aux limites correspond alors simplement à la nécessité de faire reculer le seuil, pour à la fois récolter le corail et maintenir le plaisir des stimulations contraires. Le risque pour le risque n'a pas sa place, l'exploit conquérant n'est pas de mise non plus. Jasper appelle cela "une aventure inscrite" :

« Mais pour en revenir à la mer ; la mer c'est le plaisir de naviguer, c'est pas l'errance, c'est plus une aventure un peu gas-oil. Pour tous, et tout individu qui a fait des campagnes extérieures, ça a cette dimension là. Tu te fais raconter une saison en Algérie, en Tunisie, des coins comme ça, toutes les fois il se passe des choses avec les flics, avec des voleurs locaux, des pêcheurs dans des bars, j'en sais rien ! Avec les douanes et avec

¹⁰¹ A. Corbin (1988) montre comment, entre le XVIII^{ème} et le XIX^{ème} siècle, la plage fait partie de cette "fantasmagorie des lisières".

la mécanique. (...) Il y a cet espèce de mélange qui doit être totalement rationnel, qui est socialisé quelque part et en même temps il y a une dimension complètement délirante. C'est ce que j'appelle une aventure possible ! Tu peux trouver des tas d'aventures, mais le problème c'est que ce sont des aventures qui ne sont pas inscrites. Pas inscrites, ça veut dire que socialement elles ne te feront pas vivre ! Tandis que là tu peux faire coïncider les deux, tu peux sûrement retrouver des choses similaires chez les toreros par exemple, tous ces métiers où le risque intervient. »
(Jasper)

Prise de risque, métier et passion

Malraux disait que "le risque seul ne définit pas l'aventure". En effet, si elle n'est pas indifférente à la force d'attraction du risque, elle ne s'y arrête pas. Au contraire, dans le feu de l'action, le risque est une préoccupation, c'est lui qui déclenche la peur ; en aucune façon il n'est une fin en soi. C'est ce que confirment les corailleurs quand on leur pose la question. Le risque? « *C'est le corail qui le veut, il faut descendre de plus en plus profond pour le chercher* ». En outre, lorsqu'ils disent: « *Nous, on n'est pas des vedettes* » s'ils reconnaissent implicitement le caractère exceptionnel et médiatique de leur activité, ils s'inscrivent en faux contre cela, et se situent explicitement dans le registre du quotidien. Le risque est alors intégré aux nécessités d'adaptation à la mer. C'est le caractère d'utilité qui est mis ici en avant, le risque pour le risque n'a pas de raison d'être dans ces propos.

Le risque n'est pas recherché pour lui-même, il est un obstacle à surmonter et il appelle la prudence. Il n'est pas une incitation mais une peur : la crainte de mourir. Cette hypothèse se trouve renforcée par "l'invisibilité" des corailleurs, leur volonté de passer inaperçus, de ne pas être dérangés, leur silence, la crainte de ne plus

Les années 1980 voient déjà se multiplier les activités physiques et sportives fondées sur l'affrontement physique à la nature : trekking, jogging, escalade, "glisse", marathon, stages de survie, raids d'endurance motorisés (Canel trophy, Paris-Dakar)... David Lebreton (1991, 1996, 1997) voit deux grands domaines dans ces activités à risque : une recherche de vertige et un affrontement physique au monde. La recherche de vertige témoigne d'un affrontement symbolique à la mort. Il s'agit alors explicitement de "s'éclater" par la vitesse, le saut à l'élastique, le parachutisme. Ces formes organisées de vertige procurent une griserie sur le fil du rasoir entre toute puissance et abandon. L'affrontement avec l'environnement, de son côté, joue sur "la défonce" physique, le bout de la résistance corporelle. Là, c'est la mise à l'épreuve du corps et de la volonté qui favorise la reprise en main d'une existence confuse. En touchant l'extrême de sa résistance physique, on accède aux repères dont on a besoin pour exister.

Les mythologies de l'extrême ont leurs héros. Ce sont des aventuriers d'un genre nouveau. Ils ont pour nom : Gérard d'Aboville, Jean-Louis Etienne, Guy Delage, et bien d'autres. Les situations exposées, originales, extrêmes sont recherchées avec la double finalité de les affronter en les contrôlant et surtout en les médiatisant. Car il s'agit de fasciner le public tout en légitimant ses pratiques "inutiles", de mettre en scène le risque de mort sous les feux des projecteurs. La prise de risque devient une marchandise sociale (Lebreton, 1991). Elle se monnaie économiquement en se proposant à l'exploitation de sponsors et des médias. Le projet du nouvel aventurier est d'abord médiatique et communicationnel. Il faut faire sensation, créer l'événement, forcer la stupeur du public. Ces nouveaux héros sont socialement valorisés à travers les prises de risque qu'ils mettent en scène.

Dans ce contexte, les corailleurs prennent une dimension particulière. Ils deviennent à leur tour pour nombre de journalistes ces héros d'un genre nouveau, pointes émergées des imaginaires contemporains. Le problème est bien que les corailleurs ne se reconnaissent pas dans cette culture de l'extrême tous azimuts puisque médiatisée aussi à l'extrême. Non pas qu'ils soient insensibles à ce nouveau prestige social accordé à la prise de risque et qu'ils incarnent à leur manière, mais parce que cette aventure est d'une nature différente de la leur.

Un autre usage du risque

De ce point de vue, il serait tentant de situer le corailleur à l'intersection de l'homme aventureux et du nouvel aventurier. Les risques qu'il prend sont loin d'être désintéressés et aléatoires puisqu'il descend au fond pour remonter du corail. Toutefois, il ne le fait pas pour participer aux honneurs médiatiques ou pour respecter un contrat de sponsoring. Ses risques se situent à égale distance du risque calculé de l'aventurier traditionnel et du calcul du risque du nouvel aventurier. Cependant, malgré le caractère d'aventure personnelle que présente cette activité, situer le corailleur entre l'homme aventureux et le nouvel aventurier ne semble pas satisfaisant. Ne serait-il pas plus pertinent de le situer entre ces figures de l'aventure et celles de ces hommes qui pratiquent un métier à risque traditionnel ?

corail et aventure personnelle

Georges Simmel (1912) décrit l'aventure comme quelque chose qui produit l'unité des contraires en une sorte de "polarité extrême", entre des sensations et des intentions qui s'opposent : la peur se mêle à la maîtrise, la résistance à l'abandon. Cette forme d'expérience émerge sur les limites. L'aventure commence quand on se tient à la

frontière de son territoire. Pour que l'individu ait le sentiment de vivre une aventure, il lui faut être sur un seuil. Il existe une relation de dépendance entre le sentiment et la sensation vécus, et le point de l'espace où l'on se tient. C'est dans cet espace liminaire qu'émerge l'aventure. Ce point qui sépare le domaine sur lequel on a prise du monde qui échappe à notre connaissance, qui se dérobe aux sensations connues et aux repères quotidiens. Or, c'est bien sur un seuil que se structure l'expérience des corailleurs, à la lisière de deux mondes : la terre et la mer, la surface et le fond, le visible et l'invisible. Mais faut-il encore que cet espace inconnu provoque la curiosité, aiguise le désir d'aller y voir ou encore excite la convoitise de découvertes et de trésors cachés. Justement, c'est bien aussi de cela dont il s'agit. Ce désir est même au fondement de l'activité ; il fonctionne comme un mythe :

« Pour dire les choses simplement c'est un des rares domaines que je connaisse où il y a une espèce de dimension mythique, où les gens ont une aventure qui continue, on vit sur une planète d'aventure. Christophe Colomb c'est fini ! C'est un domaine qui a encore une dimension individuelle, les plus modernistes travaillent à trois ! C'est un truc où il y a une forme de responsabilité vis-à-vis de soi et des autres, une forme de liberté, et ce que j'appelle la dimension mythique, c'est-à-dire la chasse impossible au trésor, qui est fascinante. le reste, le fric, la plongée elle-même, c'est pas vrai parce que le fric, les corailleurs quand ils ont gagné leur fric ils n'en ont plus. Ils gagnent bien leur vie tant qu'ils travaillent, mais pas suffisamment pour s'arrêter complètement, c'est-à-dire par rapport au joueur de foot qui peut se dire à trente ans, c'est bien je m'arrête. C'est pas le cas, ce n'est donc pas ça qui motive pour continuer le truc, la plongée, c'est pas vrai ! Parce que la plongée dans le cadre du corail est certainement moins merveilleuse que ce que vous pratiquez dans la plongée sportive, c'est pas très, très rigolo. Les impressions physiques intenses sont liées à cette dimension mythique et pas du tout à la dimension promenade ! c'est autre chose, je crois que c'est ça ! si on ne

s'arrête pas, c'est que c'est une des rares aventures qui soit aujourd'hui, ça se retrouve quand on voit le profil des gens qui font ça. Des individualistes la plupart du temps. » (Jasper)

Le fait de se tenir aux limites, d'occuper les franges d'un univers sauvage et insoumis provoquent des images mentales qui sont essentielles dans la définition des terres d'aventure.

Elles figurent à la fois le paradis : « Ça a un côté fabuleux. C'est la caverne d'Ali Baba » (Jasper), « un rocher vierge où la main de l'homme n'a jamais mis les pieds » (Alfred), « la mer c'est un monde extraordinaire (...) je me régale autant qu'au début » (Mika) ; et l'enfer : « Pour moi ça été l'enfer (...) la narcose (...) tu sais le trou noir ! » (Mika).

Les images marient les contraires. Le corail est un trésor dont les hommes se demandent s'il est accessible et qui se situe dans un univers où l'on se sent toujours étranger. Espace d'une nature différente, transgressée, inconnu qui offre ses trésors à celui qui affronte son mystère, mais aussi espace sauvage qui sanctionne par la mort celui qui le défie.

« Moi c'est au niveau du plaisir ! Le plaisir d'y être ! Conserver le côté plaisir et après j'articule sur le billet de 500 francs, c'est le ramener à l'utilitarisme et à une rentabilité qui coûte cher. Il y a des jours où c'est pas le plaisir parce que des fois tu vas tomber sur un fond où tu vas trouver de la vase, ou il faisait gris dehors, il y a rien pas une branche, la désolation, tu vas t'apercevoir que t'es déjà un peu narcosé, et ça fait une semaine que ça t'arrive, tu fais rien, le côté économique est pas super, tu sais que là, le panier tu dois le faire, c'est pas très drôle ! Mais tu relativises, tu sais le lait et le miel... Sinon quand tout va bien c'est assez superbe, c'est quand même une des rares activités humaines où tu fais un truc qui fait rêver, tu es en apesanteur, tu voles, tu fais de la

chute libre, t'as pas besoin d'artifice, les jours où tu bouges tu fais ça deux fois par jour.

Raveneau - Il y a le plaisir de l'activité elle-même.

Patrick - Oui, c'est une activité qui a des côtés assez jouissifs ! Et ça pareil c'est ce qui s'articule avec les fantasmes, les fantasmes de mer, d'une certaine manière tu peux le concrétiser, il n'y a pas beaucoup d'activité où tu peux en faire autant pour le même prix ! La contrepartie est le garde-fou du risque fatal que tu encours à chaque fois que tu plonges, au-delà des 60 m... »
(Patrick)

On peut considérer la sensibilité aux limites comme un invariant anthropologique qui déclenche le sentiment de vivre une aventure (Jankélévitch, 1963 : 13). « A vingt mille lieues sous les mers », dans la grotte décrite par Jules Verne, la pénombre et le danger guettent. Comme à la lisière du rivage.¹⁰¹, tout peut se produire. Pour les corailleurs, à la différence de ces nouveaux aventuriers, l'aventure n'implique pas le dépassement impératif des limites (mise en scène), mais plutôt leur fréquentation quotidienne. Les corailleurs "se régalent" de la turbulence du seuil. Se tenir aux limites correspond alors simplement à la nécessité de faire reculer le seuil, pour à la fois récolter le corail et maintenir le plaisir des stimulations contraires. Le risque pour le risque n'a pas sa place, l'exploit conquérant n'est pas de mise non plus. Jasper appelle cela "une aventure inscrite" :

« Mais pour en revenir à la mer ; la mer c'est le plaisir de naviguer, c'est pas l'errance, c'est plus une aventure un peu gas-oil. Pour tous, et tout individu qui a fait des campagnes extérieures, ça a cette dimension là. Tu te fais raconter une saison en Algérie, en Tunisie, des coins comme ça, toutes les fois il se passe des choses avec les flics, avec des voleurs locaux, des pêcheurs dans des bars, j'en sais rien ! Avec les douanes et avec

¹⁰¹ A. Corbin (1988) montre comment, entre le XVIIIème et le XIXème siècle, la plage fait partie de cette "fantasmagorie des lisières".

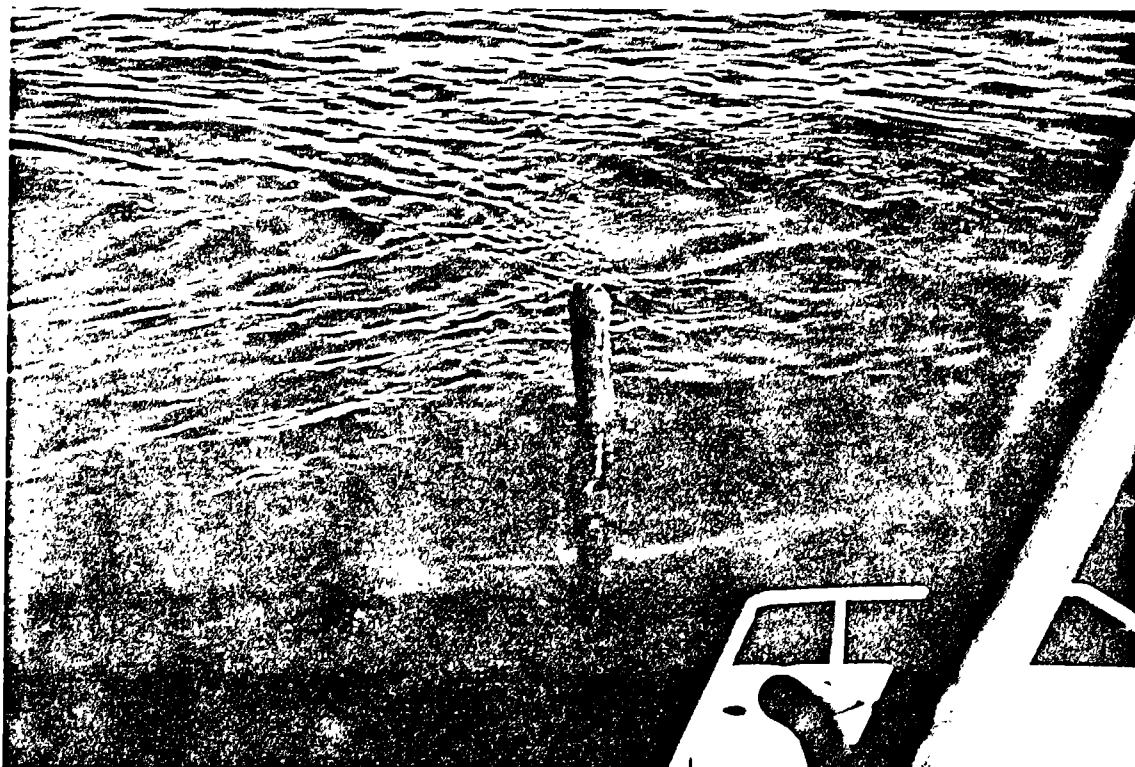
la mécanique. (...) Il y a cet espèce de mélange qui doit être totalement rationnel, qui est socialisé quelque part et en même temps il y a une dimension complètement délirante. C'est ce que j'appelle une aventure possible ! Tu peux trouver des tas d'aventures, mais le problème c'est que ce sont des aventures qui ne sont pas inscrites. Pas inscrites, ça veut dire que socialement elles ne te feront pas vivre ! Tandis que là tu peux faire coïncider les deux, tu peux sûrement retrouver des choses similaires chez les toreros par exemple, tous ces métiers où le risque intervient. »
(Jasper)

Prise de risque, métier et passion

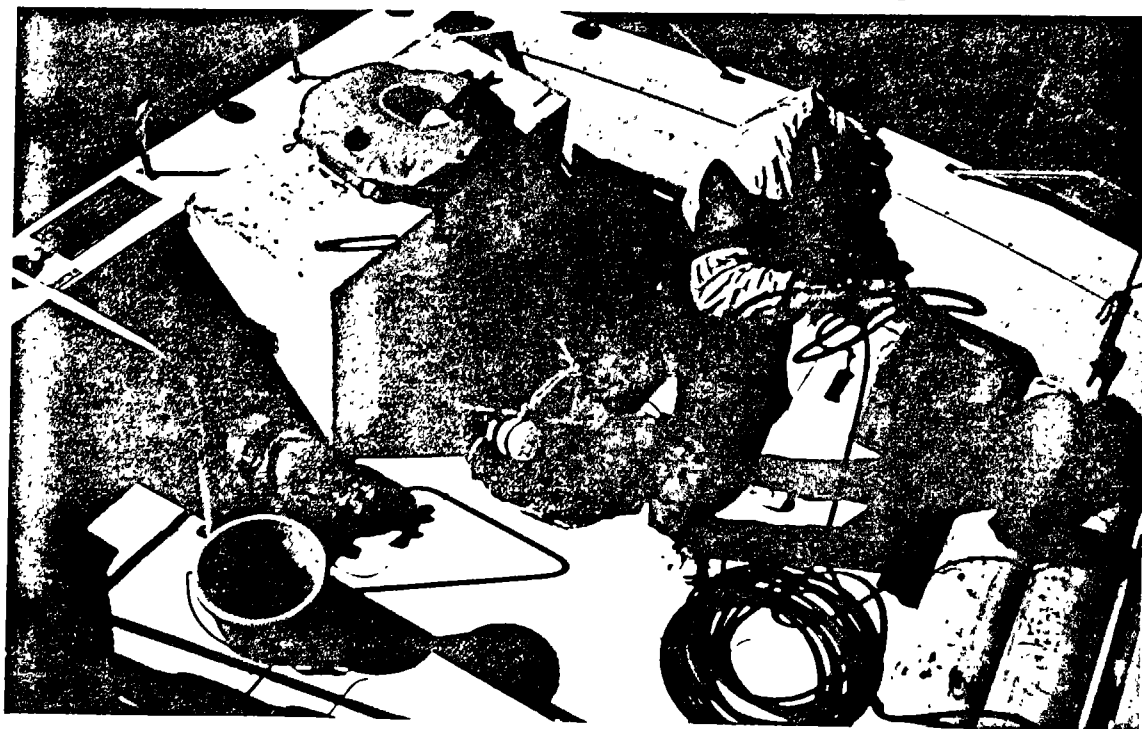
Malraux disait que "le risque seul ne définit pas l'aventure". En effet, si elle n'est pas indifférente à la force d'attraction du risque, elle ne s'y arrête pas. Au contraire, dans le feu de l'action, le risque est une préoccupation, c'est lui qui déclenche la peur ; en aucune façon il n'est une fin en soi. C'est ce que confirment les corailleurs quand on leur pose la question. Le risque ? « C'est le corail qui le veut, il faut descendre de plus en plus profond pour le chercher ». En outre, lorsqu'ils disent : « Nous, on n'est pas des vedettes » s'ils reconnaissent implicitement le caractère exceptionnel et médiatique de leur activité, ils s'inscrivent en faux contre cela, et se situent explicitement dans le registre du quotidien. Le risque est alors intégré aux nécessités d'adaptation à la mer. C'est le caractère d'utilité qui est mis ici en avant, le risque pour le risque n'a pas de raison d'être dans ces propos.

Le risque n'est pas recherché pour lui-même, il est un obstacle à surmonter et il appelle la prudence. Il n'est pas une incitation mais une peur : la crainte de mourir. Cette hypothèse se trouve renforcée par "l'invisibilité" des corailleurs, leur volonté de passer inaperçus, de ne pas être dérangés, leur silence, la crainte de ne plus

Parachute envoyé par un corailleur pour indiquer le lieu où il se trouve. Le bateau s'approche pour le récupérer.



Au bout du parachute le corailleur amarre le panier. Après l'avoir remonté, le marin envoie le "pendeur", les "narguilés", "l'eau chaude" et le "téléphone".



pouvoir pêcher avec toute la sérénité que leur activité nécessite. Un problème personnel que l'on gère aisément à la surface, peut prendre en effet une importance disproportionnée au fond et provoquer un accident.

En outre, pour les corailleurs, il semble que l'estime des collègues à travers les risques partagés et la reconnaissance des compétences importe davantage que la notoriété conférée par la médiatisation. Cela se traduit par une sensibilité égalitaire : pour être corailleur, il faut avoir été reconnu par ses pairs. On ne fait pas cette activité uniquement par décision administrative. Certains plaisantent aigrement sur d'autres du fait de leur notoriété acquise par les médias, ce qui est très mal vu par le groupe. Un corailleur avait ainsi classifié nombre de ses collègues en une hiérarchie ironique : "*le ministre du corail*", "*le plénipotentiaire du corail*", etc. D'autre part, la pêche au corail n'a pas détruit tout repère initiatique comme nous le verrons par la suite ; d'où le rappel des limites et des frontières du groupe qui permet alors de fonder l'action, de la ramener à un ensemble de significations qui affirme une identité individuelle et sociale.

Dans cette perspective, la pêche au corail ferait partie de ces métiers "traditionnels" où le risque est le pain quotidien, où l'on n'a pas le sentiment de vivre l'exceptionnel, mais plutôt la satisfaction de la tâche accomplie. Les corailleurs seraient alors comme ces pêcheurs de perles de Bornéo ou, plus près de nous, comme ces guides de montagne décrits par Françoise LOUX (1988) qui se distinguent par l'absence d'ostentation et par le sentiment de vivre l'écoulement des jours, dans la pratique rigoureuse du métier. Dans ce cas, le métier, le risque, et la mort se trouveraient confondus.

Cela nous semble plus complexe pour plusieurs raisons. La première concerne la différenciation entre métier et

profession. La seconde est, qu'à chaque fois qu'ils font intervenir le "nous on est pas des vedettes" et qu'ils se retranchent derrière leur humilité, ils rajoutent, comme pour se justifier de faire cette activité : "on aime ça", c'est "la passion du corail", "une fois que tu y as goûté, tu ne peux plus t'arrêter". La question est bien de savoir ce qui se cache derrière ce recours à la passion.

La troisième raison concerne les états psychiques très particuliers que les corailleurs expérimentent au fond et qu'ils semblent rechercher. L'immersion en mer permet une sorte de vertige voluptueux qui est en même temps, pour reprendre les termes d'un corailleur, "un jeu avec la mort". Que se cache-t-il derrière cette recherche de l'ivresse ? Ne peut-on essayer d'y comprendre le rapport spécifique aux risques encourus ?

La quatrième tient au couple mort et or qui prend une importance toute particulière dans la pêche au corail. Le corail est un bien précieux, c'est "l'or rouge" de la Méditerranée. Le récolter est une façon d'avoir beaucoup d'argent, de gagner sa vie et d'imaginer qu'elle ne sera pas prise alors même qu'elle est en jeu pour l'acquisition du corail. Pouvoir de vie et pouvoir de mort se mêlent de façon inextricable. Se contenter d'appréhender la pêche au corail comme un "métier à risques traditionnel" occulterait une spécificité importante de cette pratique.

Pour maîtriser le risque et pour réduire l'aléatoire les corailleurs font appel à des savoir-faire et à des techniques, et ceux-ci renvoient à des états mentaux : "la passion du corail", "un jeu avec la mort", etc. On pense immédiatement ici aux techniques du corps, à ce que Marcel MAUSS (1950) a appelé des "systèmes de montages symboliques" engendrés par un habitus social . Le vertige du fond, la menace de l'accident, le défi du sujet à l'égard de son émotion et de sa "passion" traduisent les rapports qu'entretiennent ces hommes avec le risque et la

manière dont ils le contrôlent. En un mot, leur métis ¹⁰², la manière spécifique dont ils conjecturent l'activité. Ainsi, plus certains prennent des risques et plus ils affirment que leur matériel, leur technique, leur connaissance du milieu et de la plongée sont fiables. Pourtant les histoires vont bon train sur les accidents et la mort de collègues.

Si l'ensemble des savoir-faire et des techniques semblent lié aux risques du métier, l'activité n'est pas automatique pour autant. Il y a une manière de l'investir et de charger l'action de valeurs, d'émotions, de représentations. C'est dans ce "je-ne-sais-quoi et ce presque rien" (Jankelevitch : 1980), un lien ténu entre risque et technique que se cristallise l'ensemble des représentations, des connaissances, des savoir-faire et des valeurs professionnelles propres à la communauté des corailleurs.

La pêche au corail comme action collective

Nous avons noté précédemment que les corailleurs, bien que valorisant l'isolement et l'individualisme, formaient un groupe. Une des manières dont s'exprime cette appartenance collective est qu'ils agissent en permanence avec un oeil sur ce que les autres font. Ils cherchent ainsi à ajuster mutuellement leurs lignes de comportement sur les attitudes et les actions des autres. C'est en ce sens qu'on peut dire que la pêche au corail forme une action collective¹⁰³, dans la mesure où l'activité elle-même est le résultat de tous ces ajustements. Nous savons que

¹⁰² - Cette "intelligence rusée" qui permet de "voir en même temps devant et derrière, c'est-à-dire d'abord avoir l'expérience du passé pour deviner ce qui va se produire, mais aussi rapprocher le futur des événements passés" (DETIENNE et VERNANT : 1974, 302).

¹⁰³ Nous utilisons le terme "d'action collective" dans le sens où H. Blumer (1963) et H.S. Becker (1985) l'emploient, et plus généralement à ce qu'il est convenu d'appeler l'Ecole de Chicago ou l'interactionisme symbolique.

c'est de cette manière que les normes du groupe s'élaborent et qu'elles mettent un frein aux tendances individualistes: les corailleurs prennent en compte ce que font leurs collègues et ce qui se passe autour d'eux en général ; de même qu'ils tiennent compte de ce qui est susceptible de se passer une fois leur décision prise, les collègues ou l'administration se chargeraient sinon de le leur rappeler. Cette ligne d'action n'implique pas que tous les corailleurs soient tenus de se rencontrer régulièrement ; ils peuvent tout à fait s'engager dans des interactions intenses en ne se voyant que rarement. En outre, cet ajustement réciproque se produit également en cas de conflit avec l'extérieur, comme nous l'avons vu en ce qui concernait les négociations avec l'administration, à travers les organes représentatifs de la profession. Ainsi, bien que la pêche au corail soit une activité, pour l'essentiel, accomplie individuellement, dans la solitude, entourée de secret et silencieuse, elle n'en garde pas moins un caractère profondément social et collectif. La vie des corailleurs, comme celle de tout groupe en général, est organisée autour de la communication. Que cette communication soit en creux, masquée et qu'elle n'apparaisse pas comme telle ne change rien. Le silence et le mensonge sont aussi une manière de partager des significations ; c'est-à-dire qu'ils naissent de l'action collective à laquelle ils retournent. Le mode d'échange, les comportements, l'apprentissage des techniques, etc, ne sont qu'une seule et même chose ; ils se structurent de manière cohérente malgré la pression des tendances individualistes. Le groupe amène l'individu à adopter le point de vue d'autres individus à partir d'un espace commun (le corail), et parce qu'il participe d'une entreprise collective (la pêche au corail). Cette activité repose sur tout un ensemble de significations, de valeurs, de normes, de symboles. Il en résulte que la constitution de la communauté des corailleurs est un fait symbolique, et que

l'appartenance à ce groupe est une question symbolique. Ainsi peut s'expliquer que bien que certains soient partie prenante dans le syndicat continental de corailleurs (et y occupent une place de choix), ils ne soient pas reconnus comme de "vrais" corailleurs. A l'inverse, certains hommes n'apparaissent dans aucune organisation, mais sont connus et reconnus de tous. L'appartenance au groupe des corailleurs, et l'identité qui en découle, entraînent des problèmes et des ajustements. Quand Ernesto, arrivé depuis quelques années seulement dans le métier, se plaignait des mensonges qui circulaient au point de "ne plus savoir où donner de la tête", il exprimait ses difficultés à s'adapter à cette forme de communication. Pour pouvoir s'intégrer, il devait nécessairement comprendre les finalités et les échanges en cours parmi les corailleurs. Que le monde des corailleurs ait des frontières souples et confuses ne doit pas faire sous-estimer le partage de perspectives et l'action collective qui en sont la base.

Si nous avons bien noté que la pêche au corail ne pouvait se confondre ni avec un métier à risque traditionnel, ni avec ces activités extrêmes médiatisées qui mettent en scène le risque et l'aventure¹⁰⁴, il nous reste à voir en quoi elle s'inscrit plus spécifiquement dans l'espace culturel méditerranéen.

Une activité spécifiquement méditerranéenne

Au-delà des aspects anecdotiques, il s'agit de mettre en évidence le substrat sociologique de la pêche au corail avec le morcellement méditerranéen. De montrer que, par exemple, le silence, le secret et le mensonge renvoient à

¹⁰⁴Toutefois, cette idéologie contemporaine de l'extrême et de la performance donne un relief particulier aux corailleurs qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Elle structure de ce fait le regard que la société porte sur eux et qu'en retour ils se réapproprient. L'image que chacun se fait de lui-même est liée, qu'on le veuille ou non, aux représentations sociales qui structurent l'espace social dans lequel on vit .

l'omerta, cette fameuse « loi du silence » qui fonctionne comme une pensée structurée et structurante. On voit ainsi des corailleurs continentaux d'origine (de Lyon, Paris, etc) et travaillant en Corse, adopter ce langage. Mais avant d'en arriver là, l'activité se définit par le corail qui lui propose à la fois un espace géographique, un but et une symbolique.

Le corail lui-même

Pour un "homme du nord", un continental vivant à Paris, Lyon ou Lille, le corail représente une image des mers du sud, chaudes, aux bancs de poissons multicolores. Rien ne l'associe à la Méditerranée. Ensuite, le terme corailleur ne signifie rien ; pêcheur de corail éveillera des idées associées aux pêcheurs de perles ou d'éponges, toujours situés dans un espace exotique. Enfin, le matériau travaillé qu'on trouve en bijouterie sous forme de colliers de perles, de bagues et de bracelets est un bijou beaucoup porté sur tout le pourtour méditerranéen, mais assez peu en Europe. Si l'on prend l'exemple de la France, on trouvera aisément des bijoux en corail en magasin sur la côte d'azur et de façon plus flagrante encore, en Corse ; mais dès que vous quittez ces régions, les bijouteries sont généralement vides de bijoux en corail.

Rappelons pour mémoire l'importance que tenait le corail dans l'économie des sociétés méditerranéennes. Valeur d'échange, bien précieux tant financièrement que symboliquement¹⁰⁵. La pêche au corail continue aujourd'hui à se pratiquer sur une partie du pourtour méditerranéen.

Le corail comme valeur symbolique est étroitement lié à la culture des communautés méditerranéennes. La comparaison est déjà flagrante entre la Corse et la Côte d'azur. Pour la première, le corail conserve encore toute

¹⁰⁵ Voir supra, le chapitre II "La pêche au corail a une histoire".

son efficacité symbolique ; il n'est que d'observer les pratiques : déposer un morceau de corail dans le berceau d'un nouveau-né, le porter en bijou comme talisman, etc. Il s'agit de se protéger du mauvais oeil. La logique symbolique à l'oeuvre est toute entière fondée sur le regard¹⁰⁶. Celle-ci se retrouve également sur le continent, mais reste moins perceptible.

Le corail et les corailleurs sont inscrits dans la société locale. Ils évoquent quelque chose de connu. Il y a une dimension de la réalité de cette pêche qui se laisse voir - celle dont les gens parlent, sur laquelle des journalistes locaux écrivent - et une dimension qui ne se laisse pas voir - celle propre aux corailleurs, "interne et non communicable".

« Tu peux sûrement retrouver des choses similaires chez les toreros par exemple, tous ces genres de métier où le risque intervient, où il y a toutes les fois une dimension mythique qui est présente, qui sont en même temps inscrits socialement, c'est-à-dire que le métier est accepté dans la société où ils vivent. Le corail ici, si je dis que je fais ce genre de truc, on va pas dire il est cinglé ! Dans d'autres milieux on va me dire il est cinglé ! Pendant toute la période où j'ai fait le corailleur en Méditerranée et particulièrement en Corse ! C'est une dimension importante à comprendre. Le corail ça parle aux gens même si c'est un truc la culture du corail qui est une culture interne et non communicable. (...) D'ailleurs, quand tu pêches, à l'arrivée du bateau tu as trois personnes tous les jours qui viennent te voir t'as pas un bout ici, j'ai un petit qui vient de naître, et c'est situé sur ce plan là, c'est pas pour te taper, tu sais ma soeur a eu un petit gosse, alors comme le corail porte bonheur tu lui donnes un petit bout, etc... alors socialement c'est inscrit. » (Jasper)

¹⁰⁶ La croyance au mauvais oeil, bien que répandue à travers le monde entier, a une valeur axiomatique dans les sociétés méditerranéennes. Un certain nombre de recherches ethnologiques contemporaines l'attestent (Djerib : 1988 ; Herzfeld : 1981 ; Galt : 1982).

Si le corail rouge est bien lié à la Méditerranée et les corailleurs inscrits dans ces sociétés, il n'est cependant pas question de mythifier le recours au terme de culture méditerranéenne. Il ne s'agit pas de l'avancer pour éviter de poser la question des différences, mais plutôt pour souligner l'inscription de la pêche au corail dans un ensemble sociologique qui recouvre un fonctionnement particulier.

Unité et diversité méditerranéennes

Dans ce cadre exceptionnel de "mer entre des montagnes" dont parlait Fernand Braudel et dans cette continuité du mode d'utilisation par l'homme des ressources naturelles, se greffent des rythmes climatiques similaires. Ils ont commandé une vie agricole fondée en grande partie sur des cultures arbustives : l'olivier, la vigne, le châtaignier, les agrumes. L'unité du monde méditerranéen a souvent été postulée. Or, il semble qu'elle résulte d'une construction de l'esprit, notamment de la part des géographes et des historiens, autant sinon plus que des données "objectives". En effet, le nom propre "Méditerranée" est issu d'un adjectif "Méditerranée" qui n'apparaît qu'au XVI^{ème} siècle et qui vient seulement qualifier "ce qui est au milieu des terres, séparé des continents". Ce n'est finalement qu'au début du XIX^{ème} que l'on peut parler d'une Méditerranée. On est ainsi passé insensiblement du qualificatif au substantif.

Associé étroitement à la notion de climat méditerranéen, notre perception de cet espace nous a conduit à mêler la mer et les terres qui l'entourent, soumises à une même influence. Cette évolution se double alors d'une autre qui intègre des données humaines. Elle introduit ainsi une mémoire, une réflexion sur l'origine de la Méditerranée. Avec Elisée Reclus, premier géographe à consacrer la Méditerranée comme objet d'étude autonome,

c'est la prise de conscience d'un espace historique, économique et culturel qui devient une valeur : une mer de civilisation (Ruel,1991). A la fin du XIX^{ème} siècle, deux types de discours apparaissent sur des bases acceptées par tous : pour l'un, la Méditerranée est frontière (entre latinité et orient), pour l'autre elle est lien. Tout en se chargeant de culture, elle est aussi devenue le lieu de la confrontation entre Orient et Occident à l'époque coloniale. La Méditerranée est donc devenue un enjeu qui suscite des démarches d'appropriation et un concept polysémique qui se prête à des lectures et à des usages multiples.

Une telle construction abrite un paradoxe : celui de l'unité mythifiée dans le jeu de la diversité. La Méditerranée est devenue créatrice d'identité à la fois individuelle et collective. L'expérience des Cahiers du sud est à cet égard exemplaire. Cette démarche est reprise scientifiquement par Fernand Braudel qui adopte un thème qui lui est contemporain (la Méditerranée) à une époque révolue. Cette émergence de la Méditerranée comme référence obligée est d'autant plus frappante qu'elle s'inscrit au coeur des grandes déchirures méditerranéennes qui marquent les premiers affrontements nord-sud. La Méditerranée s'institutionnalise quand en réalité elle éclate. Si l'histoire du mot Méditerranée restitue une évolution sémantique, elle dévoile surtout l'imbrication des significations et des représentations. La Méditerranée est un produit récent de notre vision du monde. Une question se pose ici : en parlant de "modèle méditerranéen" ne risque-t-on pas d'attribuer une portée générale à des pratiques et des valeurs spécifiques concernant un pays, une région ou une communauté?

De nombreux auteurs s'accordent pour dire que la Méditerranée constitue une unité culturelle homogène où un certain nombre de codes et de valeurs sont partagés par les

différentes sociétés qui la composent (Campbell :1964 ; Peristiany :1965 ; Pitt-Rivers :1963). Or, une telle unité régionale a été remise en question ces dernières années; en particulier par l'ethnologue américain M. Herzfeld (1987) et l'anthropologue portugais João de Pina Cabral(1989). Selon eux, l'idée d'aire culturelle méditerranéenne homogène est une reconstruction ethnocentrique, réductrice pour les études à venir. Inventée par les chercheurs anglo-américains pour faciliter leur approche globalisante, elle ne correspondrait pas à la réalité. Dans un même environnement, en dépit du caractère commun des facteurs écologiques et géographiques, des sujets culturellement et sociologiquement différents peuvent exprimer leurs identités respectives par des pratiques fort éloignées. Toutefois le débat n'est pas clos¹⁰⁷, quant à l'unité et la diversité du monde méditerranéen. Il n'en reste pas moins que si l'identité méditerranéenne est une construction, cela n'empêche pas l'ethnographe d'adopter la méthode comparative, de constater des différences ou au contraire des récurrences susceptibles de donner un sens aux analogies repérées dans des terrains différents.

Groupes minoritaires et état de droit

Les tentatives de l'administration française pour traiter collectivement avec les corailleurs se sont soldées globalement par des échecs. Les initiatives ont été systématiquement court-circuitées de manière à conserver la latitude jugée nécessaire à l'exercice du métier et afin d'éviter d'avoir à rendre compte à une instance officielle de son activité. L'individualisme des corailleurs est une réponse reflétant la même morale qui porte à dénier la légitimité de l'état de droit. Cette morale révèle la déroutante facilité avec laquelle les groupes minoritaires

¹⁰⁷ Se reporter aux actes du colloque "l'anthropologie et la Méditerranée : unité, diversité et perspectives", Aix-en-Provence, 14-17 mai 1997, à paraître.

se jouent des cultures dominantes et récréent des espaces de liberté clandestins. Elle montre qu'en profondeur des minorités arrivent à tromper l'état de droit, confinant l'appareil administratif et répressif à un rôle de figuration.

Les réserves des corailleurs à l'égard de l'Etat moderne ne relèvent pas du processus habituel, tel qu'il apparaît dans certaines banlieues où les populations immigrées se heurtent à un sentiment de rejet. La distance entre les corailleurs et l'Etat semble plutôt s'inscrire dans une autre perspective, propre aux micro-sociétés méditerranéennes qui, aussi bizarres parfois qu'en paraissent les comportements, restent des éléments à part entière de l'aire culturelle occidentale. L'inventaire ethnologique de la Méditerranée révèle l'existence de nombreuses populations aux caractéristiques culturelles puissantes, mais privées d'institutions propres : les Basques, les Kabyles ou les Corses, pour ne prendre qu'eux, possèdent une langue et une culture spécifiques. Elles sont restées cependant sans traduction institutionnelle. Dans les Balkans, le phénomène, d'une brûlante actualité, s'enracine également dans l'histoire puisqu'il a motivé la première guerre mondiale.

Il apparaît en fait que la réticence et le refus de l'Etat l'emportent sur l'attraction à se doter d'un pouvoir propre. La répugnance fondamentale de ces micro-sociétés s'adresserait non pas tant à un Etat imposé de l'extérieur qu'à toute forme d'Etat, fut-il local. Les illustrations de ce choix abondent. Ainsi en Corse, l'éclatement du mouvement nationaliste à la fin des années 1980 indique le rejet épidermique d'un courant supranationaliste chapeautant les diverses tendances. Les nombreuses oppositions révèlent l'ampleur du chaos identitaire, les assassinats multiples, l'étendue des conflits politiques. Malgré les efforts pour maintenir une façade de respectabilité, les affrontements démasquent la nature

fratricide des intérêts particuliers. Et si l'on parle souvent en Corse de la nécessaire "restauration de l'état de droit", c'est parce qu'il n'a jamais réellement existé (Guidici, 1997).

Autres exemples : tout récemment et au début de l'année 1996, une série d'attentats contre la population civile d'Israël a permis aux différents intégrismes de reconquérir le terrain perdu. Dans les territoires autonomes, l'autorité palestinienne parvient difficilement à forger une conscience nationale. L'Etat se trouve concurrencé par l'influence grandissante des réseaux factieux. En Sicile, à la sortie de la seconde guerre mondiale, la Mafia revendique sa part auprès des alliés dont elle a favorisé la victoire. Elle y gagne le droit de peser sur les choix politiques italiens et tâche, autant que faire se peut, de substituer la logique clientélaire à la logique de citoyenneté.

G. Pitré identifiait d'ailleurs la mafia « avec l'idée exagérée de la force individuelle, arbitre unique de tout différend, conflit d'intérêts et d'idées. Ce qui entraînait une intolérance aiguë vis-à-vis de toute autorité »¹⁰⁸. Salvatore Morasca, quant à lui proclamait qu'un mafiusu est avant tout un homme qui sait se faire respecter, un "cristianu veru" (vrai chrétien), un "omu i cori" (homme de coeur), tandis que le terme mafia évoque surtout un activisme de l'individualisme¹⁰⁹. Cette manière de penser l'individualisme, même si elle ne peut pas se superposer exactement à la façon dont les corailleurs eux-mêmes

¹⁰⁸PITRE (G), Usi, costumi, credenze e privilegio del popolo siciliano, vol II, Palerme, 1889.

¹⁰⁹MORASCA (S), La Mafia, 1911 ; cité par J. SUSINI in Encyclopedia Universalis.

L'image du mafioso a longtemps été ambivalente. Au début du siècle dernier, il qualifiait un homme digne et respectable qui jouait un rôle social dans les moments troubles, notamment quand l'unité sociale se désagrégeait. Ainsi, à la suite de la conquête française de l'Italie, la mafia assura l'ordre et la justice avant que le pays ne tombât dans un état proche de l'anarchie.

s'organisent, peut malgré tout nous donner des indications utiles. Des considérations approfondies sur l'origine de cet individualisme nous entraîneraient trop loin et déborderaient largement le cadre de ce travail. Retenons qu'il s'inscrit plutôt, comme l'omerta, dans l'univers culturel méditerranéen ou si l'on préfère dans les sociétés du Mezzogiorno, au détriment des critères propres à l'hexagone.

L'omerta

On connaît l'importance et la place de l'esprit de famille et des liens de parenté dans les sociétés méridionales. En Corse, par exemple, ils tiennent encore une place prépondérante (Ravis-Giordani :1983 ; Lenclud :1986,1993). Cette "sacralisation" de la famille redouble la légalité civile. Son fonctionnement repose sur un code secret dont l'objectif est de protéger l'intimité et l'identité des réseaux familiaux. Loin d'être perçu comme une altération de l'état de droit, ce principe clandestin fait l'objet d'un consensus. Il débouche sur la guerre des clans et des factions rivales (Guidici,1997). Ce langage occulte, c'est la loi du silence, l'omerta. En inscrivant ses mécanismes clandestins au sein de l'organisation sociale, elle satellise les institutions officielles et rend la légalité beaucoup plus floue.

Chacun est apparenté, de plus ou moins loin, à un clan ou une faction. Ils s'opposent dans une lutte pour le pouvoir. Les corailleurs se retrouvent parfois pris malgré eux dans ces luttes, comme dans ces cas de vols de corail en Corse¹¹⁰ effectués pour venir financer tel clan, tel groupe armé, ou les "dons" nécessaires à tel ou tel cadre de l'administration pour obtenir une autorisation de pêche au corail , au Maroc par exemple. On peut voir cette idéologie à l'œuvre aujourd'hui en Algérie (en Corse, dans

¹¹⁰ Rappelons nous le vol de la saison de Pierre dans son garage au village.

les Balkans) à travers les affrontements qui ensanglantent le pays dans la mesure où sa mission première est de justifier la guerre à travers l'opposition orageuse et passionnelle des factions. Que le conflit soit politique ou religieux ne change rien à l'affaire car l'omerta invite à ne jamais se rendre prisonnière d'un contenu, périssable par nature, pour se concentrer sur l'essentiel : le maintien du fanatisme et la logique de la confrontation (Giudici, 1997). Elle intervient comme un lieu de synthèse qui gère les déchirements d'une collectivité éclatée en factions. Cette institution occulte, qui confond lien social et réseau parental, intervient en direct sur la « justice », c'est-à-dire les représailles et les assassinats, mais son intrusion s'immisce sur la circulation des biens¹¹¹, des services (pots-de-vin, décisions arbitraires), des honneurs (politique), du prestige et de la réussite¹¹².

Les observateurs extérieurs ne voient souvent dans l'omerta qu'un secret qui se limite aux actes délictueux, aux hors-la-loi, alors qu'elle est publique ; autrement dit, la transparence n'a pas le droit de cité. La société obéit inconsciemment à ce fait culturel, l'opinion admet l'existence de ces coulisses qui interviennent sur la scène publique. On n'en parle pas directement. On l'évoque par des métaphores et des périphrases. On cherche à minorer le phénomène pour mieux le nier. En réalité, il découle du poids du système et structure le rapport de l'individu à la société.

On comprend peut-être mieux maintenant le silence des corailleurs, leurs mensonges, les vols, les secrets et toutes ces petites choses qui traversent l'activité. Non

¹¹¹ On sait que l'économie du corail et les transactions commerciales sont noyautées par la camora napolitaine.

¹¹² Le pendant du prestige et de la réussite est la jalousie. Elle structure les rapports sociaux en profondeur ; d'où la nécessité de s'en protéger. Ainsi, par exemple, Aristide avait décidé de rouler en renault 4l alors que ses moyens lui auraient largement permis de se déplacer en voiture de sport.

pas qu'il s'agisse maintenant de réduire la spécificité de l'élaboration culturelle de ces hommes et d'en faire un simple mécanisme d'adaptation à une culture plus globale ; c'est-à-dire montrer comment là où les corailleurs croient être des sujets, ils ne sont au fond que les supports de mécanismes sociaux qui les dépassent et qu'ils ignorent. Nous nous sommes déjà inscrits en faux contre une telle position. C'est bien parce que les corailleurs sont soumis à des déterminismes contradictoires qu'ils sont obligés de faire des choix, et donc de développer une autonomie rendue nécessaire par le caractère multiple de la réalité sociale. C'est parce qu'ils sont soumis à des exigences conflictuelles, que les corailleurs cherchent à élaborer des réponses et des stratégies spécifiques.

Il n'est pas question non plus de présupposer une unité "mythifiée" de l'aire culturelle méditerranéenne et de réintroduire à présent par la fenêtre une notion d'unité ou d'identité méditerranéenne que l'on vient de congédier par la porte. Les traits récurrents dont nous venons de parler nous laissent cependant entrevoir l'existence d'un réseau de continuités culturelles. C'est dans ce contexte culturel large, nous semble-t-il, que s'organise et se comprend mieux la sous-culture des corailleurs.

CHAPITRE VII - COMMENT DEVIENT-ON CORAILLEUR

« As-tu pénétré jusqu'aux sources de la mer, et aux
tréfonds de l'abîme, t'es-tu promené ? Te sont-elles
apparues les portes de la mort, et les portes de l'ombre,
les as-tu vues? »

La bible, Livre de Job XXXVIII.

Nous avons vu précédemment que l'absence de cohésion et de liens formels couvrait la présence d'une unité implicite : unité construite à partir de valeurs, d'un mode de vie partagés, et des nécessités de la lutte contre le risque et la peur . Parmi ces nécessités, les savoir-faire, les "ficelles" et les sensations occupent une place de choix . Aussi, d'un ensemble de compétences et de savoir-faire informels, à la marque de l'appartenance à un groupe producteur de signes identitaires, on aboutit nécessairement à la question des formes et des modalités de la transmission de l'activité.

« On a toujours fait quelque chose avant »

Corailleur n'est pas un métier qu'on fait de père en fils; il peut arriver cependant que ce soit le cas, mais c'est alors comme une exception qu'il faut le comprendre. Ce n'est pas non plus une activité qu'on pratique une fois sorti des bancs de l'école ou de l'université. Les parcours pour y arriver sont aussi divers que les personnalités qu'on y rencontre. Mais tous, nous l'avons vu, entretiennent un rapport "passionné" avec la mer. On arrive au corail après diverses péripéties, et ensuite on s'y tient. C'est la remarque que se faisait Léo, lui qui à l'inverse, n'a connu que la pêche au corail ; en pirate d'abord bien entendu, à l'étranger ensuite puis sur la côte d'azur, quand il a obtenu son autorisation.

*«C'est même une règle, on a toujours fait quelque chose avant le corail » affirme Jasper.
« On ne commence pas jeune dans ce métier ! Sauf comme marin, mais après il y a tout un processus. Ceux qui ont été au départ plongeurs professionnels, c'était le cas de deux dans la liste là, qui étaient à la Comex, ce sont des gens qui ont été déjà réformés d'un premier truc . Alors ces gens-là, leur possibilité de réinsertion, elle est dure ! Et puis, la situation familiale, il est évident qu'un type marié avec trois gosses, etc ... n'est pas dans la même situation qu'un type qui est*

tout seul. Sinon psychologiquement, pour dire les choses très vite, personne ne s'arrête. (...) C'est très simple ! Moi j'ai une formation universitaire, j'ai fini mes études jeune, 21, 22, 23 ans, je me retrouve prof, avec la perspective de l'être ad vitam aeternam, pour autant qu'on a droit à ça ! Et cette perspective là me gonflait. J'ai fait ça pendant huit ans ! Là je commence à me poser la question et je pense à faire autre chose ! Quoi d'autre, je vois ce que je sais faire, pas grand chose d'autre, j'ai été élevé au bord de mer, je connais bien le milieu de la pêche, j'ai même pas l'idée du corail, je me disais peut-être pêcheur ? Je l'envisageais. Et puis sur ce je rencontre un corailleur qui me dit : tu veux venir en mer avec moi, Je regarde faire et je me dis, après tout c'est peut-être un truc que je pourrais faire. Alors je lui dis ça te dérangerais si je venais une fois plonger avec toi ? C'était en début de saison, je suis venu avec lui, j'ai plongé avec lui, j'ai regardé au fond, ce n'était pas profond, il m'avait bien mâché le travail, et je suis remonté en me disant, pas de problème, ça je sais le faire ! Et il m'a dit, c'est à toi de décider, je cherche un marin pour la saison d'après, si tu veux ? Je suis passé au rectorat et j'ai dit "ciao les mecs" ! C'est tout, c'est comme ça ! Et tous les gens que je connais là-dedans, c'est comme ça, tu ne viens pas là directement, sauf cas exceptionnel, ton père est corailleur bon ! ça arrive rarement, il n'y en a pas beaucoup ! Et encore il faut que ton père soit un corailleur vivant ! Voilà, tu as truc, un hasard ! Pierre, lui, il a rencontré Médard qui a épousé sa soeur, il était corailleur, il est allé un jour avec lui. Tous les gens en question faisaient autre chose avant, et à un moment donné bifurquent en rencontrant pas tellement le mec, mais la chose. Je ne sais pas si le mec a une importance capitale . »

On arrive au corail par un concours de circonstances, par l'intermédiaire d'un ami, d'une relation. On y arrive en regardant la mer, serais-je tenté de dire, en suivant son parcours houleux, par attrait pour ses profondeurs. Tous ont commencé par être émerveillés de l'exploration des fonds, les poissons, l'architecture des roches, le mystère voilé, l'impossible chasse au trésor : la détermination de

la valeur des trouvailles sous-marines reste inconnue et le coût véritable des choses demeure inaccessible et caché.

"Ce qui me plaît, c'est la recherche et la découverte. C'est le gain aussi... et puis je suis libre, j'ai pas de contraintes. J'aime naviguer aussi, et la mer (...) C'est une grande passion la mer" (Mathieu)

Il y a, nous l'avons évoqué précédemment, le sentiment de vivre une aventure. Le monde sous-marin est un monde étranger, on s'y tient à la limite. Il provoque l'émotion, le plaisir. Les corailleurs emploient tous le terme "se régaler" pour décrire la plongée : *"je ne me suis pas assez régalez aujourd'hui " (Niccolo) ou bien, "je me régale autant que les premiers jours que je faisais le corail (...) je me régale autant qu'au début et à tous les niveaux je me suis toujours régalez." (Mika)*

La mer provoque la curiosité et excite la convoitise. C'est la recherche du trésor, la grotte vierge qui réunit ces hommes autour du corail, au point que parfois même *"on passe à côté de beaucoup de choses au fond sans même les voir, puisqu'on a l'esprit obnubilé par le corail". (Alfred).*

On pourrait presque dire qu'on devient corailleur par "filiation" à la mer, par "passion". Comment donc cette passion, qui englobe la mer et le corail, peut-elle atteindre l'un et délaisser l'autre ? C'est qu'il est nécessaire de franchir un seuil d'entrée, de subir une initiation et de surmonter une contradiction ; frôler la mort pour gagner sa vie, avoir peur pour savoir se contrôler. Mais avant d'aborder cette initiation par la peur, il est nécessaire de côtoyer des corailleurs, de les accompagner, de les aider, de devenir le partenaire indispensable pour réaliser les situations qui doivent être réalisées à deux ; et surtout pour effectuer la

surveillance et le travail de surface. En clair, il faut d'abord être marin.

le vol des connaissances

On pourrait définir l'ethnographie comme une forme de transmission partielle des savoir-faire de la population étudiée à l'ethnographe. En ce sens, les avatars de l'enquête de terrain et la façon dont l'observateur lui-même a eu accès aux informations sont souvent riches d'enseignements sur les méthodes pédagogiques en vigueur dans la communauté.

L'ethnologue et les corailleurs

Ainsi que nous l'avons indiqué précédemment en détail¹¹³, après avoir franchi les premiers obstacles, nous avons observé longtemps les corailleurs sans leur poser de questions. Nous participions à l'assistance de surface, au largage des balises, au tenaillage ; bref, nous agissions comme un marin. La situation était flagrante lorsque nous étions avec un équipage sans marin où chaque corailleur assure l'assistance de surface, chacun à tour de rôle. Nous étions donc aux "premières loges" pour observer comment les corailleurs s'y prenaient pour transmettre leurs connaissances. Nous assistions, à leur côté, au déroulement entier de l'activité. Leur "dire" sur elle n'a jamais été que la traduction de leur "faire". Rares ont été les explications verbales sur les savoir-faire, les sensations, les techniques du corps nécessaires au bon déroulement de l'activité. Quand je posais des questions, ils me répondaient évasivement, "noyaient le poisson", parlaient d'autre chose ou bien restaient silencieux. Les bribes de compréhension, il nous fallait les obtenir seul, elles ne

¹¹³ Voir supra chapitre 1, "l'enquête"

nous seraient pas données. Suffisait-il de se laisser porter par le savoir des corailleurs pour en découvrir les secrets ? Non, parce que le rapport des corailleurs au monde est pris dans un système de repérage qui justement ne fait pas signe. Occulter les connaissances, barrer la transmission. On découvre alors que l'écart n'est pas là où on le cherchait spontanément, et que nos questions et leurs réponses ne se posent jamais dans les mêmes termes. Pour les corailleurs, engagés dans un processus productif avec le milieu sous-marin, dont ils doivent suivre au plus près les changements (courants, houle, transparence de l'eau, etc), les seules questions et les seules réponses pertinentes pour eux sont de l'ordre du comment, non du pourquoi.

Savoir et secret

Le secret dont l'activité s'entoure, la concurrence pratiquée, l'individualisme des hommes, les gains importants en jeu, le corail qui se fait plus rare, la profondeur croissante pour aller le chercher, les risques encourus et les qualités exceptionnelles requises font de la pêche au corail un métier extrêmement protégé par ceux qui la pratiquent. Il n'est alors qu'une façon d'apprendre le métier : c'est être embarqué comme marin avec un corailleur et d'apprendre "sur le tas", en déjouant les rétentions de savoir du patron corailleur, en observant attentivement, en rusant pour percer les secrets, pour obtenir des informations et pour comprendre ; en un mot, en volant les connaissances . En effet, aucun corailleur n'acceptera de livrer les savoir-faire, les "ficelles", les modes opératoires et la connaissance des fonds sous-marin qui lui ont tant coûté .

« Je pense que toute la pêche au corail fonctionne sur la loi du secret ! C'est d'abord un ensemble de secrets qui régissent la transmission de l'ensemble des techniques, c'est un ensemble de secrets et d'initiations progressives à ces

secrets, qui régissent les lieux, les rochers, et ce sont des collections de petits récits qui se colportent de corailleur à corailleur, de marin à marin et ainsi de suite qui font que des micro-techniques circulent dans ce milieu là ! Micro techniques, je veux dire " moi tu comprends moi j'ai un système sur le narguilé qui fait que je vais le prendre..." des ficelles qui peuvent changer la vie dans ce métier, parce que c'est un métier qui n'est fait que de ficelles ! Qui peuvent changer la vie et sauver la vie ! »

Secret, du latin *secretus* et *secretum* dérivent tous deux de *secernerer* signifiant mettre à part de. Il indique la séparation, la distinction. L'acte constitutif du secret est donc un comportement de refus qui désigne deux catégories de personnes : celles qui détiennent les secrets et celles qui en sont exclues ; autrement dit, le corailleur et le marin. Trop de saisons de travail, d'heures passées sous l'eau, de risques pris pour qu'un corailleur se voit dépossédé de ses secrets par un novice, qui en plus n'y comprend rien ! Un jeune qui bientôt sera concurrent et qui n'en sera même pas reconnaissant. Les secrets ont ceci de particulier qu'ils circonscrivent un dedans et un dehors et qu'ils se nourrissent de la tension constamment entretenue entre ces deux espaces. En outre, ils visent à souligner ce qui est caché, donnant par là même plus de réalité à ce qui est masqué. Quand certains corailleurs parlent de « secrets de polichinelle » entre eux, ce qu'ils sous-entendent c'est qu'ils sont moins objets de connaissances et d'apprentissage que signes de reconnaissance et d'appartenance sociale à un même groupe. Ils ont pour effet de partager socialement et géographiquement tout à la fois des discours et des savoir. C'est justement la frontière, que marquent les rétentions techniques et les secrets entre corailleurs et marins ; indiquer la non appartenance. C'est pourquoi le novice doit voler les connaissances, pour forcer son entrée dans le groupe, pour démontrer sa volonté à vouloir en faire

partie, pour déplacer la limite entre lui et les corailleurs. Comprendre l'activité, entrer dans les secrets, c'est franchir un seuil. Arrivé là, vous pouvez alors être initié.

Mais avant d'en être rendu à ce stade, nombreuses sont les étapes, longues et difficiles à franchir. Le travail du marin, c'est d'abord aider le corailleur dans les tâches matérielles et faire ce qu'on lui dit :

« Le sondeur il va te donner des rochers, avant que tu arrives à sonder la structure des rochers, s'il y a des cavernes ou pas, si c'est de la roche dure ou pas, s'il orienté de telle façon, tu prends le truc tu vois un machin, il y a un rocher ! Il est orienté comment ? Versant est, versant ouest, il est là le truc, tout ça c'est fondamental. Un type ne peut pas te l'apprendre, d'abord il n'a pas le temps, sonder c'est le patron qui sonde, le marin est à l'arrière avec son caillou il attend qu'on lui dise : jette! Il peut pas être à côté du sondeur, c'est pas possible on peut pas être à deux à sonder. » (Jasper)

Il s'agit à la fois de protéger son travail et de former l'apprenti, si apprenti il y a . Car le passage obligé sur un bateau est d'être marin, c'est-à-dire d'assister en surface le ou les corailleurs, non d'apprendre ou de plonger . Il se peut qu'au bout d'un moment le demandeur s'impatiente et décide d'aller tenter sa chance ailleurs . Cela fait partie du jeu où on teste l'homme et où on juge de sa volonté et de ses capacités à pouvoir être corailleur; où on juge de son adhésion ou non aux valeurs sous-jacentes à l'activité, qui signera alors le début son admission . En outre, cette manière de faire est une façon paradoxale et détournée de protéger l'apprenti corailleur qui ne sera soumis aux risques qu'après réflexion, qu'après avoir tenté de lui-même d'élucider les techniques et les "ficelles" . Ainsi, le novice n'aura donc pas seulement à s'arranger avec le milieu sous-marin, mais avec un ensemble de significations,

où des choses lui seront nécessairement dites quant au rapport établi entre le travail de la mer et le sien. Ses connaissances acquises peu à peu, volées au corailleur, lui permettront de se repérer au bon moment et à bon escient dans le foisonnement des signes ; signes qui lui indiqueront les procédures à mettre en place. Voler, c'est capter les indices et les apparences qui permettent de décider de la conduite à tenir. Car l'apprentissage des savoir-faire et des techniques est avant tout celui d'un "savoir-vivre" au sens propre du terme ; parce qu'il s'agit bien en dernière analyse de jouer sa vie au fond, de prendre des risques qui exposent à la possibilité de mourir.

Découverte et acquisition des savoir

La découverte et la production de "ficelles" sont, en quelque sorte, le fruit de l'imagination créatrice des corailleurs . De même que les adaptations techniques et la transformation des équipements font une large place aux potentialités inventives . *"Quand t'es corailleur, tu dois savoir tout faire"* : sous-entendu, face à n'importe quelle situation, tu dois pouvoir te débrouiller seul, tu dois savoir te dépanner . A la différence des artisans qui ont pu élaborer un savoir-faire sur le temps long d'une pratique, rien de comparable pour les corailleurs. Au contraire, le savoir est très individualisé ; dans le sens où il est lié à une expérience intime d'affrontement au milieu sous marin sans vrai possibilité d'extension collective. Savoir, c'est savoir justement que toute connaissance est relative, dépendante des conditions de l'expérience. Cependant, la situation est paradoxale car le risque et l'incertitude qui sont au fondement de la singularité du savoir, sont en même temps le moteur de la transmission ; c'est-à-dire d'un savoir partagé collectivement. Car les adaptations techniques et les

"ficelles" ont un caractère vital . Ce sont grâce à elles que les corailleurs parviennent à réduire l'incertitude et à contrôler la prise de risque . On pourrait dire alors que l'adaptation technique et l'inventivité sont d'une certaine manière produites par la peur .

Écoutons James nous parler des connaissances et des capacités nécessaires à la pratique de la pêche au corail :

« Oui, je pense, il faut le considérer comme un métier! C'est un métier parce qu'il y a une somme de connaissances . Déjà de marin, mécanique, l'entretien de notre bateau on le fait nous-mêmes, les décisions prises en mer, à savoir si on doit continuer à avancer ou si on fait demi-tour parce que le temps n'est pas favorable, donc il faut connaître de la mer d'abord ! Ensuite il faut avoir des connaissances sérieuses de la plongée, pas tellement techniques, mais il faut surtout savoir comment toi tu fonctionnes, savoir comment fonctionne ton matériel ! Savoir s'il est en état, il faut quand même pas mal de choses, tu ne t'improvises pas corailleur du jour au lendemain ! Tu rentres par la petite porte et tu écoutes surtout au début ce qu'on te dit, tu essaies de faire en sorte d'appliquer ce qu'on te dit et jamais essayer d'innover. Moi quand j'ai commencé, j'ai donc commencé avec ce mec là, qui m'a expliqué comment on faisait un panier d'abord, ce qu'était un parachute, à quoi ça servait ! Des trucs qui paraissent con ! Moi je sortais de l'offshore, j'avais jamais vu un bateau de corail, je ne savais pas comment c'était fait ! Alors le mec m'explique, c'est comme ça ! Ensuite, il m'a expliqué sa méthode à lui que j'ai trouvé très bonne, pour la récupération ! Et que je pratique depuis 18 ans et que je n'ai jamais changé. C'est un métier à part entière, même s'il y a peu de gens qui le pratique, ça reste un métier.

Raveneau : Est-ce qu'on peut dire dans ce cas là, lorsque tu as commencé, que tu as fait un apprentissage ?

James : Oui, j'ai appris le métier de corailleur avec lui ! Ensuite, j'ai peaufiné ! Parce que j'avais appris les rudiments avec lui, mais il faut y aller après ! J'ai toujours dit et je le maintiens, "un bon corailleur c'est un corailleur qui a un minimum de trois ans de métier, déjà tu es toujours vivant, tu as donc maîtrisé la chose ! D'autre part tu as appris à te débrouiller,

à prendre des options, à voir les rochers, ... il y a plein de choses que tu apprends au fur et à mesure ! La première année tu patines ! la première, moi je patinais, au sondeur, au fond ! J'en touchais pas une ! Ce qui me sauvait un peu c'est que j'avais quand même une expérience de la plongée offshore qui est une plongée relativement difficile, ce qui fait que j'étais relativement à l'aise dans l'eau, à part le premier coup, j'étais narcosé, c'était de la folie ! Mais je ne pouvais pas m'imaginer qu'on pouvait avoir une narcose aussi puissante ! Mais ça ne veut pas dire que parce que tu es vivant tu es un bon corailleur ! Il y a de bons corailleurs qui sont morts ! C'est pas parce que c'était des mauvais ! Par exemple Hercule était au top niveau, il est mort par ce qu'il a poussé le bouchon un peu loin ! On peut dire que s'il a poussé le bouchon un peu loin c'est qu'il était mauvais ! Mais quand il a eu son accident il était pas excessivement en danger ! Pour lui, travailler à 90... il faisait peut-être un peu trop de temps ! Et les statistiques ont prouvé que la plupart de ceux qui sont morts le sont en deuxième plongée, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas désaturé de la deuxième ! Moi je sais qu'à partir du moment où j'ai commencé à faire de la plongée profonde j'ai fait une plongée par jour ! Sinon inévitablement, un jour ou l'autre ça ne passera pas, tu ne sais pas pourquoi, mais ça ne passera pas. »

L'état de tension et d'alerte, qui ne quitte pas les hommes durant toute la durée de la plongée, aiguillonne l'observation et excite la curiosité . C'est dans ce corps à corps avec la mer que s'élabore le savoir des corailleurs. Avec l'expérience, le sentiment d'incorporation à l'espace sous-marin s'accroît, au point que l'un d'eux affirme : « je fais corps avec mon équipement » (Aristide). Petit à petit, à force d'attention et de contact avec le milieu marin , le plongeur commence à comprendre le langage de la mer au contact de son corps. Sa perception se met alors à fonctionner sur le mode synesthésique : les sensations correspondent entre elles ; c'est de cette manière qu'on peut « sentir » le corail au fond.

C'est dans cet affrontement avec les éléments, entre une nature menaçante et des plongeurs contraints par le risque et l'anxiété de s'adapter au plus vite, que se produisent un ensemble de connaissances pragmatiques et de savoir-faire . Qu'on ne s'y trompe pas, les "ficelles" et les adaptations ne sont pas toujours de simples "bidouillages". Bien souvent, il s'agit de véritables savoir-faire, fruit de plusieurs saisons d'observations quotidiennes et qui peuvent se transmettre d'un corailleur à l'autre faisant équipe. Ainsi, par exemple, trouver les rochers porteurs c'est, selon Jasper :

« Le plus difficile ! Parce que c'est des heures passées au sondeur, ce sont des heures passées sous l'eau à vérifier les informations du sondeur et à décoder; et à te faire ta propre opinion. Quand tu vas avec un type qui va au corail, tu auras l'impression qu'il fait n'importe comment, détrompe toi, ça c'est très compliqué .»

Ce savoir ne s'articule que rarement avec une connaissance théorique . Homme de la pratique, le corailleur est libéré de tout souci de conceptualiser son action ; c'est l'intuition qui s'avère le moyen le plus sûr de mener le subtil dialogue avec une mer aux innombrables variations. Devant cette complexité , chaque observation, chaque sensation, chaque image recueillie, ajoutée à la précédente, s'accumulent pour former progressivement une masse de savoir qui permettra d'orienter plus sûrement l'activité. C'est ce que confirme Renzo Mazzari, plusieurs fois champion du monde de chasse sous-marine en affirmant que l' « on n'acquiert un excellent niveau (...) qu'après des années de pratique. Comment ? En recevant comme un trésor chaque petit secret que l'on aura réussi à découvrir au fil de ses sorties en

mer »¹¹⁴. C'est aussi ce que nous confirme James lorsqu'il commente le stage effectué à l'INPP de Marseille pour obtenir un diplôme de plongée corail : « *Qu'ils commencent par plonger et plonger correctement, et on verra le reste...* » .

Ce savoir est donc pragmatique et résulte de l'expérience et de l'observation . C'est ainsi que certains réduisent ou, au contraire, augmentent leur paliers de décompression.

« Au bout d'un certain temps, moi je sais que mes paliers je les faisais plus à l'intuition physique qu'à la table ou au profondimètre, c'est-à-dire je sentais si ça passait si ça passait pas. Tu acquiers ce sens là, tous les corailleurs l'acquièrent, et vu de l'extérieur par un plongeur standard, c'est impensable ! J'applique ce que je sens, je pouvais sentir la différence de pression sur vingt centimètres ! Te dire à un palier à vingt centimètres de différence, là je suis bien, là je suis pas bien ! C'est une forme de l'expérience de ton corps qui te vient et qui est très très particulière ! Tu es tout seul en pleine mer, pendu au bout d'un hameçon, qu'est-ce qu'il te reste à faire? Tu as vite fait le tour du spectacle ! Il te reste à sentir ce qui se passe à l'intérieur, alors le truc essentiel c'est le truc physique, et tu vas acquérir une forme de finesse par rapport à cet état là, ça fait partie de l'expérience ! »

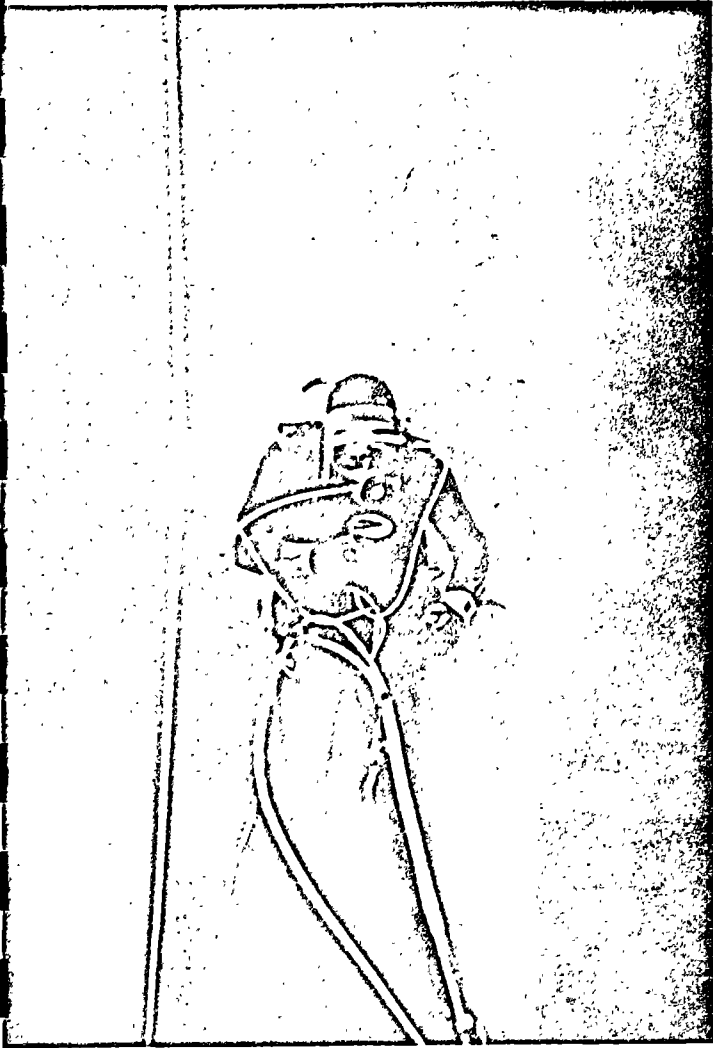
C'est suite à un certain nombre d'incidents, en fonction de certains signes que les corailleurs sont à mêmes de détecter ce qui leur convient le mieux ; et cela en totale contradiction avec les connaissances actuelles sur les décompressions . Il n'y a apparemment aucun lien logique entre les différents éléments relevés, mais ces corailleurs ont repéré les deux ou trois signaux successifs ou simultanés, qui vont leur permettre de prévoir l'accident de décompression qui se produira un peu plus

¹¹⁴ Mazzari R., cité par Attard J., Mille secrets à découvrir chaque jour , La chasse sous-marine, Apnée, hors série n°2, 1991, p 7.

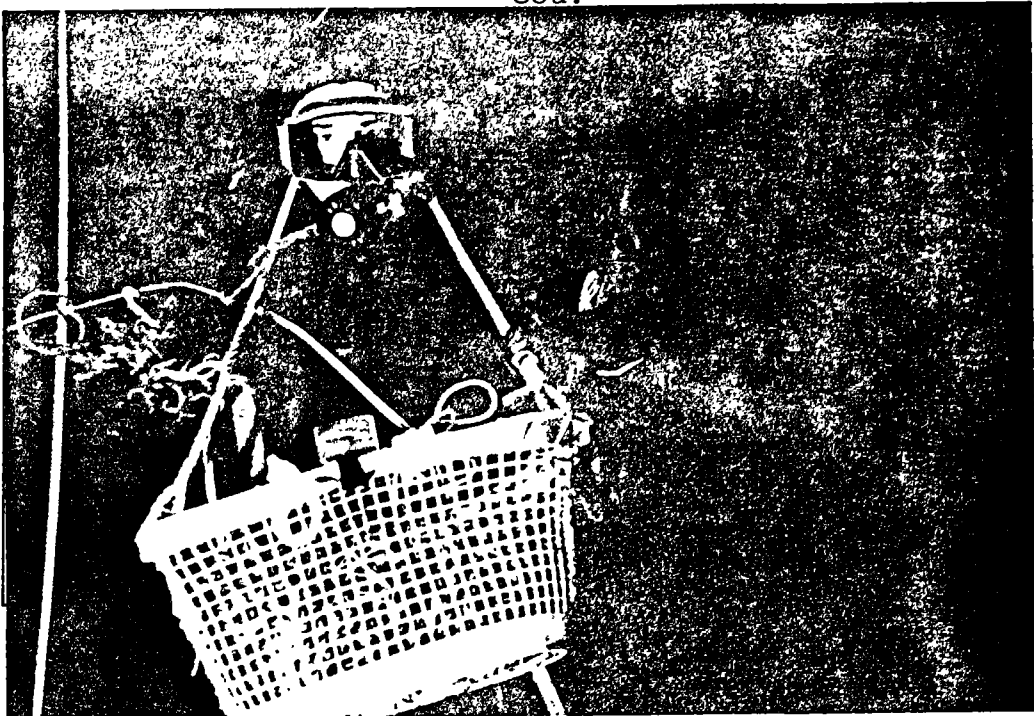
tard, et ainsi d'y parer . Nous sommes bien là en présence d'une technique du corps, de ce que Mauss a appelé un « système de montage symbolique » (1950) engendré par un habitus. Cela implique que la technique ne découle pas naturellement du corps, mais qu'elle est arbitraire, propre aux corailleurs. Car jamais un plongeur ne pourrait envisager de faire un palier de cette manière, ni l'exprimer de la sorte ; c'est pour lui une pure aberration ! Il s'agit bien là d'accéder à ses recoins, à ses propres limites et à ses ressources les plus sauvages, pour les contenir et les domestiquer ; en bref, il s'agira de cultiver ses sensations et les états mentaux associés, pour devenir corailleur. Etre corailleur, ce n'est pas seulement avoir un corps, c'est être un corps.

En instaurant au quotidien le silence, l'incertain, le mensonge, le leurre, le décalage, comment pourrait-il y avoir une place pour l'apprentissage ? Ce qui demande à être acquis n'est pas la connaissance d'un ensemble de savoir et de techniques constitués, mais plutôt la capacité, à "sentir", à interpréter les seuils, à saisir les risques, à percevoir les erreurs et les décalages. Il faut voler les connaissances pour forcer la connaissance en soi, pour développer la vigilance d'abord. Il faut voler les connaissances parce que tout est toujours transmis sur le mode du déjà su. Là encore, la situation vous force à une prise de possession : vous êtes dedans et alors vous savez, ou bien vous êtes dehors et vous n'y comprendrez jamais rien ; à quoi servirait alors de vous expliquer... Il faut percevoir et interpréter les signes entre-deux, imperceptibles, à la lisière des choses. La connaissance est un savoir des limites. C'est pourquoi quand vous êtes sur le seuil, rendu là où se trouvent les corailleurs, vous pouvez entrer. Là, ils vous donnent la main...

L'atmosphère très particulière des paliers.



Au fond, marteline à la main et panier (rigide) pendu au
cou.



L'initiation par la peur

Tous les corailleurs évoquent un jour ou l'autre, leur première grosse frayeur. Dans leur bouche, cette expérience prend valeur d'initiation. Elle marque leur première rencontre avec la mort. C'est une confrontation qu'on n'oublie pas. Elle signe chacun d'entre eux d'une trace indélébile. C'est une expérience fondatrice dans l'identité de ces hommes. Avoir frôlé la mort, et s'en être sorti, vous fait entrer de plain pied dans le groupe. Elle fonde non seulement votre capacité à exercer cette activité, mais elle vous transforme. Le contact avec la mort rend possible la symbolisation de l'incertitude qui taraude ces hommes au début. Il les rassure en cela qu'il est possible de maîtriser cette relation. La mort cesse alors d'être une figure de cauchemar, tapie dans la nuit des grands fonds. Elle se mue en une peur avec laquelle il est possible de traiter. Comme si mourir ne pouvait dorénavant advenir que par les erreurs qu'on sait ne pas devoir commettre. La mort serait dans ce cas liée à sa propre volonté. Volonté justement de vivre dans la reconnaissance des limites ainsi fixées.

« Jasper : En générale quand tu déclenches une remontée rapide, c'est que tu es dans une situation grave au fond. Moi j'en ai fait quatre, cinq remontées comme ça, la première, ma première saison, je m'étais tout simplement fait très, très peur au fond ! Je déclenche le truc et j'ai refait surface, je suis pas mort ! Le bateau est venu, je suis redescendu à cinquante mètres, et j'ai eu le temps de réfléchir, j'ai eu très peur, j'avais les fourmis qui commençaient à venir. Je suis redescendu quand même, je savais ce qu'il fallait faire ! Après, les autres fois que ça m'est arrivé, je peux pas réexpliquer pourquoi ! Mais parce que j'avais eu cette expérience-là, parce que j'étais passé par là, à quarante mètres, la lucidité me revenait intégralement, donc ma remontée je la contrôlais à partir de quarante mètres, même si j'étais parti comme une fusée, pour des raisons qui n'étaient pas les mêmes qu'au départ, des raisons

fondées. A partir de quarante mètres je redevais lucide, et je n'ai jamais percuté un seul..., alors que pourtant la première fois quand j'avais déclenché un fenzy c'était pour des raisons qui n'avaient rien de très graves et où j'étais dans un état relativement normal, alors que les autres fois j'avais les deux détendeurs bloqués à plus de quatre-vingt-dix mètres ! Plus d'air ! Et bien à quarante mètres j'étais redevenu lucide, j'avais contrôlé le truc, je savais que c'était grave mais que j'en avais dans la fenzy, que je pouvais respirer dans la fenzy, j'ai arrêté mon truc, je suis remonté jusqu'où il fallait que je remonte, j'ai pas lâché mon panier, j'ai rien perdu et c'est pas moi qui ai fait ça ! J'ai assisté à ça, ça se monte progressivement comme des réflexes qui font que tu es capable de ça !

Raveneau : Là tu fais appel à l'expérience, pour être capable de ça il faut déjà avoir derrière soi toute une expérience !

Jasper : Ce métier est vraiment basé sur les situations de crise que tu as traversées, tu peux pas l'apprendre autour d'une table ! C'est des situations de crise que tu as traversées par chance au début ! Je crois qu'il faut de la chance au début, et ce qui fait qu'après tu sais ce qu'il faut faire dans ces moments-là, c'est même pas que tu le sais, ça fonctionne, c'est inscrit et après je peux te dire que la cinquième fenzy que je me suis faite j'ai même pas eu peur, je savais à la limite que ça allait fonctionner ! Sur quarante mètres que j'allais me trouver à même de réaliser la situation et de freiner tout, d'arrêter, de redescendre et de recommencer mon truc tranquille comme si de rien n'était ! »

Ces expériences limites conduisent les corailleurs à trouver des parades dans ce corps à corps avec la mer. Leur maîtrise est un pari sur leur corps et sur leur volonté ; elle se redouble car c'est en même temps affirmer la maîtrise sur sa propre vie, précisément en la risquant.

Revenons au moment de l'initiation, au jour même où le futur corailleur reçoit son baptême du feu, et écoutons James :

« James : Il m'a chopé par derrière, il a dégonflé ma fenzy... donc il m'a bloqué dans ma volonté... et je commence à redescendre et je

voyais le fond qui revenait, je me suis dit putain, je vais mourir ! Je comprenais pas pourquoi je remontais pas ! Il m'a secoué, il m'a fait signe de remonter etc, on a repris la montée, j'étais incapable de faire quoi que ce soit, je m'étais accroché à lui.

Raveneau : Tu étais à la limite de perdre connaissance? Tu sentais le palpitant, le coeur qui s'emballe ?

James : En sortant de l'eau j'ai dit je crois pas que je vais pouvoir continuer. Il m'a dit, non, non, c'est rien on a peut-être été un peu profond pour la première fois, on en refera une demain à soixante si tu veux. J'ai dit d'accord, et le lendemain on en a fait une à soixante ! Impeccable, de soixante à quatre-vingts c'est bien. Et ce qu'il y a d'extraordinaire dans la plongée et ça m'a toujours émerveillé, c'est que là j'ai frôlé la mort de très près, et je sais pas comment ça peut se faire que l'on puisse oublier si rapidement ce que l'on a vécu la veille. Parce que je suis passé près de la mort. Et le lendemain je me suis équipé sans aucune appréhension. Il faut dire qu'au Congo là où j'étais sur les plates-formes pétrolières, c'était pas facile non plus, on travaillait souvent dans des conditions difficiles, des eaux troubles, souvent du matériel très lourd à balader au fond. Donc ça, ça me paraissait être pratiquement de la rigolade, soixante mètres, des eaux claires, juste les bouteilles et un panier, c'était un peu de la rigolade, le travail. Et puis voilà, j'ai commencé comme ça, soixante mètres et puis jusqu'à attaquer les fonds profonds. Et c'est grâce à..., ça c'est vraiment un gars qui... J'aurais pu habiter Lyon, on m'aurait jamais parlé de corail. C'est parce que j'habitais en Corse et qu'il y a du corail. »

A l'instant du passage, le corailleur en charge d'un novice peut être présent à ses côtés, comme ce fut le cas pour James. Si tel n'est pas le cas, du moins, est-il attentif à ne pas sonder un rocher trop profond, pour permettre une meilleure adaptation et réduire les risques. Le corailleur n'est plus alors avare des réponses aux questions que lui pose le novice ; mais il les attend, il ne les suscite pas. Car il sait, au fond (au sens propre comme au sens figuré), que les connaissances ne peuvent se constituer qu'à travers une expérience personnelle, intime,

au cours de laquelle l'homme transformera l'affrontement avec la mer en savoir incorporé directement.

« Si tu veux, en tant que marin tu vas acquérir tout ce qui est de l'ordre du bateau, de la navigation, de la manipulation du matériel, toutes ces choses là, tu vas te faire une idée des zones de plongée, une idée des techniques extérieures, c'est évident que tout ce qui concerne la plongée au corail elle-même, tu ne l'apprendras pas en tant que marin, ça tu l'apprendras en plongeant, et il n'y a pas d'autres solutions. Moi en ce qui me concerne, la première année j'ai fait ce que je t'ai dit, et la deuxième année je me suis associé avec lui, c'est-à-dire que j'ai dit OK on part comme ça, sauf que je veux plonger aussi ! Et alors on est parti sur cette base là. Je dirais pas qu'il m'a appris à plonger, j'étais moniteur de plongée avant, mais il m'a, chaque fois que j'avais quelque chose, de toute façon j'étais seul, chaque fois je lui disais il m'est arrivé ça et il m'expliquait, t'aurais dû faire ça ! C'est comme ça que ça se transmet. » (Jasper)

Les corailleurs savent que le processus d'acquisition des savoir est nécessairement singulier. C'est pour cela qu'ils font silence et détournent les interrogations. Les échanges ne peuvent se concevoir qu'une fois les expériences réalisées ; et encore, jamais deux situations ne se ressemblent, et ce qui vaut pour l'un ne vaut pas forcément pour l'autre. Mais le risque et la peur contrebalancent le silence et invitent alors aux échanges.

Une connaissance liminale

Etre aux côtés d'un corailleur pour les premières plongées ne vous apprend rien du travail qui sera le vôtre. C'est ce que nous explique Jasper :

« Je l'ai regardé faire peut-être deux ou trois fois, mais ça sert à rien, parce que les premières fois que tu regardes l'autre au fond, par définition toi tu es débutant, tu vas être dans un état complètement narcosé, tu penses essentiellement à toi, si tu penses à quelque

chose, tu es absolument incapable de réfléchir à ce qu'est la finesse de ce truc là ! Tu peux pas, en plus l'autre se déplace, tu as l'impression qu'il suit un trajet complètement aberrant, tu le vois partir en pleine eau, et tu peux pas le suivre parce qu'il palme plus vite que toi, il a plus l'habitude, tu vas pas partir dans le noir tu vois rien, non ! Donc ça ne sert à rien, tu dois plonger toi-même et qu'il y ait, au début au moins, un mec qui t'aide, qui t'informe en discutant, qui te dise il t'est arrivé ça, t'aurais dû faire ça, là tu as fait une connerie. Des trucs comme ça, c'est tout. »

Si plonger la première fois avec un corailleur ne vous apprend rien, cela peut au moins vous sauver la vie comme ce fut le cas de James. Cela aurait aussi été le cas du marin de Jasper, mais il n'en était plus à ses premières plongées quand cela est arrivé. D'autre part, les corailleurs plongent rarement à deux car selon eux, aux profondeurs où ils se trouvent, l'un ne peut venir en aide à l'autre: "Cela ferait deux morts au lieu d'un, et c'est déjà arrivé". La plongée au corail est une expérience unique, intime, singulière. C'est à vous, et à vous seul, de la contrôler. Elle vous emmène aux limites, au seuil d'un autre monde. En ce sens, la connaissance est un savoir liminal, un savoir négatif serions-nous tentés de dire. Nous entendons par là que les phénomènes auxquels sont soumis les corailleurs ne sont ni réellement des objets empiriques perceptibles de la connaissance positive, ni des objets situés dans les régions de l'inconnaissable où il n'y aurait aucune forme. Ils sont entre les deux. Limen, en latin, signifie seuil, porte. La connaissance est "négative", c'est-à-dire en creux, inversée, parce que c'est une expérience des limites du savoir, des erreurs que les corailleurs commettent en essayant de connaître, des éléments qui interfèrent avec leur maîtrise, des dérapages qui créent les accidents. Autrement dit, autant de choses que nous ne voulons généralement pas connaître et qui ne retiennent pas l'attention du savoir "officiel", qui est

une connaissance positive. La surface de la mer constituerait alors ce seuil, l'interface entre un savoir positif et un savoir négatif ; un savoir que les corailleurs retournent en principe d'acquisition de connaissances¹¹⁵.

L'apprentissage de l'ivresse

En général, le novice est "complètement bourré" les premières fois où il descend profond. Ceci peut s'expliquer par la peur, l'appréhension et tout simplement par l'intoxication puissante du système nerveux central par l'azote (N₂). Tous les corailleurs s'accordent pour constater "qu'avec le temps, on la contrôle" ; au point que certains n'y prête plus attention et récuse le fait même qu'ils soient narcosés parfois.

« On est tous narcosés au fond, mais on maîtrise. Même narcosé je fais les gestes qu'il faut automatiquement. Je sors mon parachute et je le gonfle par exemple, si je vois que j'ai un peu de mal à remonter. Si je n'y arrivais pas, je me poserais des questions. Je fais tout cela sans y penser : je gonfle ma fenzy, etc » (Renato)

Si le novice n'arrive pas du tout à coordonner ses gestes et à conduire sa pensée, il ne peut élaborer une conception de la pêche au corail satisfaisante. D'abord, il ne peut pas travailler parce qu'il ne trouve pas de corail, il ne le voit pas. Ensuite, tout occupé de lui-même et de ses sensations, il génère la peur. La première étape à franchir est donc nécessairement l'apprentissage des techniques du corps requises pour maîtriser les effets de l'ivresse des profondeurs.

¹¹⁵ En théologie chrétienne, il existait auparavant une doctrine appelée théologie apophasique. Elle prescrivait d'étudier Dieu sous l'angle de ce qu'il n'est pas plutôt que sous l'angle de ce qu'il est. L'idée reposait sur le motif qu'il était impossible de produire une affirmation positive de son essence.

Nommer pour maîtriser

La fréquentation et les conseils de corailleurs plus avisés amèneront progressivement le novice à avoir plus confiance en ses ressources personnelles et à domestiquer les sensations sauvages et puissantes de la narcose. Si tel n'est pas le cas, il abandonnera la pratique de l'activité.

« Mika : Oui, ça m'est arrivé aussi de dire, je la sens, je la maîtrise et tout à coup tu sens plus rien !

Raveneau : Là tu as juste le temps ... !

Mika : Maintenant j'évite de faire, de me retrouver dans cette situation ! Quand je la sens.

Raveneau : Comment tu sens ça ?

Mika : Déjà au niveau de la vision, au niveau des réflexes, au départ tu mets un certain temps avant de voir ton bras, tu regardes ta montre, et après tu vois les chiffres, alors que l'on pêche toujours le corail en automate, tu le fais par automatismes ! Le reste après, je pensais qu'on pouvait maîtriser, mais il arrive des moments... il faut partir !

Raveneau : Et quand tu attends vraiment, ça se brouille ?

Mika : Oui, c'est ça, il faut remonter, t'es mal ! Putain t'es mal, quand tu veux rapprocher tes mains ! Ce matin j'avais le détendeur dans la bouche et... c'est le détail qui en cas de narcose... il n'y a pas de petits détails, tu remontes... il n'y a pas de petits détails ! (...) Ça m'est arrivé deux fois, j'ai été mal comme si je faisais un cauchemar, je me sentais partir je pouvais pas résister, et en même temps je partais pas en syncope, t'es limite, tu t'accroches, tu te dis il faut que je tienne, que je tienne, faut que je respire, il faut que ça parte, tu sens qu'il va t'arriver quelque chose. C'est pas t'es content, c'est le quatorze juillet, je bois le champagne ! Pour moi la narcose, c'est très désagréable ! (...) Si je pouvais montrer à des gens, leur faire ressentir, pour moi ça été l'enfer ! D'un autre côté j'ai entendu des gens dire quand ils sentent la narcose c'est bien t'es comme dans un cocon, j'aurais voulu connaître ça ! Mais la narcose quand je la sens, j'ai pu la pousser pour voir ce qui se passait deux fois, ça s'est très mal passé, tu sais le trou noir ! Sept minutes d'absence totale, et te retrouver comme ça, avec Jean qui tire sur le panier parce qu'il ne comprend pas pourquoi ce

panier monte pas, parce que moi je suis accroché dessus. »

Comme le laisse penser cette remarque, pour qu'un corailleur maîtrise la narcose il lui faut relier deux choses : la présence des symptômes produits par la narcose d'une part, la reconnaissance de ces symptômes et leur lien avec la manière dont il se comporte au fond. En effet, la présence des seules manifestations ne suffit pas, car elle ne permet pas par elle-même la maîtrise de l'ivresse. Pour l'atteindre, il faut que le plongeur soit capable de prendre clairement conscience (mais comment est-ce possible?) de ces symptômes et de les relier à sa pratique sous-marine de façon à faire corps avec eux. C'est de cette manière qu'il apprendra progressivement à maîtriser l'ivresse.

Les échanges avec des corailleurs plus expérimentés permettent de calmer les craintes et de reconnaître plus aisément certains signes. Mais les symptômes sont extrêmement variables d'un individu à l'autre, et suivant les plongées. Cela rend l'expérience difficilement communicable. Malgré cette richesse des manifestations, le novice relève dans ses échanges avec les autres des référents empiriques du terme narcose, et il les unit à ses propres sensations. Cela ne l'empêchera pas d'éprouver la singularité de ses impressions et de ses expériences, mais celle-ci se trouvera confirmer et comme circonscrite dans le même champ d'expérience que celui des autres corailleurs. C'est seulement de cette manière que le savoir liminal progressivement incorporé trouvera sa place, parce que le novice aura créé un champ pour le classer. Car pour reconnaître une sensation ou un objet, il nous faut tenir compte à la fois du passé et de l'avenir ; c'est-à-dire des relations entre nous-mêmes et l'objet. Autrement dit, les impressions éprouvées sous narcose portent des valeurs attachées aux expériences liminales effectuées.

Le champ des expériences sous narcose recouvre à la fois une connaissance, une technique du corps et la valeur qu'un corailleur lui attribue. Plus ses expériences sont importantes, plus il connaît ce qu'est la narcose et plus il diversifie ses jugements sur les qualités de cette ivresse. Il apparaît ainsi que classification, connaissance et valeurs attribuées à la narcose sont indissociables. Un novice a par définition moins d'expérience qu'un corailleur confirmé, d'où l'importance pour lui de prendre appui sur la classification de celui-ci. Ce qui ne préjuge pas des propres évaluations du novice qui sont par essence uniques. Mais la médiation par les référents d'un corailleur plus expérimenté lui permettra d'identifier et de domestiquer d'autant mieux ses propres sensations. En conséquence, c'est seulement quand le novice devient capable d'identifier clairement les manifestations de l'ivresse qu'il est alors capable de la maîtriser.

Au bout du compte, il sera moins en danger au fond, plus efficace dans sa recherche du corail et éprouvera alors du plaisir à sa pratique. N'est-ce pas quand ils trouvent du corail que les corailleurs "se régalent" ? Car il reste encore cette dernière étape à franchir pour que celui qui connaît l'ivresse continue à plonger à ces profondeurs ; il doit apprendre à en aimer les manifestations, ou du moins à les circonscrire dans un espace neutre.

La mort dans les yeux

Les sensations produites par la narcose ne sont généralement pas agréables, quoiqu'en dise une certaine mythologie. A ces profondeurs, l'ivresse peut-être d'une rare violence, elle prend alors la figure de la mort.

*« James : A mon sens il y a deux narcoses !
La narcose que tout le monde peut ressentir à
partir de soixante, soixante-cinq ! Tu la maîtrises
plus ou moins bien ! Moi à soixante-cinq je peux
ressentir une légère narcose, celle-là elle te fait*

rien. Par contre la deuxième, tu sens la mort, si tu te casses pas tu sais qu'elle va venir, tu as intérêt à partir sinon tu t'en sors pas ! Celle-là elle est atroce ! Tu sens qu'il y a quelque chose de grave qui va se passer.

Raveneau : Est-ce qu'il y a un stade intermédiaire, parce que si j'ai bien compris la narcose c'est une intoxication à l'azote, et l'intoxication elle se fait au fur et à mesure. Mais est-ce que tu sens une transition, entre la narcose légère et le moment où tu te dis il faut que je remonte ?

James : Celle-là elle vient très vite ! On ne sent pas le passage entre les deux. L'organisme accepte jusqu'à un certain stade, et ça va très vite, deux ou trois, quatre secondes, le passage entre le premier symptôme et après tu perds connaissance, tu bascules, il faut faire très très vite. Ça ne vient pas au fur et à mesure. »

Le novice peut être à juste titre, effrayé par cette deuxième narcose. Elle est redoutée et chacun l'évite, tout en se tenant sur le fil du rasoir. Le corailleur expérimenté mettra en garde le novice contre cette ivresse qui "sent la mort", tout en sachant qu'il lui sera nécessaire de l'affronter. Par les interactions entre eux, le novice apprendra à redéfinir ses sensations en des termes moins effrayants, à maîtriser ses émotions et à mettre des mots sur ces phénomènes liminaux.

Cette narcose, c'est elle qui vous fait franchir le seuil, c'est elle qui vous initie la mort dans les yeux. La connaître est une étape fondamentale puisqu'elle sanctionne votre entrée dans le métier.

Des corps ailleurs

Ce problème de la narcose conduit à celle de l'expérience du fond, non seulement en tant que rapport à la mort, mais aussi en tant que jeu avec la vie, "ailleurs".

« Une fois que tu as fait l'expérience il faut que tu te méfies ! C'est-à-dire que parfois tu te mets à penser à des choses complètement folles !

C'est-à-dire qui n'ont aucun rapport, il m'est arrivé tout à coup de me mettre à penser à des sujets métaphysique profonds oubliant complètement où j'étais ! Peu importe le sujet, dériver sur un truc. Narcose classique : tout d'un coup tu as l'impression que tu as une bête sur toi et c'est ta main ! Et ça dure ! Tu regardes la bête en question ! Et c'est là l'expérience, c'est-à-dire qu'à un moment donné il y a une partie de toi qui est restée lucide et qui te dit fais attention ! Tu es en train de déconner, c'est pas une bête c'est ta main ! C'est pour ça que cette partie qui est lucide, si elle fonctionne bien elle va casser toutes ces pensées délirantes et parasites qui peuvent intervenir dans la plongée ! Elle les relègue ailleurs, alors tu les as, au coin des yeux, tu les sens, qui tournent, sur n'importe quel thème, ça fait partie du délire, mais il y a une partie de toi qui continue à fonctionner de façon rationnelle.

Raveneau : La façon dont tu en parles, c'est une partie de toi comme s'il n'y avait pas vraiment une volonté, comme si il y avait quelque chose en dehors de toi ! ?

Jasper : oui, c'est en dehors de toi, c'est comme si il y avait un pilotage automatique ! Tu t'y mets, tu sautes, jusqu'à là c'est toi, puisque tu as décidé, tu arrives au fond, la première minute tu arrives au fond c'est encore un peu toi parce que tu es lucide ! A partir de la dixième minutes c'est plus toi, ça fonctionne tout seul et si problème il y a ce sont des automatismes, c'est tout ce qui t'est arrivé avant qui va faire que tu vas avoir tel geste, qui va te guider, et puis il faut l'avoir vite ! Quelqu'un qui fait une remontée "fenzy" rapide, à ce genre de profondeur tu y restes, c'est-à-dire que tu vas faire une embolie gazeuse et tu y restes (...) Moi j'en ai fait quatre, cinq de remontée comme ça, la première, ma première saison. »

Parallèlement à la détérioration du raisonnement logique, la narcose s'accompagne d'une atteinte de la perception du corps, d'autant plus accentuée qu'en immersion le plongeur est en état d'apesanteur¹¹⁶. Il peut avoir la tête en bas, en haut, le corps incliné dans n'importe quelle position. Les seuls bruits ne sont que le

sifflement du détendeur et les bulles d'air qui s'échappent. Sous l'emprise de la narcose, il est littéralement "ailleurs".

Parfois ce sont les limites mêmes du corps qui semblent se fondre dans le monde sous-marin. A d'autres moments, c'est le sentiment d'être en dehors de son corps qui est éprouvé. Cette dépersonnalisation est à raccorder à l'impression de double conscience que les corailleurs expérimentent régulièrement : *"une sorte de dédoublement, une partie de toi observe l'autre de façon non rigoureuse"*. Cet état modifie généralement l'humeur ; c'est l'euphorie, le bien-être : *"le corail c'est magique"* ; ou alors l'angoisse.

Pour les corailleurs, l'immersion est clairement un espace-temps différent, c'est une expérience coupée du monde. Mika nous rappelle cela :

« Tu as vu cette attente qu'il y a à bord ! Ca, ça n'a jamais changé, on a beau avoir maintenant beaucoup de matériel après quand on est sur ..., mais dès l'instant où je saute à l'eau avec le panier et la pierre c'est terminé, pour moi c'est fini, je suis coupé du reste du monde. Alors en plus tu pars, tu quittes toujours des sourires, la lumière, des couleurs à bord, le blanc le bleu, le bateau c'est gai ! Et dès que tu es dans l'eau c'est terminé, tout est uni ! Tu descends, tu descends, et au fond c'est droit ! Mais en vingt ans ça n'a jamais changé ! C'est-à-dire que dès l'instant où tu es dans l'eau, jusqu'à ce que tu sois sur ombilical¹¹⁷, et puis après c'est le soulagement, parce que tant que tu es accroché c'est déjà différent ! Même quand tu es mal ! ... »

Les états limites et de conscience modifiée dans lesquels baignent les corailleurs suffiraient en eux-mêmes à prouver qu'ils sont bien hors du monde, ailleurs. Mais la nature dans laquelle ils évoluent, les fonds sous-marins,

¹¹⁶ Apesanteur dû à la flottabilité corrigée par la bouée .

¹¹⁷ Il fait référence ici aux paliers où il est accroché au pendeur, où il respire avec un narguilé et se réchauffe avec un tuyau d'eau chaude, le tout relié au bateau.

redoublent cet au-delà. La mer est le théâtre de nombreuses légendes et mythes (Graves : 1958 ; Sébillot : 1983) ; en particulier, la croyance en un monde sous-marin d'une nature spécifique.

Il existe de nombreuses légendes qui racontent l'engloutissement de villes, de pays ou de continents. La légende de la ville d'Ys (au sud du Finistère) est sans doute l'une des plus connues : ceux qui y habitent vivent dans un état transitoire entre la vie éternelle et la mort définitive, « cela durera jusqu'à ce que la ville ressuscite » (Sébillot, 1983). Cette légende est attachée à la culture celtique pour qui « les morts ne sont que provisoirement disparus. Ils sont retournés au sein maternel, symbolisé par l'eau » (Carrer, 1986).

De nombreuses divinités marines habitent les fonds sous-marins; les plus connues sont les sirènes. Ces femmes-poissons, monstres redoutés, ensorcellent les marins. "Muses de l'au-delà", elles parcourent les mers depuis l'Antiquité jusqu'à la période contemporaine. Leur état entre-deux eaux, mi-animal, mi-humain, intrigue.

Est-il nécessaire de rappeler que l'eau, la mer, sont profondément reliés à l'origine de l'existence à travers la plupart des civilisations. Au commencement était l'eau...¹¹⁸. L'eau est le symbole de la vie, mais elle peut également apporter la mort : déluge, tempête, naufrages, noyades.

L'immersion, dans la ritualité archaïque, symbolise la mort suivie d'une renaissance. Elle est au coeur de

¹¹⁸ La Genèse dit : "l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux".

nombreux rituels¹¹⁹. Tout le sens du baptême dans la religion chrétienne réside en ce point : le baptême par immersion, le plus ancien (celui du Christ), met en scène la mort symbolique de l'initié et sa renaissance à Dieu. A travers une nouvelle filiation, il est "devenu fils de Dieu", il signe son appartenance à la communauté de l'église. Mircea Eliade dit que « l'immersion dans l'eau symbolise la régression dans le pré-formel, la réintégration dans le monde indifférencié de la préexistence (...). L'immersion équivaut alors à une dissolution des formes » (1952 : 155).

Le lecteur aura compris où nous voulons en venir : la pêche au corail instaure un ordre symbolique fondé sur le couple mort-renaissance, et elle s'organise comme un rite de passage. Nous avons jusqu'ici évité d'employer le terme rituel parce que l'activité, au coeur de notre modernité, ne se laisse pas facilement saisir sous cet angle ; et parce que les hommes qui la pratiquent opposent de nombreux obstacles à une interprétation de ce genre. Nous avons évoqué leur individualisme forcené, les variations de comportement, les décisions personnelles qui entrent en conflit avec les normes implicites du groupe. Nous avons établi que si les normes existaient et qu'elles étaient bien porteuses de significations collectives, elles ne réussissaient jamais à établir une codification rigoureuse, valables pour tous. Malgré cela, et peut-être aussi à cause de cela, l'activité s'organise comme un vaste rite de passage, et l'initiation, de manière plus pertinente encore, comme un rite initiatique. Avant d'entamer notre démonstration, rappelons d'abord la définition de ce qu'est un rite de passage .

¹¹⁹ Ainsi, par exemple, à Athènes les jeunes garçons subissaient une initiation par immersion en mer. Chez les celtes, la légitimation des enfants par ordalie, en les plongeant dans les eaux du Rhin, est attestée (Thomère, 1995). Les Ba Thonga, tribu bantoue, imposent un rite initiatique qui se termine par une immersion prolongée jusqu'aux limites de la suffocation. Il a "traversé la mer" est-il dit. (Junod, 1936)

Rite, initiation et transgression

C'est Arnold Van Gennep (1909) qui, le premier, a repéré dans le foisonnement des rites, la structure ternaire sur laquelle s'appuie ce qu'il a lui-même désigné "rite de passage"¹²⁰ : « rite qui accompagne chaque changement de lieu, d'état, de position sociale et d'âge ».

Considérons à présent, divers éléments de la pêche au corail.

- **Le temps** : C'est le silence qui frappe d'abord l'observateur. Plus personne ne parle lorsque le corailleur se prépare et s'habille; il flotte comme un recueillement sur le bateau, un respect. Silence dans l'eau, juste le bruit de l'air respiré et des bulles qui remontent vers la surface. Le temps est compté au fond et pourtant sa perception en est différente. Il n'est plus de même nature. C'est une autre durée, celle du fond. Une durée hors du temps de la vie ordinaire. Il n'existe pas de continuité entre les deux. Au fond, tout se passe en un clin d'oeil : l'irruption de la narcose, la descente. En même temps, tous vos gestes sont ralentis. La durée est élastique ; elle s'allonge et se rétrécit.

- **L'espace** : Il en va de l'espace comme du temps : absence, vide. Les lieux qui inscrivent la présence des corailleurs dans le monde sont invisibles (les rochers). La mer représente le chaos, l'indifférencié, l'origine. C'est tout autant oser porter un regard sur sa propre origine¹²¹. C'est un espace sacré, y entrer relève alors de la transgression.

¹²⁰ Selon lui, tout individu passe par plusieurs statuts au cours de sa vie et les étapes sont souvent marquées par des rites. Ainsi la naissance est l'occasion du premier rite de passage. La puberté, l'âge adulte, le mariage et enfin la mort sont sanctionnés par divers rites. Mais les rites de passage peuvent s'appliquer à des changements de période (saison, nouvel an) ou d'espace (passage d'un col, seuil d'un temple).

¹²¹ Nous verrons plus loin ce que cela implique.

- **L'immersion** : C'est un saut dans l'inconnu, un moment coupé du monde, entre parenthèses, où l'on flotte en apesanteur. L'activité respiratoire est volontaire, les perceptions démesurées et dérégées, la conscience modifiée par l'ivresse. C'est une régénération symbolique (le grec "baptizein" signifie immerger) un passage entre la vie et la mort, une inversion du haut et du bas. Descendre au fond équivaut à une mort symbolique (mais qui peut être réelle !) suivie d'une renaissance, la sortie hors de l'eau.

- **Le corail** : Il est mal défini : entre animal, végétal et minéral. C'est aussi "l'or rouge", il est associé au "trésor", à la "grotte au trésor", "au rocher vierge".

- **L'activité** : Elle se situe entre pêche, chasse et cueillette; elle est mal définie. Officiellement, c'est une activité dérogatoire à tous niveaux (législation du travail, profondeurs autorisées, tables de plongée, licence de pêche). Elle navigue sur le fil du rasoir et associe le risque, la peur, la mort et l'argent.

Un ordre symbolique

Toute cette énumération ne servirait à rien si elle n'aboutissait à une série d'oppositions porteuses de sens. On connaît le mot de Mircea Eliade qui écrivait qu'au-delà du monde connu « s'étend l'infini informe et inconnu, le monde mystérieux des démons, des larves, des morts et des étrangers, le chaos, la mort et la nuit ». Cette distinction entre l'orbis interior et l'orbis exterior est bien connu des ethnologues. L'image de l'orbis interior consiste en une inversion complète des éléments de l'orbis exterior. Ainsi, si l'orbis interior constitue un domaine familier et connu, à l'inverse, l'orbis exterior se définit par la difficulté à s'orienter et la menace constante de se perdre.

Pour un pêcheur de poisson habitué à naviguer sur la surface de la mer, plonger, c'est non seulement se perdre et errer dans un monde inconnu et dangereux, mais c'est aussi transgresser un interdit : celui de regarder ce qui est défendu ; car un jeu mortel se cache sous le simple fait de regarder. Jeter un oeil sur l'au-delà de la surface, dans le monde de la nuit et des gouffres, c'est risquer l'aveuglement. Ce qui est caché aux regards humains doit le rester, telle est la logique de cette pensée symbolique. Faire fi de cet interdit, c'est s'exposer à la mort, à cette narcose qui "sent la mort". Sur les sentiers perdus des confins de la terre dit la légende, les héros côtoient la mort. Mais le jeu des oppositions ne s'arrête pas là, il contamine et structure l'ensemble des perceptions. Ainsi, ce qui est stupide ici devient avisé là-bas¹²² et réciproquement. Les contes ont largement puisé à cette source. C'est le thème bien connu des frères dont le plus jeune est le moins avisé et le plus faible ; sitôt les frontières du monde connu franchies, c'est lui qui vaincra. De ce point de vue, les fonds sous-marins sont associés au sauvage, à l'inconnu, aux monstres, à la mort, au trésor... Ils incarnent les puissances du désordre et du radicalement autre que l'homme. Ils renvoient à ces périodes de flottement entre nature et culture, entre vie et mort, entre l'état in-fans et l'état du logos. Tout un champ de représentations symboliques qui structure profondément ce "monde du silence".

¹²² C'est le sens des répliques du premier fossoyeur à Hamlet, dans la pièce de Shakespeare :

- Premier fossoyeur : C'était le jour où est né le jeune Hamlet, celui qui est fou et qui a été envoyé en Angleterre.

- Hamlet : Oui-da ! Et pourquoi a-t-il été envoyé en Angleterre ?

- Premier fossoyeur : Eh bien ! Parce qu'il était fou : il retrouvera sa raison là-bas ; ou s'il ne la retrouve pas, il n'y aura pas grand mal.

- Hamlet : Pourquoi ?

- Premier fossoyeur : Ça ne se verra pas là-bas, tous les hommes sont aussi fous que lui.

(Hamlet, acte V, scène 1.)

Dans cet ordre symbolique, que les corailleurs transgressent la limite des genres ne doit pas surprendre. Cela confirme leur rôle de médiateur entre un monde et l'autre. Le corail qu'ils remontent est lui-même chargé d'un pouvoir spécifique, d'une efficacité quasi magique ; il protège contre le mauvais oeil, lui qui a été ramené par ceux qui ont osé affronter la mort dans les yeux. On ne s'étonnera pas alors de voir que toute la pêche au corail se trouve segmentée en marge. Mais qu'on ne se méprenne pas, cette logique symbolique débouche aussi sur des pratiques qui se manifestent au jour le jour, comme nous avons tenté de le montrer dans les pages qui précèdent.

Un rite de passage

Il semble pourtant difficile d'envisager la plongée au corail comme un rite de passage parce qu'à première vue il semble évident qu'un rite ne se reproduit pas tous les jours, à fortiori deux fois par jour. Qu'il soit quotidien peut sembler paradoxal pour un rite de passage. D'autre part, il laisse place à l'initiative individuelle par l'adaptation des techniques, des "ficelles", des gestes intimes qu'on accomplit pour se protéger, du choix de la durée au fond, du fait de "doubler" ou non. Autrement dit, il ouvre sur l'incertitude (ce qui est bien une caractéristique de l'activité) et de ce fait, ne constitue pas une référence stable et univoque à laquelle il serait possible de puiser la vérité du rite. Malgré cela, les variations individuelles sont assez limitées, du fait des contraintes du milieu qui imposent la redécouverte, à titre privé, des mêmes techniques du corps et des mêmes savoir-faire qui, eux-mêmes, structurent les mêmes représentations et les mêmes comportements. Le milieu sous-marin que les corailleurs affrontent s'impose irréductible à tous ; il est le support d'identifications semblables et modèle des structurations identiques. Ce rite a donc aussi un caractère collectif. Il est la base de nombreux échanges

entre les hommes afin de réduire le risque; de cette manière il tend à s'uniformiser et à s'homogénéiser. Tous ces gestes, ces techniques, ces états mentaux poursuivent un même but : récolter le corail, remonter du fond de la mer un objet (par elle) caché, un "trésor" (rouge sang), une "marchandise", une protection contre le mauvais oeil. Et tous les corailleurs, lorsque nous les interrogeons, fournissent la même explication : c'est par passion.

Mettre en relation des entités qui n'appartiennent pas à la même dimension (terrestre et marin, externe et interne, visible et invisible), découper le temps, viser à produire un effet, opérer un changement, se répéter à chaque fois que les circonstances qui le commande se reproduisent, c'est bien là la définition d'un rite.

Seuil et transgression

Seuil

On pourrait à la manière de Victor Turner appeler les corailleurs "les gens du seuil" (1990 :96). Selon lui, ce sont nécessairement des personnes ambiguës puisqu'elles passent au travers des classifications qui déterminent des états. Effectivement, les corailleurs ne sont ni ici, ni là mais entre deux eaux. Leur connaissance et leur savoir est celui de la liminarité. Ils jouent un rôle de médiateur entre le monde de la surface et celui du fond. Leur ambiguïté intrigue. Ils sont à mi-chemin de la vie et de la mort.

Or, ce sont des éléments de ce type qui font obstacle à l'élaboration d'une vision ordonnée du monde. Afin d'obtenir une classification sans équivoque, on cherche à écarter ce qui est à cheval sur deux catégories. C'est pour cette raison que dans de nombreuses cultures, tout phénomène de médiation est plus ou moins l'objet d'un interdit (Stomma, 1986 : 87), de manière à l'exclure du champ de la reconnaissance sociale, rendant ainsi possible

un classement clair. La liminarité, nous dit Turner, est fréquemment associée « à la mort, au fait d'être dans les entrailles, à l'invisibilité, à l'obscurité, à la bisexualité » (1990 : 96). Mais si les corailleurs sont associés à cette médiation, c'est parce que l'immersion elle-même - "se jeter" (à l'eau) disent-ils - est l'objet d'un interdit. Mais pourquoi les corailleurs sont-ils prêts à transgresser l'interdit (du regard) et à descendre au fond ? Pour le corail. Soit, mais cela ne nous explique en rien la logique à l'oeuvre. Elle repose en fait sur la structure des rites de passages formulée par Van Gennep. Il a établi que les notions de temps et d'espace ne sont pas considérées comme continues, mais segmentées en éléments de valeurs différents, généralement opposés deux à deux. Ainsi en est-il de la pêche au corail. Le temps de l'activité, selon la logique de cette pensée symbolique, relève donc d'une triple segmentation. La phase de séparation où le corailleur quitte son état antérieur : elle représente le moment où le plongeur s'habille et s'équipe. La seconde est la période de marge en propre, c'est l'immersion, comprenant la descente, la recherche du corail au fond, puis la lente remontée suivie de la gestation que sont les longs paliers de décompression. Enfin, la sortie hors de l'eau, phase d'agrégation, où le corailleur revient légitimé (par la mort et le corail), acquérant par le fait un statut spécifique : argent de la vente du corail et prestige associé à l'affrontement à la mort, à la transgression des fonds et au corail (objet de valeur symbolique). Nous savons que le corailleur a une place à part dans l'économie des sociétés méditerranéennes, il y est inscrit socialement.

Transgression

Souvenons-nous que la première étape du parcours d'un corailleur consiste généralement à commettre une transgression : pirater. C'est un acte non conforme aux

normes de la société, mais il est dans l'ordre de l'activité elle-même. La transgression fait système dans cette pêche. C'est elle qui donne aux corailleurs le sentiment d'avoir un destin commun, d'être "embarqué sur le même bateau".

«Je pense que la mer et la nuit constituent une sorte de domaine très sacré dans sa profondeur, c'est quelque chose dont on touche le revers dans le discours des pêcheurs. La façon dont les pêcheurs perçoivent les pêcheurs de corail, et de façon ambivalente parce que le pêcheur de corail va voir des choses que le pêcheur de surface ne voit pas et dont il considère qu'elles n'ont pas à être vues. C'est un cimetière la mer, c'est un tombeau dans ce type de profondeur, c'est quelque chose qui n'a pas à être violé, d'ailleurs ces mots que j'utilise (cimetière, tombeau et viol) font que le mot de transgression se justifie. » (Jasper)

La transgression s'exprime par le fait de crever la surface de la mer, d'y entrer par effraction, de franchir une frontière et d'aller voir. Voir, c'est risquer d'être saisi justement par ce qui vous regarde : une figure de l'épouvante, un monstre, le visage de la peur qui vous médusera sur place. les gouffres marins ne sont-ils pas justement le royaume de la Gorgone Méduse ? La transgression, c'est regarder dans les yeux ce qui vous menace, affronter en face l'interdit de voir. C'est jouer avec les limites, frôler la mort, découvrir un trésor caché et se l'approprier. La transgression renvoie aussi au secret, au vol, autant de choses évoquées dans les pages précédentes, mais aussi au regard, à la connaissance.

On sait que l'acte de voir, de regarder entretient un rapport étroit avec la connaissance, la réflexion. Regarder est l'équivalent dans le champ visuel de réfléchir. Or, nous avons relevé que les corailleurs récusent la connaissance théorique et qu'ils entretiennent avec la réflexion un rapport ambivalent. Leur savoir est pragmatique et s'articule sur l'expérience et l'observation

; c'est un savoir de la pratique. Ils se méfient d'y trop réfléchir. Un corailleur disait même en forme de boutade : « *plus t'es con, mieux tu corailles* ». Il voulait dire que pour faire ce métier, il ne fallait pas sans cesse se poser des questions, sous peine de ne plus pouvoir plonger ou d'avoir un accident. Réfléchir, c'est opérer un fléchissement de la pensée, manifester une hésitation, un arrêt. C'est revenir en arrière comme l'indique l'expression "y regarder (réfléchir) par deux fois". Réfléchir, ce peut être aussi "se raviser", c'est-à-dire changer d'avis, revenir sur sa décision, viser en arrière. Le terme contient l'idée du voir et du regard sur quelque chose qui l'arrête, qui cloue la pensée. Ce que l'on craint de découvrir en se retournant, c'est précisément ce dont on pressent le danger, ce doute qu'on redoute. Tordre sa pensée, opérer ce retour sur soi, réfléchir, c'est craindre d'y découvrir la déformation, l'altération, le monstrueux, une figure de l'épouvante ; celle que vous avez connue le jour de votre initiation pour avoir osé la regarder dans les yeux : la Méduse, la figure de votre peur. Réfléchir, c'est porter son regard sur ce qui pétrifie, c'est redoubler l'épreuve faite chaque jour au fond. C'est regarder deux fois la mort dans les yeux ; c'est par deux fois transgresser l'interdit de voir. Réfléchir, c'est transgresser ; transgresser la transgression, c'est l'annuler. C'est la raison pour laquelle réfléchir est "mal vu", la pensée théorique mal venue. Non seulement réfléchir c'est se mettre en danger, provoquer la peur, en portant son regard en pensée sur l'innommable, mais la transgression qu'elle opère porte sur les normes du groupe lui-même. Ce n'est pas la transgression fondatrice, celle qui soude la communauté autour d'expériences et de valeurs communes ; mais celle qui vient barrer la voie à la première. La preuve, c'est que cette réflexion est un arrêt brutal, elle stoppe le cours normal des pensées et les pétrifie. Elle vient inhiber l'action, le travail, la

plongée. C'est elle qui vient fissurer le compact, la totalité.

Un rite d'initiation

Nous avons abordé précédemment l'initiation du corailleur sans pour autant nous référer au concept de rituel. Il nous semble opportun à présent de développer cet aspect.

La signification anthropologique du rite d'initiation dans les sociétés "traditionnelles" n'est pas uniquement d'assurer socialement le passage d'un état à un autre, mais il consiste aussi à engendrer une identité sociale. Il s'agit alors de barrer les incertitudes quant à la conduite à tenir dans l'existence et à fonder les valeurs qui la soutiennent. L'initiation est un rite identitaire qui peut fort bien se passer de toute référence "religieuse" à un principe qui la transcende (Zempléni, 1991 : 375). Seuls les initiés eux-mêmes sont habilités à effectuer le rite. Contentons-nous de cette définition minimale et voyons en quoi l'initiation des corailleurs prend la forme d'un rite.

C'est toujours un corailleur qui amène un novice au corail. Il peut l'accompagner dans sa première plongée, mais ce n'est pas toujours le cas. Cependant, il est présent en surface et "surveille", prêt à intervenir. Le corailleur qui initie le néophyte est son maître "d'apprentissage", ou plus exactement la figure d'identification, le support par lequel le novice intégrera les connaissances, les secrets et les techniques. En ce sens, le corailleur engendre un autre corailleur (le novice). En "mettant au monde" le nouvel initié, le corailleur l'introduit dans l'ordre du symbolique ; c'est-à-dire qu'il lui donne accès aux significations centrales du groupe. Il lui propose un mode d'action et de pensée, un savoir-vivre au sens propre du terme : savoir-faire, gestes, techniques du corps, attitudes, valeurs... La

première narcose, la première frayeur précipitent la formation du novice. Elles le propulsent au coeur du secret des secrets, elles lui donnent accès à la découverte essentielle qui fait les corailleurs : la rencontre avec la mort. C'est une expérience personnelle, intime mais également fondatrice de son rattachement au groupe. Le rite apprivoise le choix de "vivre du corail". On sait que la transformation initiatique est généralement marquée par des rites de mort et de renaissance. Nous sommes bien dans ce cas : le novice est littéralement "avalé" par la mer, projeté dans la gueule de Méduse, pétrifié par la peur. L'épreuve contribue à réduire le néophyte à une "condition uniforme" (Turner, 1990). Elle est une subversion de la pêche elle-même, puisque pour "remonter" du corail il faut maîtriser la narcose et non pas être dominé par elle. Ce paradoxe souligne le caractère auto-référentiel du rite initiatique. L'épreuve est une mémoire, inscrite dans la chair du novice, de son alliance au groupe. Elle atteste aux yeux de tous (par le récit colporté et raconté aux autres) sa détermination à être corailleur.

CHAPITRE VIII - MEDUSE, LE CORAIL, LE REGARD ET L'ENVIE

« Du fond de l'Hadès où elle gîte, la tête de Gorgô surveille en gardien vigilant les frontières du domaine de Perséphone. Son masque exprime et maintient l'altérité radicale du monde des morts qu'aucun vivant ne peut approcher. Pour en franchir le seuil il faudrait avoir affronté la face de terreur et s'être, sous son regard, transformé soi-même, à l'image de Gorgô, en ce que sont les morts : des têtes, des têtes vides, désertées de leur force. »

Jean-Pierre Vernant, La mort dans les yeux, Paris, Hachette, 1985, p.47.

La puissance du regard et sa nocivité possible ont trouvé leur expression sociale la plus pertinente dans la figure de la gorgone Méduse. Son visage est celui de l'épouvante ; sur sa face se défigure toute reconnaissance possible. Parler de Méduse c'est d'abord faire référence à un monstre marin, mais un monstre qui entretient avec la beauté et la laideur un rapport très particulier - on sait que le monstrueux parce qu'il exprime quelque chose d'inquiétant, est souvent lié au sacré -. Ensuite parce qu'elle occupe un statut particulier entre les dieux et les démons : elle incarne le seuil. Elle est la gardienne entre les deux mondes, celui des vivants et des morts, ce qui se voit et ce qui ne peut se voir. Parce qu'elle participe de deux univers, sa nature sera double. Elle renvoie à ces périodes de flottement entre culture et sauvagerie, entre ordre et chaos qui sont aussi des périodes de marge. Enfin parce qu'elle est l'incarnation du désir forcené de voir et aussi de sa sanction: elle est simultanément ce qui attire notre regard et ce qui le fige, ce qui nous fascine et ce qui nous révolte.

Nous verrons quel lien Méduse entretient avec les pêcheurs de corail ; et quelles significations relie la Gorgone de pierre, arrachée au temple d'Orvieto, quatre siècles avant notre ère avec les délicats rameaux de corail de Méditerranée que les corailleurs vont "arracher" par grands fonds.

Une figure marine monstrueuse : Méduse

On sait que la mythologie grecque, reprise, réélaborée, réinterprétée souvent par de grands poètes latins, va servir de lien culturel et symbolique aux peuples de l'empire romain. C'est quand Rome impose sa domination, et que la Grèce est réduite à l'état de province, qu'un ensemble de récits légendaires grecs va

fournir le savoir commun, la mémoire mutuelle susceptible de donner la conviction de partager une même identité culturelle. Ainsi, par exemple, la figure monstrueuse de Méduse a-t-elle imprégné tout le bassin méditerranéen, et au-delà la culture occidentale elle-même. Il ne s'agit donc pas d'emprunter une figure légendaire à la Grèce pour penser les représentations des pêcheurs de corail en Méditerranée, mais bien de faire référence à une parenté propre à ces régions, à une présence réelle. Un certain nombre de documents et de représentations laisse penser que cette figure mythique de la Gorgone Méduse au regard pétrifiant n'est pas une simple figure d'importation¹²³.

Méduse, image du panthéon grec, occupe un statut particulier entre les dieux et les démons. Effigie monstrueuse et inconcevable, elle se tient aux portes de l'Hadès : elle est gardienne du passage d'un monde à l'autre, celui des vivants et celui des morts, ce qui se voit et ce qui ne peut se voir. Parce qu'elle participe des deux royaumes, sa nature sera double elle aussi. Son visage présente un mélange saisissant d'humanité et d'animalité, de beauté¹²⁴ et de laideur. Sa nature est ambiguë. De cette terrible ambiguïté que Rilke soupçonnait dans la beauté, effroyable et séduisante à la fois¹²⁵, comme tout ce qui touche au regard et au sexe, comme tout ce qui nous rappelle que nous sommes nés et que nous devons mourir .

Méduse est fille de Cétéo, divinité marine qui s'unit à son frère Phorkys pour enfanter les Gorgones et quelques autres créatures inquiétantes. Elle s'unit à Poséidon et donne naissance par le cou, au moment de sa décapitation

¹²³ Pour Lucie Desideri la figure de Méduse (Gorgô) est largement partagée sur le pourtour de la Méditerranée. "Tous les peuples maritimes la connaissent" (1986, 296). Sur la diffusion du mythe de Méduse se reporter au catalogue de l'exposition : "Images de la Gorgone". Bibliothèque Nationale, 1985.

¹²⁴ Elle n'a pas laissé Poséidon indifférent qui l'a mis en ceinte.

¹²⁵ Rousseau dans les Confessions (livre 7) raconte qu'il n'a de cesse de découvrir en Zulietta, « chef d'œuvre de la nature et de l'amour » le secret défaut qui détruira à ses yeux l'effet de son charme pour la lui rendre odieuse.

par Persée, à Pégase (cheval ailé) et Chrysaor (un géant). J-P Vernant nous en donne une description saisissante : « la tête élargie, arrondie, évoque une face léonine, les yeux écarquillés, le regard fixe et perçant, la chevelure est traitée en crinière, animale ou hérissée de serpents, les oreilles sont agrandies, déformées, semblables parfois à celles du bœuf, le crâne peut porter des cornes, la bouche, ouverte en rictus s'allonge jusqu'à couper toute la largeur du visage, découvrant des rangées de dents , avec des crocs de fauve ou des défenses de sanglier, la langue projetée en avant fait saillie au-dehors, le menton est poilu ou barbu, la peau parfois sillonnée de profondes rides. Cette face se présente moins comme un visage que comme une grimace » (1985, 32).

Rappelons les grandes lignes du mythe :

Persée a promis au roi Polydectès de lui apporter la tête de Méduse, seule des trois Gorgones à être mortelle. Aidé dans sa quête par Athena, celle-ci lui offre un bouclier pour se protéger. Le thème du regard se pose dès le début car Persée doit d'abord affronter les trois Grées, soeurs des Gorgones. Elles ne possèdent à elles trois qu'un seul oeil (et une seule dent). Persée s'empare de leur oeil unique et le jette dans un lac, de manière à les empêcher de prévenir leurs soeurs. Persée trouve ensuite les nymphes qui lui indiquent où trouver les Gorgones et lui remettent trois objets : le casque d'Hadès qui rend invisible, des sandales volantes et un sac pour y mettre la tête de Méduse car ses yeux continuent à pétrifier quiconque en croise le regard. Après son exploit, Persée est poursuivi par les deux autres Gorgones immortelles mais il s'échappe grâce à ces objets magiques.

En passant par l'Ethiopie, le héros découvre Andromède attachée à un rocher sur le rivage, à la frontière du monde des humains, à la frontière de la terre et de la mer. Il s'en éprend au premier coup d'œil. De la mer va surgir le

monstre Kéto (le "cétacé")qui s'apprête à dévorer Andromède, à qui les paroles imprudentes de sa mère l'ont livrée : Cassiopée a offensé les Néréides, un monstre marin ravage alors la contrée et l'oracle a désigné sa fille comme victime expiatoire. Le combat contre le monstre Kéto pour délivrer la belle jeune femme constitue un nouvel exploit ; il rappelle le précédent où Persée avait déjà affronté un autre monstre, la Méduse, pour assurer la protection d'une autre femme en péril, sa mère Danaé (importunée par le roi Polydectès). Redondance caractéristique de la construction mythique.

Corail, gorgone et méduse

« L'objet ne se résume pas à sa valeur marchande, il a au moins une valeur esthétique, une forme de caractère, miraculeux, sacré, beau ! C'est vrai que quand tu es au fond et que tu vois un rocher vierge c'est comme une apparition. L'idée même de quelque chose qui vient du fond des âges, qui n'a été touché par personne ! Le fait que ça a ce côté un peu vivant, cette fluorescence blanche, ce changement de couleur, tu le vois blanc et après ça rentre, ça devient... tout ça ! C'est pas un objet quelconque, c'est pas quelque chose qui se résume à sa valeur marchande ! Ça se traite avec respect ! (...) Je crois que la superstition du corail repose sur des caractéristiques telles que la rareté, la profondeur, l'âge, le temps, l'intermédiaire entre le minéral et le végétal, la couleur rouge ! Tout ça, ça suffit pour que ça ait une dimension sacrée! » (jasper)

Pour Claude Lévi-Strauss la pensée mythique est une pensée logico-naturelle. Autrement dit, elle élabore une réflexion qui est le produit d'un jeu de miroir dans lequel les règles de la culture et les lois de la nature se qualifient réciproquement. Or, en ce qui concerne la figure de Méduse nous sommes bien dans ce cas : d'un côté, celui que la nature impose avec les gorgones et les méduses réelles, et de l'autre celui que la culture propose avec le

mythe constitué (Gorgone décapitée par Persée, regard pétrifiant et sang pétrifié). Le dictionnaire Robert donne de l'animal méduse la définition suivante: « animal coelentère corailiaire pourvu d'un polypier corné et formant une colonie arborescente qui rappelle la tête d'une Gorgone » (souligné par nous ; Robert : 1976, 793).

Carl Linné, en 1735, a retenu le terme méduse par analogie avec celle du mythe, la Gorgone-aux-cheveux-de-serpents. Effectivement, nombre de signes distinctifs de la légende se retrouvent dans l'animal marin. D'abord l'enchevêtrement des tentacules qui s'étirent et se rétractent comme le font les serpents. Sa relation supposée avec les ténèbres des fonds marins que vient alimenter sa disparition saisonnière. Sa phosphorescence de nuit marque l'imagination, elle est comme une vision d'outre-tombe, aux portes de l'Hadès. Méduse est justement un soleil noir qui mêle la lumière et la nuit. La transparence de l'animal marin dans l'eau et l'ombrelle qui l'entoure dessine comme un casque d'Hadès, celui-là même qui permet à Persée de se rendre invisible et d'échapper ainsi aux deux soeurs en furie après son exploit sur Méduse. L'ambiguïté effroyable du mythe, entre laideur et beauté, se retrouve aussi dans l'animal à la fragile beauté dans l'eau, mais qu'on répugne à approcher et qui devient informe, échoué sur le rivage. Alors que la tête de Gorgô garde son pouvoir pétrifiant une fois coupée par Persée, les méduses conservent leur vertu urticante (Goy, 1995 : 71-72). Mais il y a plus, la légende nous dit que c'est du sang de la tête de Méduse qu'est né le corail. Or, la zoologie contemporaine nous apprend que les gorgones, les méduses et le corail font bien parties de la même famille : celle des polypes aquatiques, les coelentères¹²⁶. L'une est une forme fixée (le corail, la gorgone), l'autre une forme libre (la méduse). Ce sont en fait les gorgones qui, selon leur plus ou moins grande

¹²⁶ Corail et méduses sont classés à leur tour dans l'embranchement des cnidaires.

imprégnation de calcaire, restent souples dans l'eau et se figent lorsqu'elles en sortent. Alors que le corail, lui aussi animal à fleur vivant en colonies, conserve sa rigidité quelque soit le milieu. Ainsi, le corail pétrifié, engendré par la Méduse pétrifiante du mythe, retrouve-t-il la même filiation dans la réalité.

Brièvement, on peut déjà remarquer d'une part, que la gorgone, la méduse et le corail appartiennent bien à ces "catégories" qui défient les classifications nettes et tranchées. Ils sont à mi-chemin de l'animal, du végétal et du minéral, leur ambiguïté intrigue. Or, pour la pensée sauvage (Levi-Strauss, 1965) ce sont bien des éléments de ce type qui font obstacle à l'élaboration cohérente d'une vision du monde. D'autre part, le corail, "mou" dans l'eau, se durcit en sortant ; il sèche, il se pétrifie et devient pierre. Il passe du vivant au mort et incarne de cette façon le passage. De même pour Méduse qui l'a engendré, mi-animal, mi-femme, son regard pétrifiant est déterminant pour les états "entre-deux eaux".

Le mythe de naissance du corail

Si Méduse transformait en pierre tous ceux qui croisaient son regard, Persée, après sa victoire sur le monstre, n'hésite pas lui-même à statufier à tour de bras ses ennemis. Après avoir délivré Andromède, après l'avoir arrachée de justesse à l'effroi paralysant et à son immobilisation contrainte (elle était attachée), le motif de la pétrification réapparaît. En effet, Ovide raconte qu'après la décapitation de Méduse, Persée se lave les mains après avoir déposé sur une couche d'algues, fraîchement découpée dans la mer, la tête du monstre. A son contact et à celui du sang qui s'en écoule, les tiges souples des algues se durcissent et se transforment en corail. Les nymphes s'amuse alors à répéter l'expérience sur d'autres rameaux. Ce n'est pas le regard qui intervient

ici, mais la pétrification agit plutôt par contagion tactile. Depuis ce jour, le corail - qu'on appelle gorgônion en grec et curalium en latin - conserve la propriété de durcir au contact de l'air. Végétal poussant dans la mer, mou dans l'eau, il durcit à vue d'œil et se transforme en pierre¹²⁷. Dans les théories antiques, le changement du végétal en minéral provient d'une part de la modification du milieu (de l'eau à l'air), et d'autre part du fait que le corail devient visible, puisque la plante vivante au fond des mers reste invisible. De nouveau on retrouve le thème visibilité/invisibilité.

Athéna, au moment de la décapitation de Méduse, oriente son bouclier de façon à y refléter la tête de Méduse, pour permettre à Persée de mieux ajuster son coup. L'artifice du bouclier-miroir¹²⁸ présente une nouvelle implication du thème de la vision, fondamental dans le mythe. Il ajoute un terme à l'alternance visibilité/invisibilité : la vue de l'invisible devient possible lorsqu'il s'agit d'un duplicata, expurgé en quelque sorte de la nocivité du modèle. La vision de Méduse devient supportable parce qu'eikôn (icône) ; elle n'est accessible que parce qu'elle est un simulacre de l'original (Frontisi-Ducroux, 1996 : 154 ; 1995 : 65-75).

La pétrification dans les représentations antiques permet de penser le passage du vif au mort et de l'animé au figé. Mais dans le cas du corail s'ajoute une inversion propre à Méduse qui n'est visible que décapitée, c'est-à-dire perceptible que sous forme de reflet. Le corail à son tour prend place parmi les victimes du regard de Méduse, puisqu'il se pétrifie au contact de la tête de Gorgô. Mais en même temps il est aussi un doublet de cette figure, devenue envisageable une fois tranchée du reste de son corps (Frontisi-Ducroux, 1996 : 160-161). Sa vue ne sera

¹²⁷ Ovide, *Métamorphoses*, IV, v. 740

¹²⁸ « L'invention par Athéna du rétroviseur » nous dit F. Frontisi-Ducroux (1996 : 154).

supportable qu'une fois qu'il aura été séparé de la roche marine où il s'enracinait. Equivalence que traduit bien son nom de gorgônion (corail visible et pétrifié) parallèle de gorgoneion (original vivant mais inaccessible aux regards).

La naissance du corail occupe le premier plan d'un tableau peint par Vasari pour le cabinet de François de Médicis à Florence . Sur le rivage, à côté des rameaux rougeoyants et de la tête de Méduse, le peintre a placé un miroir. Cette juxtaposition laisse penser que Vasari attribue au corail une valeur symbolique analogue à celle du miroir, c'est-à-dire sa virtualité à refléter, à produire de l'image (Frontisi-Ducroux, 1996 : 162).

Corailleurs

« Ce que tu vis d'abord c'est ce côté extraordinaire, miraculeux ! Tu arrives au fond, tu es dans un paysage de type lunaire, il n'y a rien ! c'est pas les rochers comme tu les vois à quarante ou cinquante mètres ! c'est pas la végétation luxuriante ! c'est pas tout ça ! c'est pas l'impression d'une vie ! Tu t'y fais, même si c'est noir ! Et tout d'un coup quand tu vois le corail, ça a une dimension magique dans ce contexte là, c'est imprévisible ! Maintenant... la pétrification, tu la vis peut-être par rapport à l'explication ! Tu peux être pétrifié à cause de la fascination, du ralentissement ; et d'autre part du fait que quand tu le (le corail) regardes, ça a l'air vivant et le moment où tu le touches, où tu le casses, ça devient minéral ! »

Méduse est le lieu de la limite extrême, celle dont on ne revient pas, là où voir est l'équivalent de mourir. Elle demeure : « au plus profond de la mer ou de la terre, des gouffres cavernaux » nous dit J-P Vernant (1985: 51, 80). Là où précisément on trouve le corail . Dans ces grands fonds, les repères s'effacent. C'est ce que nous apprennent les corailleurs à travers leur expérience de la plongée profonde à la recherche du corail. La narcose est



Giorgio Vasari
Persée et Andromède,
Palazzo Vecchio,
Florence, 1555-1572.

Masque de
Gorgone
provenant du
temple du
Belvédère à
Orvieto, IV^e
Siècle av. JC



comparable à « une sorte d'ivresse, un état second, on est moins conscient de ce qui se passe ». Parallèlement à la détérioration du raisonnement logique, la narcose s'accompagne d'une atteinte de la perception du corps, d'autant plus accentuée qu'en immersion le plongeur est en état d'apesanteur. Parfois, ce sont les limites mêmes du corps qui semblent se fondre dans le monde sous-marin. « C'est comme si une partie de ton corps, surtout ta main, se transformait, disparaissait ». A d'autres moments, c'est le sentiment d'être en dehors de son corps qui est éprouvé. Cette dépersonnalisation est à raccorder à l'impression de double conscience que les corailleurs expérimentent régulièrement: c'est une « une sorte de dédoublement, une partie de toi observe l'autre de façon non rigoureuse », « c'est comme si quelqu'un à l'intérieur de moi me regardait avec des jumelles ». Jean-Pierre Vernant dit justement que « voir la Gorgone, c'est la regarder dans les yeux et, par le croisement des regards, cesser d'être soi-même (...) que son oeil se perd dans celui de la puissance qui le regarde comme il la regarde, qu'il est lui-même projeté dans le monde auquel préside cette puissance. Dans la face de Gorgô s'opère comme un effet de dédoublement» (1985 : 51). Sous l'emprise de la narcose, le corailleur est littéralement hors du monde, dans l'au-delà précisément.

Paradoxalement, le sentiment de vertige et d'ivresse se double de celui du contrôle physique de la situation. Il procure un sentiment de toute puissance au corailleur qui arrive à récolter le corail malgré les forces contraires, la "pression" du milieu. Ce contrôle du vertige jusqu'au point limite semble arracher à la mort le droit d'exister : ne peut-on voir un jeu métaphorique avec la mort dans la recherche des limites ? Limites de la profondeur, limites du corps et de la conscience. Méduse n'est-elle pas justement au seuil du monde, gardienne de la frontière

entre la vie et le néant? Elle est le lieu de la limite extrême, celle dont on ne revient pas.

La figure de Méduse n'est pas inconnue des corailleurs. Elle les concernent en propre, même si elle se laisse percevoir au détour d'une phrase ou d'un rêve. Pour illustrer notre propos, écoutons ce que raconte Jasper de ce qu'il a pensé lors d'une plongée à 88 mètres, alors qu'il se trouvait face à une gorgone :

« ...Oh, oh ; c'est une grande gorgone rouge, toute enroulée sur elle-même (...) ô soyeuse, ô venimeuse. C'est un charme lancé en dansant avec une écharpe très très longue et des contorsions hindoues, hypnose, métamorphose, tout ceci n'est que trop évident mais pourquoi bouge-t-elle, rouge, rouge, cette vipère de Shiva qui est un comanche malgré sa coiffure à aigrette inca, lente, froide, infinie douceur qui ralentit et enchante. 88 mètres, tiens, cela se lit en se lovant, ma cavalière est un serpent à plumes-Palme qui la fait bouger. Qui la fait bouger ? Palme ? Qui la fait être ? Moi ! Qui la fait être moi (...) Le corail ressemble aux gorgones mais il n'en est pas, quoiqu'on appelle tout cela d'un nom de légume, végétation-végétation ? On devrait dire végestation, végestatif, végestérone ? On dit bien progestérone. Progestérone et gorgone, OK, tout se tient, ce sont les viscères, les enfers de la Mer noire et rouge, filtrée par un regard changeant... » (souligné par nous ; Honoré-Castellin, 1987 : 32).

Ce récit d'une expérience de narcose nous conduit dans un monde où il est possible de passer de l'autre côté du miroir, comme le souhaitait André Breton. L'analyse de ce texte mériterait certainement un long développement. Retenons pour le moment ce qui nous intéresse ici : les images mentales qui s'articulent autour de la gorgone que le plongeur a en face de lui. Celle-ci devient le monstre mythologique que l'on reconnaît à ses divers attributs : la Gorgone Méduse n'est-elle pas représentée la tête entourée de serpents ? La déesse Shiva, avec ses nombreux bras en forme de serpents, y ressemble également. Ensuite le regard

pétrifiant de la Gorgone qui métamorphose en pierre celui qui la regarde. N'y-a-t-il pas également de troublants rapprochements avec l'expérience de la narcose telle que nous l'avons décrite précédemment ?

Le regard

Le regard et la vue fournissent au mythe de Méduse l'un de ses axes majeurs. La circularité de l'œil et la réciprocité du voir et de l'être-vu est le thème central de la dramaturgie méduséenne (Vernant :1985, 77). L'épreuve qu'impose le roi Polydectès à Persée consiste à triompher d'un interdit visuel : s'emparer de ce dont le regard donne la mort. Il s'agit d'agir sans regarder et sans être aperçu. Condition qui inverse l'équivalence entre vivre et voir¹²⁹, car devant Méduse voir et être vu signifie mourir.

Il y a un jeu mortel qui se cache sous le simple fait de regarder. Le sens en français en a été gommé, mais il reste dans ses synonymes allemands et anglais : warten et to ward qui ont la même racine. Ainsi regarder, c'est non seulement envisager le monde, mais aussi se protéger, faire attention, être sur ses gardes. C'est aussi retourner son regard en arrière pour vérifier qu'on n'est pas suivi ou menacé. On retrouve là, dans l'interdit du regard, ces personnages inquiétants que sont les sirènes, femmes-poissons, femmes-serpents telle la fée Mélusine, qui ne doit pas être vue le jour où elle se transforme. La femme de Lot qui se retourne pour voir brûler Sodome est changée en statue de sel. Orphée qui descend dans le royaume des ombres pour sauver Eurydice la voit disparaître au moment où il se retourne pour vérifier si elle le suivait. « Voir est un acte dangereux. C'est la passion de Lyncée, mais les épouses de Barbe-Rousse en meurent. Sur ce point, les mythologies ou les légendes sont singulièrement unanimes.

¹²⁹ Françoise Frontisi-Ducroux dit qu'en Grèce ancienne « la vie se définit par la vue , bien plus que par la respiration » (1996 : 150).

Orphée, Narcisse, Oedipe, Psyché, Méduse, nous apprennent qu'à force de vouloir étendre la portée de son regard, l'âme se voue à l'aveuglement et à la nuit » (Starobinski, 1962 : 14). Ce que l'on craint de découvrir en se retournant, c'est précisément ce dont on pressent le danger. Celui qui regarde en arrière se laisse surprendre par ce qui l'attendait depuis toujours.

« Je pense que la mer et la nuit constituent une sorte de domaine très sacré dans leur profondeur, c'est quelque chose dont on touche le revers dans le discours des pêcheurs. La façon dont les pêcheurs perçoivent les corailleurs, et de façon ambivalente parce que le pêcheur de corail va voir des choses que le pêcheur de surface ne voit pas et dont il considère qu'elles n'ont pas à être vues. C'est un cimetière la mer, c'est un tombeau dans ce type de profondeur, c'est quelque chose qui n'a pas à être violé. » (Jasper)

L'œil nous permet de tenir le monde à distance et de nous en distinguer ; il nous rappelle que nous sommes détachés du tout originel. Regarder, c'est alors vouloir combler ce manque, porter son regard vers ce que nous ne sommes plus. Mais à porter son regard sur ce qui est interdit de voir, on risque l'aveuglement. Or, les corailleurs en crevant la surface de la mer, en descendant dans le fond des océans transgressent un interdit, ils entrent en un domaine qui n'est pas le leur et pénètrent ainsi dans la sphère du sacré. Ils vont voir ce qui était interdit depuis toujours aux pêcheurs. Pour un pêcheur de poisson habitué à naviguer sur la surface de la mer, plonger, c'est non seulement se perdre et errer dans un monde inconnu et dangereux, mais c'est aussi transgresser un interdit : celui de regarder ce qui est défendu. Jeter un œil sur l'au-delà de la surface, dans le monde de la nuit et des gouffres, c'est risquer l'aveuglement. Ce qui est caché aux regards humains doit le rester, telle est la logique de cette pensée symbolique. Faire fi de cet

interdit, c'est s'exposer à la mort, à cette narcose qui "sent la mort".

La figure de Méduse permet donc d'exprimer le paradoxe d'une figuration de l'incontenable. La décapitation de la Gorgone par Persée opère une transmutation qui permet une visibilité jusqu'alors impensable. Elle devient alors un mythe de naissance d'image¹³⁰. Figure permettant de penser l'image, Méduse l'est à double titre puisque, si elle n'est accessible que sous forme d'icône, elle est aussi productrice de représentations. Car l'un des moyens de donner corps à la peur est justement de lui donner une figure. Fabriquer une eikôn qui représente l'effroi, c'est dans ce cas pouvoir en supporter la vue. Méduse c'est la figure de l'épouvante, c'est l'image du danger et de l'épreuve du fond ; celle que les corailleurs ont connue le jour de leur initiation pour avoir osé la regarder dans les yeux : la mort, la figure de leur peur.

Le mauvais œil et l'envie

Plus que tout autre attribut (la bouche, le nez, les oreilles) les yeux font le visage. Détachés de la figure qui leur donne une signification, les yeux sont cause d'inquiétude. La puissance qui s'exerce dans le regard doit être en partie désamorcée par la familiarité d'un visage dont les traits sont reconnaissables (Le Breton, 1992 : 160-166).

Or, le visage de Gorgô est proprement défiguré ; le chaos de ses traits signifie l'absolu de l'altérité. Absolu de l'altérité car l'horreur qui bouleverse sa face est

¹³⁰ L'artiste, en tant qu'il regarde, est le gardien d'une règle du voir et d'une théorie du savoir. Car tout art traite d'abord de l'œil, en ce sens qu'il est l'organe qui nous permet que le monde soit visible. Tout art est une métaphore de la vision, comme aptitude physiologique et comme emblème de notre pouvoir de changer la nature en culture, le désordre du chaos en ordre cosmologique. Fortement enraciné dans notre imaginaire collectif, le thème de Méduse parcourt tout l'art occidental (Clair, 1989 : 207-237).

encore faite d'éléments reconnaissables; l'ordre en est seulement brouillé. En ce sens, le masque de méduse incarne peut-être une des plus vieilles terreurs que l'on puisse rencontrer : se regarder dans un miroir et y découvrir un reflet de notre visage si monstrueux que nous en restons pétrifiés ! Le masque de Méduse nous amène ainsi à envisager l'impensable : la radicale altérité que dissimule notre apparence, ce qui nous regarde ne nous ressemble pas; en un mot, soi-même est un autre. Oscar Wilde dans *Le Portrait de Dorian Gray*, nous offre une illustration¹³¹ de cet affrontement à une figure de l'indicible qui provoque l'horreur, le hurlement de la mort dans le vif. Le face à face méduséen est précisément un jeu de miroir dont l'enjeu est fatal.

A l'image de Méduse, que les yeux soient sans vie ou sans le support d'un visage, et ils suscitent l'effroi ; que le regard soit dissocié des traits qui l'entourent, et il exprime le mal. La force qui se dégage des yeux peut porter préjudice à autrui à travers la violence qui en jaillit : c'est le mauvais œil. Le regard étant un toucher à distance, les yeux d'autrui atteignent le visage sans défense et, de manière métonymique, touchent la personne dans sa totalité. Il faut alors faire écran avec un objet : le corail mobilise l'efficacité symbolique nécessaire. Pourquoi? Parce que le corail est le double de la figure de Méduse, lui aussi décapité pour qu'on puisse en supporter la vue. Ainsi, les corailleurs, en osant descendre dans les fonds marins à la recherche du corail, savent conjurer l'effroi de Méduse ; et, semblable à Persée, en lui tranchant la tête, c'est-à-dire en détachant¹³² la branche de corail de son socle de pierre, ils mettent dans leur panier le talisman qui leur permettra

¹³¹ La littérature offre maints exemples de ce type, les chansons également : Alain Chamfort a intitulé un de ces récents textes « l'ennemi dans la glace ».

¹³² Les corailleurs "tapent", avec leur marteline, la base du "tronc" de la branche pour la détacher du rocher.

désormais de savoir voir sans être vu, et de maîtriser la part d'invisible au sein de la visibilité. Le corail, remonté en tant que figuration conservant son pouvoir pétrifiant, en tant qu'icône représentant ce dont la vision est interdite aux humains, permet alors de protéger contre le mauvais oeil. La fonction du reflet est de justifier la visibilité de l'invisible, ce qui explique la profusion paradoxale du corail et de la représentation de la face de Gorgô¹³³, si l'on songe que leur vue est insoutenable aux regards humains. Figure de l'épouvante, elle repousse l'épouvantable. Représentation de ce qui ne se regarde pas, elle écarte le mauvais oeil. De divinité mortifère, elle devient puissance protectrice.

Dans les fonds sous-marins, sujets à la narcose, les corailleurs sont littéralement entre-deux eaux, à la limite de leurs possibilités physiques et mentales. Ils se tiennent sur le fil du rasoir. Descendre au fond, c'est affronter la mort dans les yeux¹³⁴, précisément parce qu'il s'agit de transgresser un interdit visuel en pénétrant dans un monde défendu et parce que cette transgression est redoublée par la recherche du corail ; trésor caché, double de la figure de Méduse, image de la peur des corailleurs qu'ils affrontent marteline à la main, décapitant à tour de bras les branches de corail rouge sang qu'il remontent dans leur panier. Corail qui servira alors à protéger du mauvais oeil, icône contemplable et contemplée¹³⁵ d'une face interdite. Ainsi, de manière paradoxale, cette sortie hors du monde, en quoi la plongée profonde consiste, ne serait-elle pas une manière d'y pénétrer fondamentalement? Le

¹³³ le Gorgonéion au centre du bouclier d'Athéna, de celui d'Achille et de bien des guerriers. Le motif est aussi représenté sur des vases, monnaies, sculptures.

¹³⁴ Titre que J-P Vernant a justement donné à son ouvrage sur Méduse : *La mort dans les yeux*.

¹³⁵ Le corail est considéré comme une pierre semi-précieuse et beaucoup porté sur tout le pourtour méditerranéen : bijoux, objets d'art, objets de culte, etc.

corailleur n'utilise-t-il pas la mort comme moyen pour affirmer la vie ? En effet, d'une part, en descendant profondément il met en jeu son existence en défiant la mort, et d'autre part, en ramassant le corail (qu'il transforme en talisman), il affirme son pouvoir et sa force. Le risque (de mort) signe alors la puissance.

Ainsi donc, de "mauvais" le monstre peut devenir "bon". Mais au prix de son démembrement. La tête de Méduse et la branche de corail permettent non seulement de conjurer, mais encore d'instrumentaliser les pouvoirs de Méduse. Décapitée, Méduse n'est plus une entité menaçante, mais l'ébauche d'un pouvoir maîtrisé.

**CONCLUSION : LA STUPEUR ET LA LUTTE
CONTRE LA PEUR**

« Si ce que tu as à dire n'est pas plus beau que le
silence, alors tais-toi »

Traduction d'une calligraphie arabe

Nous nous sommes attachés tout au long de ce travail à montrer que, malgré l'individualisme revendiqué et constaté, l'isolement et la méfiance des uns vis-à-vis des autres, le silence et les mensonges opposés à autrui, les corailleurs formaient une "communauté". En ce sens, il n'existe pas de corailleur dans l'absolu, pris isolément du groupe de ceux qui partagent cette même activité.

Au-delà des aspects les plus formels du groupe dont la formation apparaît comme une évidence dès lors qu'elle est personnifiée par une association ou en syndicat, nous avons voulu montrer qu'une unité masquée solidarisait les individus comme malgré eux. Cette unité se structure autour de la prise de risque. Celle-ci donne aux individus le sentiment d'être différent des autres et d'appartenir à une catégorie particulière de personnes vivant une forme de vie spécifique. Ce sentiment doublé d'une tendance à l'individualisme conduit les hommes à s'isoler un peu plus encore.

Le silence et les mensonges qui président aux relations entre eux et avec les autres, les gestes épars de la vie quotidienne, l'invisibilité des sites de pêche dans la nuit des grands fonds, apparaissent comme autant de leurres destinés à égarer ceux qui voudraient circonscrire les corailleurs. Qu'est-ce qui fait alors que les hommes eux-mêmes ne se perdent pas dans ce brouillage de piste ?

Etre entre les choses

La voie qu'ils tracent reste toujours pour eux une interrogation mais elle ne se laisse jamais percevoir comme telle. Le corailleur "en propre" n'a d'existence qu'en creux, il ne se laisse saisir qu'au revers des choses. L'univers des corailleurs est un monde du dessous, un espace sous la surface des choses. Il n'apparaît pas au grand jour, il reste caché derrière les apparences. Il

n'est nul besoin de le proclamer. Que le syndicat et l'association constitués soient si peu investis doit se comprendre en ce sens. Organisations créées pour se défendre contre une agression extérieure (administrative), elles rendent visibles ce qui ne doit pas l'être. Leur nature est proprement "contre-nature" au regard de ce qui fait un corailleur. Elles attirent l'attention, elles sont officielles, visibles et bruyantes. Elles naviguent sur la surface du monde, pavillon déployé. Autant de choses qui trahissent ce qui constitue les corailleurs. Le silence, le corail caché (et désiré), l'ivresse (du fond), le danger invisible et l'envers des choses attachent les corailleurs les uns aux autres. Seuls, ils seraient perdus ; de chemin propre, ils ne pourraient tracer. Ce qui les constitue, ce qui fonde leur identité, c'est la reconnaissance commune. C'est ce sentiment de partager «une culture interne et incommunicable». Ensemble mais sans rien expliquer, sans rien dire de cette communauté. Se rencontrer, se réunir, sans rien élaborer de cette présence. Se contenter d'y être. Pourquoi tenter d'élucider un univers au coeur duquel nous sommes et dont les mots sont impropres à retraduire la nature ? Patrick Williams, à propos des manouches du massif central, dit que «la tentation du commentaire et de l'élucidation s'efface devant le sentiment de la nécessité. Certainement, cela se transmet mieux quand on ne sait pas ce que cela veut dire. L'intelligence des choses ne génère pas le sentiment de la nécessité de faire les choses. Parce que se révèle justement que les choses, c'est nous qui les faisons et non l'inverse» (1993 : 92).

La réflexion, le déploiement de l'explication, nous l'avons relevé, ne sont pas la voie choisie par les corailleurs. Elle est même interdite, taboue. Elle est dangereuse, contraire à la bonne marche de l'activité qui demande «d'acquérir des réflexes, des comportements complètement automatisés pour lesquels tu ne réfléchis plus» (Gallien). La réflexion introduit l'arrêt de

l'action, elle laisse s'infiltrer la peur, elle brise le bloc qu'on oppose à la mort, elle introduit la stupeur. La même que les corailleurs tentent de maîtriser au fond : *«l'impression que tu te quittes (...). Tu recolles l'esprit et le corps, tu le fais en te donnant une grande claque, en te tapant sur la main avec la marteline pour te réveiller.»* (Léo)

L'ivresse a à voir avec la stupeur, la narcose avec le décollement de la réalité. Le sentiment de détachement à l'égard du monde, cette conviction d'appartenir à un autre univers, renvoient au "corailleur en propre". Un espace-temps différent existe dans ce monde que j'habite (et qui m'habite). Rien ne peut en être dit parce que c'est le monde du silence. Au fond (dans les deux sens du terme), seul le silence peut tout dire. Seul il peut exprimer la totalité qui s'impose d'un bloc.

Les sensations extrêmes, les états psychiques modifiés et les expériences limites du fond provoquent des décalages, un discret malaise dans le monde du dessus. Parfois, les corailleurs donnent l'impression qu'ils n'en reviennent pas (du monde du dessous) ; ils sont alors dans le même état qu'Hofmannsthal lorsqu'il sortit d'une longue maladie :

«Il arrivait parfois, le matin, dans ces chambres d'hôtel allemandes, que la cruche et la cuvette - ou un coin de la chambre avec la table et le portemanteau - m'apparaissent si irréels, si totalement dépourvus de réalité, malgré leur indescriptible banalité, presque fantomatiques et en même temps provisoires, en attente, qu'ils se substituaient en quelque sorte, pour un instant, à la cruche réelle, à la cuvette réelle remplie d'eau (...). On eût dit un flottement momentané au-dessus d'un gouffre sans fond, de l'éternellement vide (...). Comment te faire sentir, écrit-il à son correspondant, que chaque être ici - un être, chaque arbre, chaque bande de champ jaune ou

verdâtre, chaque clôture, chaque chemin creux taillé dans la rocaille, un être, le broc d'étain, le plat en terre, la table, le siège grossier - se détachait pour moi, comme régénéré du chaos fécond de la non-vie, de l'abîme du non-être, si bien que je sentais, savais plutôt, que chacun de ces objets, chacune de ces créatures était née d'un terrible doute sur le monde et que son existence, à présent, masquait pour toujours un gouffre affreux, l'entrebâillement du néant.» (1980: 192, 197).

Ce monde du dessus qui leur apparaît «si totalement dépourvu de réalité», ce monde des usages réduit à n'être plus qu'une apparence en rapport des expériences sauvages du dessous, ce masque sur le visage réel de leur existence, c'est le monde de Méduse, celui de «l'éternellement vide». C'est un retour de narcose en surface, une remontée écoeurante d'azote au creux des apparences, la stupeur d'en-être-de-la-vie ici. Mais paradoxalement, le sentiment "océanique" qui les submerge et qui les porte à affronter quotidiennement les dangers du fond; ce «chaos fécond de la non-vie», c'est encore Méduse. Mais Méduse décapitée, vaincue, transformée en puissance prophylactique, capable de régénération. L'univers de Gorgô ne participe-t-il pas justement des deux mondes, du visible et de l'invisible, des vivants et des morts ? Gardienne du seuil, aux portes de l'Hadès, elle détient néanmoins le pouvoir de régénérer ceux qui sauront triompher d'elle. Les corailleurs n'en reviennent pas de ce face à face méduséen. Comment vivre cette dépossession psychique, ce basculement dans le monde des ténèbres. Les corailleurs n'hésitent pas, armés de leur marteline et de leur simple couteau de plongée, à trancher chaque jour, en un combat singulier, la tête de Méduse (le corail en est un double) pour en recueillir le sang fécond qui, remonté en surface, sera un talisman propre à protéger du désordre et du poison malfaisant du regard des envieux.

Comment revenir de cela ? Comment renouer les fils de l'ici et de l'au-delà ? Comment réunir ces deux mondes ? En

restand dans la marge, sur le seuil, ni ici, ni là-bas. Entre les deux, voilà la place des corailleurs, l'affirmation de leur singularité irréductible. La marge, c'est précisément ce qui constitue les décalages ; ces coupures invisibles qui les séparent des autres hommes et qui les attachent entre eux. Voilà : être entre les choses, c'est bien cela que nous n'avons cessé d'entendre dans les silences, les leurres, les suspensions, les non-dits. Etre entre les choses, c'est proprement informulable. Seul le silence le peut, car il ne dérange rien.

La peur et la chance

Tout l'ordre symbolique qui aboutit à l'organisation du monde des corailleurs à son point de départ dans la peur causée par la rencontre avec la mort, dans un univers où les repères sont bouleversés. Un monde liquide et silencieux qu'il faut transgressé pour en retirer le précieux corail.

Mais les corailleurs ne reconnaissent pas facilement l'existence du risque réel, il est sujet à euphémisation ou à dénégation¹³⁶. « Parler de risque ne signifie rien, car l'été en voiture sur nos routes tu as des types qui te débouchent à gauche. Il suffit de voir les statistiques; c'est moins dangereux de faire le corail que de rouler en voiture si tu gères les risques, ça c'est sûr » (Nicolas). Pourtant force est de constater que la solide connaissance du milieu marin, du matériel utilisé et de ses capacités personnelles ne suffit pas à endiguer le péril. Au point que l'évocation de collègues disparus, au détour d'une conversation, prend parfois l'allure d'une véritable

¹³⁶ Le risque est considéré comme maîtrisé car leur professionnalité leur permet de calculer les périls au plus juste, leur prudence et leurs qualités personnelles de faire face aux impondérables. Non pas qu'ils ne soient pas conscients de l'existence de risques pour leur sécurité, mais leur rapport au savoir sur le risque est constamment frappé d'ambivalence .

rubrique nécrologique. Qu'est-ce qui pousse ces hommes à se croire maître d'une situation alors même qu'elle demeure infiniment précaire, avec les paradoxes qui en découlent : plus certains prennent des risques et plus ils affirment que leur matériel, leur technique, leur connaissance du milieu et de la plongée sont fiables. Pourtant les histoires vont bon train sur les accidents et la mort de collègues, au point que parfois ils sont mêmes prévisibles. « Pour Gérard, en Algérie, tout le monde savait que le prochain sur la liste c'était lui. C'est comme au jeu, tu ne peux pas t'empêcher, alors que tu as tout gagné, de le rejouer » (James). La mise du joueur repose alors sur un savant calcul dont il croit posséder la solution. Elle s'appuie sur un véritable corps à corps avec le danger qu'il s'agit d'évaluer en s'efforçant de mettre la chance de son côté.

C'est précisément le sentiment que le corailleur possède de sa chance qui lui permet de se lancer confiant dans l'action. Elle suppose une évaluation de ses compétences et de ses ressources, l'appréciation des risques encourus et un pari sur l'issue favorable de la plongée. Les corailleurs savent que la mort peut frapper à tout moment, mais ils pensent avoir prise sur l'ensemble des événements et des circonstances. En bref, ils imaginent le hasard intelligible, et de ce fait soumis pour une part à leur contrôle. Sans l'intuition d'avoir la chance de son côté, l'activité serait une forme déviée de suicide. Pierre dit justement: « j'ai toujours trouvé une raison à mes accidents comme à ceux des autres. S'il y avait un seul accident inexplicable j'arrêterai immédiatement de plonger. Je suis pas fou! » Trouver la raison, c'est conjurer l'imprévisible, maîtriser l'incertitude. C'est se convaincre qu'il existe un ordre caché, un déroulement prévisible pour celui qui sait percevoir les signes. Animé de la conviction qu'il saura faire face aux situations les plus extrêmes, chaque corailleur évalue sa chance de s'en

sortir comme supérieure à celle de ses pairs. La lutte contre la peur et l'intensité de l'engagement physique exacerbent les procédures de conjuration qui sont autant de mécanismes de défense et de protection.

Le corailleur choisit le versant le plus risqué de la plongée sous-marine; sans cela la pratique n'aurait ni la même saveur, ni le même retentissement sur sa vie personnelle. Il en paie nécessairement le prix.

ANNEXES

Annexe 1 - physique, physiologie et accidents de plongée sous-marine

I - RAPPELS PHYSIOLOGIQUES

1. La pression (P)

- La Pression atmosphérique :

Au niveau de la mer, l'air exerce une pression constante moyenne de 1 Atmosphère (Atm).

L'unité légale internationale de pression est le Pascal (Pa), mais on utilise plus fréquemment un de ses multiples appelé le bar (b) qui correspond à 105 Pa, et il est admis que: $1 \text{ bar} = 1 \text{ Atm} = 1 \text{ kg/cm}^2 = 760 \text{ mm de Mercure (Hg)}$

- La Pression absolue et la Pression relative :

La pression absolue est évaluée par rapport au vide. Elle est exprimée en bars Absolus ou en Atmosphère Absolue (ATA).

La pression relative correspond à la pression s'exerçant en un lieu précis, mesurée par rapport à la pression

atmosphérique locale. Son expression en bars ou parfois en mètres d'eau est obtenue à partir de la formule suivante:

$$P \text{ Absolue (ATA)} = P \text{ Relative (bar)} + P \text{ Atmosphérique (ATM)}.$$

- La Pression hydrostatique :

Dans un liquide, la pression hydrostatique résulte du poids de la colonne liquide qui est située au-dessus du lieu de mesure. Elle dépend donc de la profondeur d'immersion et de la masse spécifique du liquide qui est d'environ 1 kg/dm³ en ce qui concerne l'eau. Au cours d'une plongée, la pression hydrostatique subie par le sujet immergé augmente théoriquement d'environ 1 bar par tranche de 10 mètres d'eau (1 kg/cm²), ce qui correspond à des valeurs de pression absolue de l'ordre de:

- 2 bars à 10 mètres de profondeur
- 3 bars à 20 mètres de profondeur
- 4 bars à 30 mètres de profondeur, etc... (se reporter au tableau I)

En réalité, l'amplitude des variations barométriques ne suit pas une courbe de croissance linéaire mais diminue avec l'accroissement de la profondeur (on constate bien un doublement des valeurs de pression entre la surface et 10 mètres de fond mais on ne mesure plus, entre 90 et 100 mètres, qu'une progression d'un dixième des valeurs de pression).

■ **Loi de Pascal :** « En milieu liquide, la pression se transmet également dans toutes les directions et agit perpendiculairement aux parois des éléments qui la subissent ». Le plongeur subit donc, autant à la descente que pendant la remontée, des variations de pression qui agissent principalement sur les gaz contenus dans les différents compartiments de l'organisme et qui peuvent être à l'origine de multiples problèmes.

TABLEAU I

Variations de pression en fonction de la profondeur

Surface	R1 bar V1 litre		1*1=1bar
-10	V=1/2 l	1/2*2=1	2 bars
-20	V=1/3 l	1/3*3=1	3 bars
-40	V=1/5 l	1/5*5=1	5 bars
-50	V=1/6 l	1/6*6=1	6 bars

2 - Les gazs

Variations des volumes gazeux :

Loi de Boyle - Mariotte (PV = constante)

A température constante, le volume d'un gaz varie en sens inverse de la pression absolue, tandis que sa densité est directement proportionnelle à celle-ci. Autrement dit, le volume occupé par les gaz varie en fonction inverse de la pression exercée : le volume gazeux diminue lors de la descente du plongeur et augmente à la remontée. En pratique, les variations de volumes gazeux s'appliquent aux gaz contenus dans les différentes cavités naturelles et sont à l'origine de différents désordres au niveau de l'appareil respiratoire, des cavités pneumatiques de la face, du tube digestif et des cavités dentaires néoformées. Le plongeur doit donc sans cesse rééquilibrer ses pressions

internes au cours d'une plongée pour éviter les accidents barotraumatiques que nous étudierons plus loin (règle de l'équipression).

La dissolution des gaz :

Les gaz qui composent le mélange respiratoire du plongeur sont utilisés de façon variable par l'organisme :

- L'oxygène (O_2) est directement réparti dans les tissus après dissolution sanguine ou recombinaison à l'hème, dans les tissus.
- Le gaz carbonique (CO_2), en proportion faible dans le mélange par rapport à la production interne, subit peu les effets de la pression grâce au mécanisme d'auto-régulation pulmonaire. Il participe au système tampon du sang sous forme de composés alcalins.
- L'azote (N_2) est un gaz inerte utilisé dans les plongées à l'air. Il se dissout dans le sang au niveau pulmonaire puis se répartit dans les tissus en fonction de leur composition chimique. Il est très liposoluble. Cette répartition tissulaire aboutit, en cas d'immersion prolongée, à un état d'équilibre appelé "équilibre de saturation".

La solubilité d'un gaz dans un liquide s'exprime à partir de la quantité de gaz dissout par unité de volume liquidien. Elle dépend de plusieurs paramètres tels que :

- le coefficient de solubilité du gaz,
- la nature du solvant (eau, lipides,...),
- la température corporelle,
- le temps (théorie de Haldane),
- la pression ambiante (Loi de Henry).

La vitesse de dissolution et le volume de gaz dissous sont donc étroitement liés aux modifications de pression et de température que subit le plongeur en eau profonde.

La vitesse de dissolution des gaz est régie par la "théorie de Haldane" selon laquelle chaque fluide se caractérise par une constante de temps appelée période. La période correspond à la durée nécessaire pour permettre d'obtenir une pression de gaz dissout égale à la moitié de la pression du gaz surnageant, soit une demi-saturation. Progressivement, à pression constante, un équilibre s'établit et c'est l'état de saturation (Tableau II). A l'inverse, si la pression diminue, comme au cours d'une remontée en surface, le gaz revient à sa forme initiale, c'est la phase de désaturation (tableau II).

Parfois, la somme des pressions partielles des gaz dissouts dépasse la valeur de pression ambiante ce qui peut occasionner, au-delà d'un seuil dit "critique", une recombinaison massive de gaz à partir du liquide sous forme de bulles. C'est la "sursaturation", à l'origine des problèmes de décompression.

Le volume de gaz dissous respecte d'autres lois :

- **Loi de Dalton** : A température donnée, la pression partielle exercée par un gaz dans un mélange équivaut à celle qu'il exercerait s'il occupait seul le volume total du mélange.

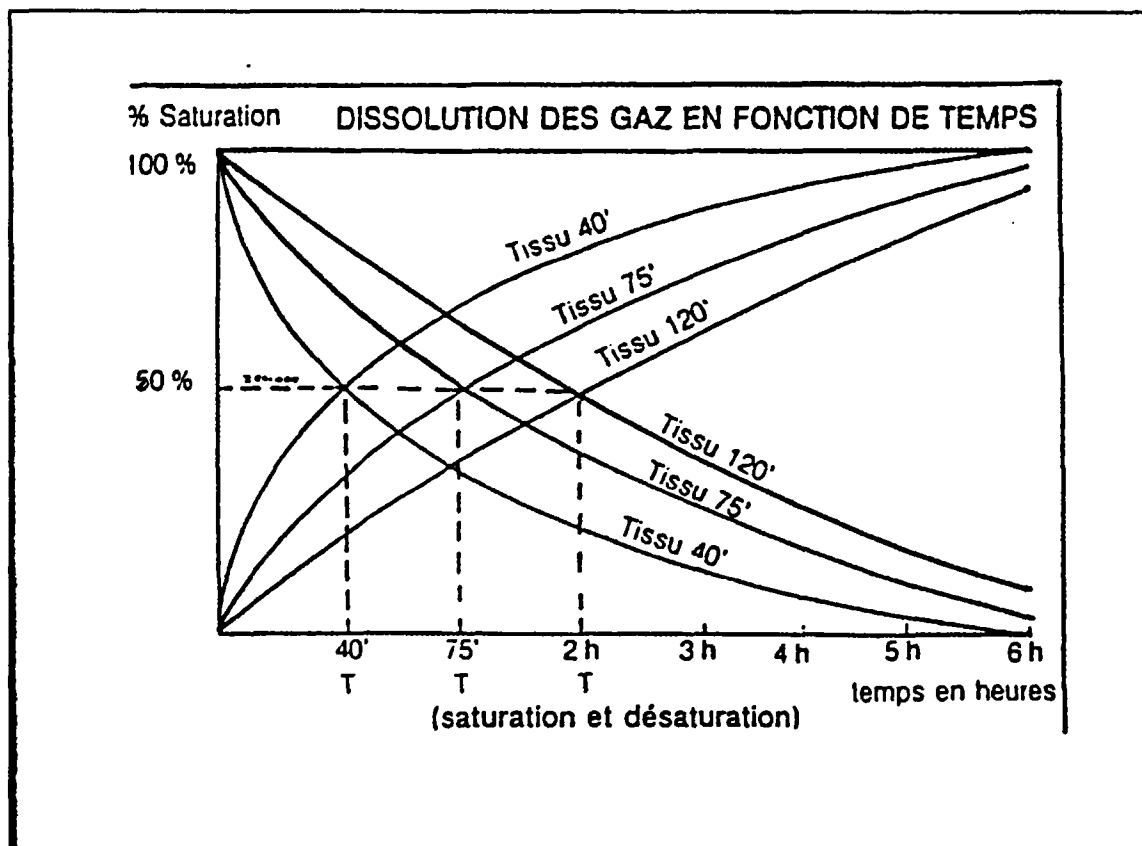
- **Loi de Henry** : A température donnée, la quantité de gaz dissout à saturation dans un liquide est proportionnelle à la pression partielle du gaz au contact du liquide.

Les mécanismes de dissolution ou d'élimination des gaz sont invariablement associés à un passage sanguin. Il semble donc logique d'admettre l'importance d'éléments tels que la température de l'eau, le type de travail effectué, les pathologies et traumatismes, le stress, qui peuvent exercer

une influence sur le support vasculaire ou le débit sanguin et modifier les échanges gazeux.

TABLEAU II

(D'après R. Sciarli et X. Fructus, 1992)



3 - Application à la plongée :

En pratique, au cours d'une plongée, c'est surtout la phase de décompression gazeuse qui s'avère délicate, d'autant plus que la durée d'immersion et la profondeur atteinte augmentent. A l'état de saturation, pour une pression donnée, un équilibre apparaît entre le gaz alvéolaire et le gaz inerte dissout. Pendant la remontée, la pression alvéolaire régresse, entraînant un passage de gaz du sang

vers les alvéoles compensé par un transfert de gaz des tissus vers le sang. C'est le dégazage.

Le mécanisme d'élimination serait parfait si certains tissus plus lents à se saturer du fait de leur structure biochimique (exemple : tissus gras) ne se retrouvaient alors en état de sursaturation.

Les travaux successifs de Haldane, puis de Hill et Bencke, ont permis de définir un seuil tissulaire de sursaturation admissible, calculé à partir du rapport tension gaz inerte tissulaire/pression absolue, qui varie entre 1,5 pour les tissus à période longue et 2,5 pour ceux à période courte. Lorsque ce seuil critique est dépassé, le poumon n'évacue plus assez rapidement les gaz et apparaît une effervescence gazeuse dans le sang qui se traduit par des bulles. Le temps nécessaire pour arriver à une demi-saturation ou période tissulaire permet de caractériser chaque tissu et on parle alors de tissu "45 minutes" ou encore "120 minutes" (tableau II).

Cette classification a donné lieu à l'élaboration par la Marine et la Comex de "tables de remontée" basées sur un gradient de saturation inférieur à la valeur critique de dégazage évitant ainsi au maximum la formation de bulles et les accidents qui s'y associent. Ces tables établissent un programme de remontée par paliers successifs et déterminent une vitesse de remontée à partir du tissu risquant le plus la sursaturation, encore appelé "tissu directeur", pour une profondeur maximale et une durée de plongée donnée.

II - LES INTOXICATIONS

1 - La narcose à l'azote

La narcose, ou intoxication du système nerveux central par l'azote (N₂), mise en évidence en 1935 par Behnke et Coll., est due à l'augmentation de la pression partielle de l'azote. Certains auteurs ont aussi mis en cause la rétention de gaz carbonique (CO₂), mais cette hypothèse a été démentie par les travaux de Bennett (1965) et de Hesser (1971) qui ont démontré que le gaz carbonique ne joue qu'un rôle secondaire dans le processus narcotique. Le mécanisme exact de ce phénomène est encore mal connu, mais les causes classiquement admises sont :

- le poids moléculaire élevé de l'azote (28),
- la forte affinité, comme certains anesthésiques, de ce gaz pour les lipides des cellules nerveuses (Meyer-Overton), qui entraînerait une modification des membranes cellulaires et une altération de la propagation des potentiels électriques.

Les troubles psychiques décrits par Cousteau J-Y- sous le nom d'"ivresse des profondeurs" apparaissent à partir 40 mètres. Ils s'apparentent plutôt à un état comparable à celui obtenu par ingestion de toxiques tels que le cannabis qu'à une véritable intoxication alcoolique. Le seuil de narcose varie en fonction du sujet, de sa condition physique, de son expérience, mais aussi et surtout des conditions de plongée. Les premiers symptômes de narcose apparaissent habituellement pour une profondeur donnée chez chaque plongeur et l'expérience acquise permet de connaître cette frontière et de contrôler, au moins partiellement, sa narcose.

Les troubles s'installent progressivement et s'accroissent au fur et à mesure de la descente. A l'inverse, ils régressent immédiatement si le plongeur remonte de quelques mètres. Classiquement, les premiers signes sont une sensation de bien-être, d'euphorie, plus rarement d'angoisse. Le stade suivant est celui des troubles du raisonnement et de la mémoire immédiate, avec perte de vigilance et détachement de soi, auxquelles viennent parfois s'ajouter des manifestations subjectives, des sensations de déséquilibre ou encore d'hyper-réceptivité sensorielle. Ensuite, apparaît un comportement anormal avec troubles moteurs, mouvements inconsidérés et arrachement du masque pouvant aboutir à la noyade.

Les corailleurs qui utilisent l'air comprimé adoptent une attitude spécifique face au phénomène de narcose à l'azote. Pour eux, c'est une compagne de chaque jour qu'ils essaient de domestiquer. En tant que professionnels, ils en connaissent parfaitement les risques et les acceptent, tout en se limitant à des profondeurs où ils estiment pouvoir la contrôler. La description faite par les corailleurs de leur narcose varie d'un individu à l'autre mais aussi, pour un même plongeur, d'une plongée à l'autre. Ils sont assez avertis de renseignements, probablement en raison de l'angoisse qu'elle génère mais peut-être aussi à cause de l'amnésie partielle qu'elle provoque.

2 - L'hyperoxie ou l'intoxication à l'azote

L'hyperoxie est le résultat de l'augmentation des pressions partielles en oxygène au-delà de 0,21 Bar, valeur à partir de laquelle débutent les premières modifications cardio-circulatoires. Cette toxicité se manifeste par une diminution des débits sanguins locaux, une cytotoxicité, mais surtout par deux tableaux cliniques très caractéristiques en relation avec les valeurs de pression atteintes et la durée d'exposition.

Pour des plongées à saturation, qui durent longtemps et nécessitent l'utilisation d'oxygène pur en grande quantité, on décrit des manifestations pulmonaires regroupées sous le nom d'"effet LORRAIN SMITH". Cet effet est lié à la libération de radicaux libres ($O_2\cdot$, $OH\cdot$) qui modifient l'activité du surfactant et exercent une activité toxique sur la muqueuse bronchique. Il se traduit cliniquement par une sensation de douleur rétro-sternale, une gêne respiratoire avec toux persistante et sécheresse des voies aériennes. Ce phénomène ne concerne pas les corailleurs qui ne pratiquent pas ce type de plongées.

Le second tableau clinique d'hyperoxie est plus en rapport avec l'activité des corailleurs. Il s'agit d'un effet neurotoxique appelé "effet Paul BERT" ou crise convulsive neurotoxique. Il peut apparaître pour des pressions partielles d'oxygène supérieures à 1,7 Bar, soit une profondeur de 70 mètres dans le cas d'un mélange usuel à 21 % d'oxygène, et 7 mètres pour une utilisation d'oxygène pur.

Cet effet neurotoxique s'installe d'autant plus rapidement que la pression est élevée et l'activité intense mais, comme dans le cas de la narcose à l'azote, l'hyperoxie est étroitement liée à des composantes individuelles et aux conditions de plongée (froid, fatigue, stress, etc...), qui peuvent occasionner une baisse du seuil hyperoxique. L'apparition de l'hyperoxie est le résultat d'une diminution du débit sanguin cérébral, par augmentation des résistances vasculaires, et d'un abaissement du seuil épileptogène. La crise épileptique, de type tonico-clonique généralisée, est précédée d'une phase prodromique, inconstante et courte, qui peut avoir valeur de signal d'alarme pour les plongeurs qui abandonnent alors l'oxygène pur. D'après Berthalion et Barthélémy, le premier signe inquiétant est la tachycardie, mais on retrouve aussi de façon inconstante : une gêne respiratoire, une anxiété accrue, une sensation nauséuse, des spasmes musculaires,

des contractions de la face, une anomalie visuelle caractéristique "la vision en tunnel" (réduction du champ visuel).

Lors de la phase post-critique, on note une amnésie complète de la crise mais une persistance des souvenirs concernant la phase prodromique. L'action neurotoxique de l'oxygène est favorisée par la présence de gaz carbonique. Ceci explique en partie l'augmentation du risque hyperoxique lors de plongées difficiles ou d'efforts intenses.

Les corailleurs font un usage particulier de l'oxygène pur ; il l'utilise afin de permettre d'accélérer la dénitrogénéation et de réduire la durée de la phase de décompression. Contrairement à la législation qui limite l'utilisation de l'oxygène pur en dessous de 7 mètres de fond, ils utilisent fréquemment ce gaz entre 9 et 12 mètres. On pourrait donc penser qu'ils sont sujets à de fréquents débuts de crises hyperoxiques, mais en pratique ceci est plutôt rare. En effet, ils connaissent parfaitement le risque hyperoxique et s'en méfient. Il s'attachent au pendeur et restent constamment en contact avec la surface pendant les paliers à l'oxygène pur. Ils sont aussi très attentifs aux signes avant-coureurs de la crise et peuvent immédiatement revenir à l'air comprimé en cas d'alerte.

En pratique, les crises d'hyperoxie sont plus fréquentes pour des profondeurs dépassant 100 ou 110 mètres, ce qui restent encore le cas de bien des des corailleurs. En conséquence, il arrive rarement ce type d'accident, même avec utilisation systématique d'oxygène pur au-delà de 12 mètres, ceci probablement en raison du facteur de "durée d'utilisation" qui reste aussi important dans la physiopathologie que celui des valeurs de pression partielle.

3 - Intoxications au gaz carbonique ou essoufflement

Une hypercapnie délétère peut s'observer en cours de plongée, à la suite de 2 mécanismes :

- Le premier, assez rare actuellement, est de nature exogène par souillure du mélange respiratoire avec du CO₂ pendant le gonflage des bouteilles. Cette pollution est habituellement due à un mauvais positionnement de la prise d'air du compresseur trop proche d'une source de CO₂ (exemple : moteur).

- Le second mécanisme, a une origine métabolique endogène. Il apparaît au cours de l'effort par accumulation de CO₂ alvéolaire et sanguin, en raison d'une production accrue directement liée à l'effort, et d'un défaut de transport et d'épuration. En effet :

- l'intensité de l'effort augmente la production de CO₂,

- le froid et le stress induisent une vasoconstriction et donc une diminution du transport de CO₂ vers l'alvéole,

- la profondeur altère les fonctions d'épuration pulmonaire en augmentant les pressions partielles des gaz (viscosité augmentée), ainsi que les résistances respiratoires, et occasionne un "emphysème fonctionnel d'effort" par élévation du volume courant respiratoire,

- l'appareillage modifie aussi les capacités d'épuration en raison du détendeur (augmentation des résistances), et de l'espace mort ajouté.

Ces différents facteurs favorisants sont cumulables et permettent d'accélérer l'élévation du taux de CO₂ au-dessus d'un seuil (20 millibars), où apparaît la dyspnée ou "essoufflement".

L'essoufflement se traduit par une respiration superficielle rapide insuffisante à assurer un renouvellement correct de l'air pulmonaire, et par une

tachycardie. Il peut aboutir à une suffocation ou à une syncope. Lorsque le plongeur revient à la surface, après avoir subi un épisode de ce type, il présente parfois quelques signes persistants tels que : congestion du visage, hypersudation, persistance de polypnée, de tachycardie, céphalées, nausées et vomissements.

TABLEAU III

Toxicité du gaz carbonique en fonction de sa pression partielle

	Profondeur et pression	% CO ₂	Pi CO ₂	Effets physiopathologiques
Air à l'entrée du compresseur	0 m.e.n	1	10 mbar	Insensibles
Air respiré	10	1	20	Légère hyperventilation
	30	1	40	Essoufflementn maux de tête
par	50	1	60	Essoufflement, narcose
le	60	1	70	Essoufflement, vertiges, vomissements, narcose grave
plongeur	70	1	80	Vertiges, stupeur, perte de connaissance

III - LES ACCIDENTS DE DECOMPRESSION

Une décompression bien conduite permet d'éliminer progressivement la plus grande partie des gaz accumulés dans l'organisme en cours de plongée. Pour cela, les plongeurs se servent de tables de remontée (ex : tables ministère du travail 1974-1992), adaptées à chaque type de plongée, en fonction de mélange utilisé, de la profondeur, de la durée du séjour au fond et de la fréquence des plongées.

Dans les conditions normales, les bulles sont éliminées par voie respiratoire de manière progressive, mais parfois, en cas de décompression trop rapide ou de tables mal adaptées, la quantité de gaz relâchée dépasse les capacités d'épuration pulmonaire et il se produit alors un phénomène d'effervescence avec formation de bulles en quantité et volume excessifs. La présence de ces bulles entraîne des problèmes tissulaires (compressions, destructions) et des obstructions vasculaires (thrombose et ischémie secondaire).

On classe les accidents de décompression selon 2 types :

1 - les accidents mineurs :

- cutanés : prurit, picotements ("puces"), plaques cutanées gonflées ("moutons").

- Articulaires ou "bends" : Les bends sont dûs à la persistance de bulles gazeuses (N₂, He), qui se fixent au niveau de diaphyses ou des épiphyses des os longs et entraînent un processus d'agrégation plaquettaire et la formation d'un véritable thrombus avec ischémie locale. Ce phénomène est à l'origine de douleurs musculo-ostéo-articulaires à localisation variable, touchant par ordre décroissant : épaule, genou, coude, hanche, poignet,

cheville. Les douleurs articulaires apparaissent en général une demi-heure à quelques heures après la plongée, augmentent progressivement et sont accrues par la mobilisation de l'articulation concernée. Ces douleurs sont insensibles aux antalgiques classiques et ne régressent qu'après une nouvelle plongée et une recompression correcte ou encore un séjour en caisson hyperbare. En cas d'absence de traitement ou de répétition de ce type d'accident, une forme chronique peut apparaître. Elle est classée dans les maladies professionnelles sous le nom d'"ostéoarthropathie dysbarique" (ostéonécrose dysbarique).

2 - Les accidents majeurs :

- **Dégazage massif** : à l'occasion de remontées trop rapides ou de décompressions brutales, on peut constater un dégazage généralisé qui se traduit par :

- . un collapsus cardiovasculaire avec fibrillation ventriculaire,
- . une asphyxie par bloc alvéolo-capillaire,
- . une embolie avec coagulation intra-vasculaire disséminée,
- . un accident de surpression pulmonaire.

- Les accidents neurologiques :

- **Localisation médullaire** : Ces accidents sont provoqués par une thrombose des veines péri-durales. Le premier signe sera souvent une difficulté à uriner, puis progressivement va s'installer une paraplégie ou une quadraplégie flasque symétrique.

- **Localisation centrale** : Ce type d'accident correspond souvent aux suites d'une surpression pulmonaire par effraction vasculaire et passage de bulles dans le système artériel carotidien. Les signes cliniques et la topographie

des lésions varient en fonction de la localisation de l'embolie. On peut voir :

- Crises convulsives avec céphalées et vomissements,
- troubles moteurs variés,
- phénomènes d'hypoesthésie,
- troubles sensoriels,
- aphasie, altération de la parole.

- Accidents labyrinthiques :

La présence de bulles au niveau de l'appareil labyrinthique entraîne un syndrome vestibulaire harmonieux s'exprimant par divers signes cliniques d'amplitude variable :

- vertiges, sensation de déséquilibre,
- naupathie, vomissements,
- troubles visuels avec nystagmus horizontal.

Ces troubles peuvent disparaître immédiatement et complètement à la recompression ou persister jusqu'à une semaine. Les accidents majeurs de décompression se traitent par la recompression thérapeutique.

De nombreux facteurs favorisent la survenue d'accidents de décompression, d'autant plus qu'ils sont cumulatifs.

- L'âge : on constate une augmentation significative après 40 ans du nombre des accidents, ce qui encourage à conseiller l'utilisation de programmes de recompression plus longs.
- Le pourcentage de graisses : la présence d'un excès lipidique favorise la fixation azotée tissulaire.
- La mauvaise forme physique (fatigue, manque d'entraînement, pathologies diverses).
- L'effort.
- Le froid.

- L'alcool, le tabac.
- Les conditions de plongée :
 - profondeur supérieure à 50 mètres,
 - plongées à profondeur variable (phénomène de "yoyo")
 - plongées successives,
 - plongées itératives.

Certains plongeurs dits "bulleurs" sont particulièrement sensibles à ce phénomène et présentent des problèmes de décompression, dont le mécanisme est encore inconnu, même lors de décompression bien faite.

Ils doivent donc, dans la mesure du possible, utiliser des tables plus sûres (Tables ministère du travail 1992), et éviter au maximum les facteurs de risque s'ils continuent à plonger.

TABLEAU IV

Tables de plongée à l'air : Ministère du Travail, 1992.

Temps au fond minutes.	Remontée au palier min :sec	Air						Total décompression min :sec	Plongée successive
		18 m	15 m	12 m	9 m	6 m	3 m		
5	4 :45	-	-	-	-	-	5	9 :45	Non
10	4 :15	-	-	-	3	5	7	19 :15	Non
15	4 :00	-	-	3	5	7	15	34 :00	Non
20	4 :00	-	-	5	7	12	25	53 :00	Non
25	3 :45	-	3	5	10	20	35	76 :45	Non
30	3 :30	3	5	7	12	25	45	100 :30	Non
35	3 :30	3	5	10	15	30	55	121 :30	Non

IV - LES BAROTROMATISMES

Comme leur nom l'indique, ils sont directement liés à l'accroissement de pression et affectent les sinus et les oreilles des plongeurs. Ils apparaissent généralement près de la surface car les variations de pression y sont plus importantes.

Les sinus

Le barotraumatisme des sinus est un accident assez rare, il touche d'abord le sinus frontal puis le sinus maxillaire. Il peut se produire à la descente par dépression au niveau de cavités sinusiennes et peut parfois être corrigé par la manoeuvre de Valsalva. Dans le cas contraire, il faut arrêter la plongée sous peine de voir apparaître un décollement de la muqueuse puis un hématome sous-muqueux et une hémorragie.

Plus rarement, c'est lors de la remontée, dans la zone des 10 mètres, que le plongeur ressent une douleur qui l'oblige à interrompre son retour en surface. Il doit alors se faire aider d'un co-équipier pour remonter, et présente souvent un épistaxis en surface.

Les oreilles

L'oreille moyenne :

- Otite moyenne aiguë barotraumatique :

Ce type de barotraumatisme est provoqué par une différence de pression entre l'oreille moyenne et l'extérieur due à une mauvaise perméabilité du conduit auditif externe ou de la trompe d'Eustache. C'est l'accident barotraumatique le plus fréquent et il entraîne une otalgie avec parfois acouphènes, sensation de liquide intra-auriculaire et même otorragie. Le plongeur doit généralement interrompre sa plongée car il n'arrive pas à "passer" une certaine profondeur. Mais il arrive que, grâce à la manoeuvre de Valsalva, il parvienne à rétablir l'équipression et à poursuivre la descente. Parfois, une manoeuvre de Valsalva trop brutale peut aussi entraîner une perforation tympanique.

- Maladie barotraumatique de l'oreille moyenne : elle est assimilée à une surdité professionnelle. La répétition des lésions de l'oreille provoque à long terme des lésions organiques et un épaissement du tympan entraînant une surdité de transmission.

L'oreille interne :

Cet accident est très rare mais c'est une urgence ORL en raison des lésions cochléaires (audition) et vestibulaires (équilibre) concomitantes qu'elles occasionnent.

Le mécanisme lésionnel peut être soit une manoeuvre de Valsalva intempestive avec "coup de piston" de l'étrier sur la fenêtre ovale, soit une remontée trop rapide avec formation de bulles intravasculaires veineuses et thrombi secondaires. La clinique associe la présence d'acouphènes, de vertiges et d'une surdité de perception. Le traitement de cette urgence se fera par l'oxygénothérapie hyperbare et différents médicaments (corticoïdes, anti-agrégants plaquettaires, anti-vertigineux).

Barautromatismes des corailleurs

Les incidents barotraumatiques sont fréquents chez les corailleurs. Leur mode d'activité présente tous les éléments favorables à l'apparition de ce type d'accident (profondeur, fréquence de plongée, vitesse de descente). Les accidents concernent généralement l'oreille moyenne et la rapidité de descente avec lest est très certainement la cause première de problèmes. En pratique, la descente est facilitée par une manoeuvre particulière appelée Béance Tubaires Volontaire de Delonca (B.T.V.), qui permet à la fois un équilibrage automatique en douceur des pressions dès le début de la descente, sans phénomène de surpression et une libération des mains. Cette manoeuvre demande une grande habitude et une prise de conscience par le plongeur de la position des muscles du voile et du pharynx pendant l'ouverture de la trompe. Il faut préciser qu'elle n'est pas réalisable par tous les plongeurs car elle nécessite une conformation anatomique normale de la trompe d'Eustache.

Les corailleurs victimes d'otites moyennes ou de sinusites insistent rarement s'ils se rendent compte qu'ils ont des difficultés à descendre car ils savent que chaque plongée supplémentaire diminue d'autant la probabilité de reprise rapide d'une activité normale. Ils sont donc assez prudents sur ce sujet et limitent la profondeur d'intervention, même si cela leur en coûte beaucoup.

V - LE FROID

En plongée, la dépense énergétique est étroitement liée à la thermorégulation. La perte de chaleur s'effectue par conduction et par convection. Les plongeurs essaient de lutter contre la perte calorique en utilisant des combinaisons en néoprène qui limitent les pertes cutanées,

mais l'intensité de la sensation de froid dépend aussi d'autres paramètres tels que :

- le gradient thermique air/eau,
- la température de l'eau, au fond
- l'état physique du plongeur (âge, adiposité, pathologies),
- l'état psychique du plongeur,
- l'intensité de l'activité sous-marine,
- l'alimentation.

Lorsqu'une plongée se déroule normalement, le froid est l'ennemi principal du corailleur. En effet, à 80 mètres de fond, la température moyenne est d'environ 12° alors que le confort thermique n'est obtenu, avec équipement, que pour une eau entre 28 et 30°. De plus, à ces profondeurs, la pression ambiante comprime et écrase les revêtements néoprène et diminue fortement leur fonction de protection thermique. On comprend donc que, malgré leur deux combinaisons, les corailleurs ressentent rapidement et intensément la sensation de froid.

Ce phénomène de refroidissement est encore plus marqué en cas d'utilisation de mélange au gaz léger en raison du haut pouvoir de conduction thermique de ces gaz.

Annexe 2

EXAMENS PARACLINQUES D'APTITUDE AUX PROFESSIONS INTERVENANT EN MILIEU HYPERBARE

(Arrêté du 28 mars 1991)

EXAMENS	A l'entrée dans la profession (O = Oui)	Visite an- nuelle (O = Oui)
1) Exploration fonctionnelle respiratoire, avec : capacité vitale, V.E.M.S., V.M.M., courbe débit-volume, VO ₂ max. indirecte	O(*)	O(*)
2) Electrocardiogramme :		
- au repos	O(*)	O(*)
- au cours de l'effort sous maximal (VO ₂ max indirecte)	O(*)	O(*)
3) Audiogramme :	O(*)	O(*)
- Impédancemétrie tympanique	O	
4) Electroencéphalogramme, avec S.L.I. et hyperpnée	O	
5) Biologie sanguine :		
- NF	O	O
- Biochimie (glycémie, uricémie, cholestérolémie totale, triglycéridémie, gamma-GT)	O	O
6) Analyse d'urines : Sucre, albumine, sang	O(*)	O(*)
7) Bilan radiographique :		
- Téléthorax face	O	
- Grosses articulations (hanches et épaules de face, genoux de profil comprenant le 1/3 inférieur du genou et le 1/3 supérieur du tibia)	O	
	<small>puis tous les 4 ans</small>	
8) Si l'intéressé le désire (examens non obligatoires) :		
- Sérologie de la syphilis (B. W.)	O	O
- Recherche d'anticorps anti-V.I.H.	O	O

(*) Ces examens peuvent être réalisés à l'I.N.P.P.

Annexe 3

REPUBLIQUE FRANCAISE

SECRETARIAT D'ETAT A LA MER

SERVICE DE SANTE DES GENS DE MER
23, Rue des Phocéens
13236 MARSEILLE CEDEX 02

Tél. 91.90.85.63

Marseille, le 17 Avril 1992

N° 105/92/SSGM/MA

N O T E

Pour

Monsieur le Médecin des Gens de Mer
de la Région Corse

-/-

O B J E T : Détermination de l'aptitude médicale à la plongée sous-marine des marins pêcheurs de corail.

REFERENCES : 1/ Décret N° 90-277 du 28 Mars 1990 relatif à la protection des travailleurs intervenant en milieu hyperbare.
2/ Arrêté du 28 Mars 1991 définissant les recommandations aux médecins chargés de la surveillance médicale des travailleurs intervenant en milieu hyperbare.

3/ Note n° 371 SSGM Marseille du 28 Juillet 1987.

P. JOINTE : Liste des examens complémentaires.

-/-

L'aptitude médicale à la plongée sous-marine des pêcheurs de corail est régie par les textes de références 1 et 2. Elle est délivrée annuellement pour les sujets de moins de 40 ans et semestriellement pour les sujets de plus de 40 ans, en fonction de la profondeur d'intervention des pêcheurs :

- classe I jusqu'à 40 mètres
- classe II jusqu'à 60 mètres
- classe III au-delà.

Le médecin des Gens de Mer affecté à l'Institut National de Plongée Professionnelle (INPP) est chargé du contrôle de cette aptitude (il est rappelé qu'en matière de médecine du travail, les sujets n'ont pas le libre choix de leur médecin. La mention d'aptitude doit être délivrée par le médecin désigné de l'administration ou de l'entreprise).

La présente note fixe, après accord intervenu entre les différentes centres médicaux, les modalités de détermination de l'aptitude médicale à la plongée sous-marine des pêcheurs de corail. Les différentes mesures ont pour but de réduire dans toute la mesure du possible les déplacements et les frais des sujets.

Dans l'état actuel de la législation sociale, la plongée étant une option volontaire indépendante de la navigation, les frais liés aux examens nécessaires à la détermination de cette aptitude sont à la charge de l'intéressé s'il est travailleur indépendant ou de son employeur s'il est salarié.

1. Pêcheurs de corail résidant sur le continent

Les visites initiales et périodiques ont lieu sur rendez-vous à l'INPP.

Les sujets se présentent à la visite munis des résultats des examens complémentaires figurant en annexe.

L'aptitude médicale à la navigation est délivrée au cours de la même visite. Les mentions adéquates sont portées au livret individuel du marin.

Trois certificats de visite GM 11 sont établis :

- un pour l'intéressé,
- un pour l'administrateur chef du quartier dont il relève,
- le troisième est adressé à la Direction Interrégionale des Affaires Maritimes de Marseille.

Un duplicata de la visite médicale (modèle GM 11 bis) est adressé le cas échéant au médecin des Gens de Mer du quartier dont relève l'intéressé.

2. Pêcheurs de corail résidant en Corse

Nota : Un pêcheur de corail résidant en Corse peut, s'il le désire, appliquer les dispositions précédentes au cours d'un séjour sur le continent.

La visite d'aptitude a lieu sur rendez-vous dans le service de médecine hyperbare du Centre Hospitalier de la Miséricorde, 1 Avenue Impératrice Eugénie, 20000 Ajaccio, tél. 95.29.91.93 ou 95.29.91.34.

A l'issue de la visite, le médecin chef de ce service adresse au médecin de l'INPP l'ensemble des résultats des examens complémentaires et son avis sur l'aptitude médicale du sujet.

Le médecin de l'INPP établit trois certificats médicaux modèle GM 11 :

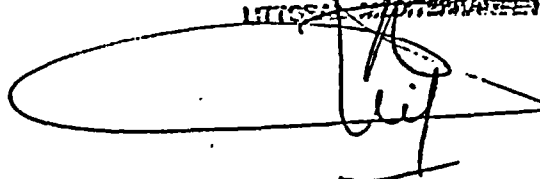
- l'un est adressé à la Direction Interrégionale des Affaires Maritimes de Marseille) *Pour puis par la BRAN color?*
- un autre est adressé à l'administrateur chef du quartier dont relève l'intéressé,
- le troisième est adressé au médecin des Gens de Mer de son quartier, accompagné d'une copie des résultats des examens pratiqués.

L'aptitude médicale à la navigation est déterminée par le médecin des Gens de Mer du quartier du pêcheur, qui porte également au livret individuel du marin les mentions d'aptitude concernant la plongée sous-marine.

3. En cas d'accident de plongée

Le plongeur devra en informer son chef de quartier, son médecin des Gens de Mer, et demander au médecin qui l'a traité d'adresser au médecin de l'INPP une copie du dossier hospitalier.

Médecin en Chef CASTEL J.
Médecin interrégional
~~LITON~~



INSTITUT NATIONAL DE PLONGÉE PROFESSIONNELLE
et d'intervention en milieu aquatique



Marseille, le 22 Janvier 1992.

PG/VE

Les Directeurs

Messieurs les Présidents

- Syndicat Libre des Patrons-Pêcheurs Corailleurs
- Association des Pêcheurs de Corail de Corse

OBJET : Certificat d'aptitude à l'hyperbarie Classe III Mention B
Corailleur - Stage d'homologation

REF : - Décret n° 90.277 du 28 mars 1990
- Arrêté du 28 janvier 1991 (formation)
- Arrêté du 28 mars 1991 (médical)

P.J. : - Une fiche technique - Organisation du stage
- Un dossier de candidature avec fiche de renseignements, bulletin
d'inscription et conditions générales.

Messieurs les Présidents,

A la suite de la dernière réunion du Syndicat Libre des Patrons-Pêcheurs Corailleurs tenue le 10 décembre 1991 à l'INPP, je vous adresse le programme d'un stage d'homologation pour l'obtention du "certificat d'aptitude à l'hyperbarie - classe 2 ou 3 - mention B" qui permettra de régulariser la situation des pêcheurs de corail autorisés par l'Administration des Affaires Maritimes avant 1991.

Comme il a été convenu, les candidats devront témoigner d'une expérience reconnue sur dossier de candidature et d'une activité effectuée sans interruption avec une aptitude médicale correspondant à la classe 2 (limite à 60 m) ou 3 (au-delà de 60 m).

Le coût du stage par pêcheur de corail a été fixé à 5.000 FF (HT) et la période envisagée en février 1992.

Je vous demande de bien vouloir me faire connaître votre accord et d'adresser, sans délai, les dossiers de candidatures comportant notamment l'aptitude médicale et l'autorisation de pêche au corail.

Dans l'attente, je vous prie d'agréer, Messieurs les Présidents, l'expression de ma considération distinguée.

- Adjts FORM. TECH

COPIES : - Tous Chefs de Sce


P. GAVARRY

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'HYPERBARIE

CLASSE 2 OU 3 - MENTION B - PECHE AU CORAIL

STAGE D'HOMOLOGATION

1. OBJECTIF :

Qualifier des pêcheurs au corail autorisés à la plongée à l'air et au mélange pour obtenir le Certificat d'Aptitude à l'Hyperbarie Classe 2 ou 3 Mention B - pêcheur au corail.

2. CONDITIONS D'ACCES :

- Dossier de candidature présenté à la Commission de Sélection avec l'autorisation de Pêche du Corail (Chef de Quartier des Affaires Maritimes) et le certificat d'aptitude médicale correspondant au niveau de profondeur.

3. PROGRAMME - Durée : 1 semaine - Effectif : 12 stagiaires

THEORIE - Procédures d'intervention par plongée à l'air autonome, narguilé, bulle, à l'air jusqu'à 60 mètres et à l'héliox jusqu'à 80 mètres.

- Procédures d'urgence - accidents de plongée - conduite à tenir en cas d'accident
- premier secours
- Emploi du caisson thérapeutique
- Tables de plongée d'incursion et thérapeutique
- Physiologie
- Calcul de mélange de gaz et méthode d'analyse
- Equipements et matériels - vêtements secs - photo-vidéo subaquatiques
- engin téléopéré
- Biologie et exploitation du corail rouge
- Sécurité

PRATIQUE - Application des procédures de plongée autonome à l'air et au mélange

- Mise en oeuvre du caisson thérapeutique
- Fabrication et analyse de mélange gazeux

DOCUMENTS

- Délivrance du diplôme de scaphandrier professionnel Classe 2 ou 3 Mention B Pêche au Corail
- Livret individuel de plongée

PERIODE PROPOSEE : Mois de février 1992

COUT : 5.000,- FF (HT)

7. FOYER-HOTEL (prix pour hébergement - nourriture 7jours/7jours)

- Chambre individuelle 125,00 FF
- Chambre double 80,00 FF
- Repas 45,00 FF
- Petit-déjeuner 14,00 FF

Art. 4. - Les rubriques I et J de l'annexe I de l'arrêté du 30 octobre 1991 susvisé sont modifiées comme suit :

DESCRIPTION DES AMÉNAGEMENTS et services exigés	CATÉGORIES			
	1°	2°	3°	4°
I. - Périodes et horaires d'ouverture				
Bureau ouvert en saison et en toute période d'affluence	X			
Bureau ouvert tous les jours (à l'exception, le cas échéant, des dimanches et des jours fériés hors saison), le matin et l'après-midi aux heures d'affluence de la fréquentation		X	X	
Bureau ouvert tous les jours sans exception en vue d'un service public maximal				X
J. - Services aux touristes				
Service permanent de réponses au courrier et aux appels téléphoniques (appareil avec répondeur-enregistreur)	X	X	X	X
Publication annuelle de listes d'hébergements, équipements, monuments et sites touristiques, exempte de publicité (à l'exception, le cas échéant, des pages de				

DESCRIPTION DES AMÉNAGEMENTS et services exigés	CATÉGORIES			
	1°	2°	3°	4°
couverture) et comportant l'indication des tarifs d'usage et des périodes et horaires d'ouverture au public		Bilingue	Bilingue	Trilingue
Recherche gratuite des disponibilités immédiates dans les hôtels et les terrains de camping (à partir de 18 heures)		X	X	X
Ventes de timbres			X	X
Ventes de cartes de paiement pour le téléphone			X	X
Service de messages			X	X
Ventes de guides et de cartes touristiques			X	X
Service de change lors de la fermeture des banques				X
Organisation d'actions d'animation des loisirs telles que visites guidées, expositions, concours, etc.			X	X

Art. 5. - Le présent arrêté sera publié au *Journal officiel* de la République française.

Fait à Paris, le 22 mai 1992.

JEAN-MICHEL BAYLET

Annexe 5

MINISTÈRE DU TRAVAIL, DE L'EMPLOI ET DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE

Arrêté du 15 mai 1992 définissant les procédures d'accès, de séjour, de sortie et d'organisation du travail en milieu hyperbare

NOR: TEFT9204797A

Le ministre du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle, le ministre de l'agriculture et de la forêt et le secrétaire d'Etat à la mer,

Vu le code du travail ;

Vu le décret n° 90-277 du 28 mars 1990 relatif à la protection des travailleurs intervenant en milieu hyperbare, et notamment ses articles 6, 8, 9, 23 et 32 ;

Vu l'arrêté du 28 janvier 1991 définissant les modalités de formation à la sécurité des personnels intervenant dans les opérations hyperbares ;

Vu l'avis de la Commission nationale d'hygiène et de sécurité du travail en agriculture ;

Vu l'avis du Conseil supérieur de la prévention des risques professionnels,

Arrêtent :

Art. 1^{er}. - I. - L'objet du présent arrêté est de définir les procédures d'accès, de séjour, de sortie et d'organisation du travail en milieu hyperbare, destinées à garantir, en fonction des méthodes et des tables de décompression disponibles, la sécurité et la santé des travailleurs.

Les termes ou expressions techniques utilisés pour l'application du présent arrêté sont définis à l'annexe I.

TITRE I^{er}

PROCÉDURES D'INTERVENTION EN MILIEU SUBAQUATIQUE

CHAPITRE I^{er}

Durée de séjour

Art. 2. - Sauf dans le cas de plongées à saturation ou de plongées d'urgence résultant de circonstances mettant en péril la vie humaine et compte tenu des dispositions de l'article 3 ci-dessous, la

durée quotidienne de séjour dans l'eau au cours d'une ou plusieurs plongées ne peut être supérieure à trois heures. Le temps de décompression dans l'eau doit être comptabilisé dans l'évaluation de la durée du séjour en immersion.

Cette durée peut toutefois être portée à six heures par jour pour une intervention - comprenant éventuellement une plongée successive - qui ne nécessite pas de paliers de décompression si l'activité pratiquée en milieu subaquatique correspond à celle associée à la mention B définie à l'article 1^{er} de l'arrêté du 28 janvier 1991 susvisé.

Art. 3. - Sauf lorsqu'une protection appropriée est mise en œuvre, la durée quotidienne de séjour dans l'eau fixée au premier alinéa de l'article 2 ci-dessus doit être réduite lorsque les travaux sont exécutés sous forte houle ou dans le courant.

La durée quotidienne de séjour dans l'eau devra également être réduite lorsque la température de l'eau est inférieure à 10°C ou supérieure à 30°C et que les vêtements de plongée utilisés ne permettent pas d'assurer un confort thermique satisfaisant.

En outre, la durée quotidienne ne peut excéder quatre-vingt-dix minutes lorsque des outils pneumatiques à percussion d'une masse supérieure à 20 kilogrammes sont utilisés.

Art. 4. - La durée d'intervention au cours d'une plongée à saturation est évaluée entre la phase de déclampage et la phase de clampage de l'enceinte hyperbare - tourelle ou sous-marin portescaphandrier - à partir de laquelle s'effectue l'opération subaquatique.

Cette durée ne peut excéder huit heures, étant entendu que le séjour effectif dans l'eau ne saurait se prolonger au-delà de sept heures.

La durée d'un séjour à saturation comptée depuis le début de la compression jusqu'au retour à pression atmosphérique ne peut dépasser trente jours. En outre, le nombre de jours de saturation, par période de douze mois, ne doit pas dépasser cent, compression et décompression comprises.

L'intervalle entre deux séjours à saturation doit être d'une durée au moins égale à celle du premier des deux séjours, compression et décompression comprises.

*Cl. au don
Covail 92*

CHAPITRE II

*Conditions de mise en œuvre
des différentes méthodes de plongée*

Art. 5. - I. - La plongée en scaphandre autonome ne peut être mise en œuvre que pour des pressions relatives inférieures à 6 000 hPa (6 bars).

L'inspecteur du travail ou le chef de quartier des affaires maritimes peuvent toutefois autoriser des interventions en scaphandre autonome à des pressions supérieures à 6 000 hPa (6 bars) dès lors qu'il est vérifié que les conditions dans lesquelles elles se déroulent assurent aux travailleurs concernés une protection équivalente à celle d'une plongée à une pression inférieure.

II. - En complément du scaphandre qui doit être conforme aux normes en vigueur et être doté d'un système de réserve de gaz ou de contrôle de la pression dans la ou les bouteilles, le travailleur doit disposer d'un équipement individuel spécifique lui permettant d'assurer, en toutes circonstances, son alimentation en gaz respiratoire, de contrôler les différents paramètres de la plongée, de maintenir son équilibre thermique, de se déplacer sans entrave et de remonter en cas d'urgence.

Lorsque la pression relative d'intervention est supérieure à 1200 hPa (1,2 bars) ou que la profondeur du site de l'intervention n'est pas parfaitement connue du surveillant présent au poste de contrôle, un dispositif de mesure de la profondeur du site de travail doit être installé en surface.

III. - La personne désignée pour porter secours en immersion au scaphandrier doit disposer d'un équipement approprié et être prête à intervenir. Elle doit être titulaire d'un certificat d'aptitude à l'hyperbarie compatible avec la profondeur et le moyen de plongée utilisé pour les secours.

Si le scaphandrier est en permanence matériellement relié à la surface, l'équipe de plongée peut ne comprendre que trois personnes.

Si, au contraire, le scaphandrier n'est pas en permanence matériellement relié à la surface, la plongée doit s'effectuer à deux, de telle sorte que les scaphandriers puissent se porter mutuellement secours. Dans ces conditions, l'équipe minimale de plongée comprend quatre personnes.

En ce qui concerne les entreprises d'armement maritime, la composition de l'équipe de plongée est définie par arrêté du ministre chargé de la mer.

IV. - Une embarcation et un moyen de sortie de l'eau d'un scaphandrier inconscient doivent être disponibles à proximité immédiate du site de plongée.

En outre, lorsque la plongée nécessite des paliers de décompression dans l'eau, une ligne à paliers doit être installée.

V. - Dans le cas des plongées en galerie, lorsque les dispositions du III ci-dessus ne peuvent pas être appliquées, des moyens de sécurité spécifiques doivent être mis en place et les personnels concernés doivent avoir reçu une formation appropriée.

Art. 6. - I. - Sauf dans le cas où il s'agit de porter secours à des personnes en danger, la plongée avec narguilé ne peut être mise en œuvre que pour des pressions relatives inférieures à 6 000 hPa (6 bars).

II. - En complément du narguilé, du harnais de sécurité nécessaire à son ancrage et des équipements individuels spécifiques permettant au travailleur de contrôler les différents paramètres de la plongée, de maintenir son équilibre thermique, de communiquer avec la surface et de se déplacer sans entrave, le scaphandrier doit disposer d'une réserve de gaz respiratoire autonome pour pouvoir, en cas d'urgence, regagner la surface ou une autre source d'alimentation en gaz, compte tenu d'une éventuelle décompression par paliers.

En outre, une réserve de gaz doit être disponible en surface pour parer à toute défaillance de l'alimentation principale.

Si la plongée est effectuée avec un système de chauffage à eau chaude perdue, un moyen de secours de l'alimentation en eau chaude doit être prévu pour permettre le retour en surface, compte tenu de la durée de décompression nécessaire.

Une embarcation et un moyen de sortie de l'eau d'un scaphandrier inconscient doivent être disponibles à proximité immédiate du site de plongée.

Lorsque les plongées nécessitent des paliers de décompression dans l'eau, une ligne à paliers doit être utilisée.

III. - La personne susceptible de porter secours en immersion au scaphandrier doit être titulaire d'un certificat d'aptitude à l'hyperbarie compatible avec la profondeur et l'équipement de plongée utilisé pour les secours; dans l'hypothèse où l'intervention de secours est prévue en scaphandre autonome, un moyen doit être installé pour le relier à la surface et établir des communications.

IV. - L'équipe minimale nécessaire pour assurer la plongée au narguilé d'un ou de deux scaphandriers comprend en surface au moins un chef d'opération hyperbare assurant simultanément la

fonction de surveillance, assisté d'un scaphandrier de secours; dans ces conditions, elle comprend, selon les cas, trois ou quatre personnes.

Au-delà de deux scaphandriers dans l'eau, l'équipe doit comprendre un assistant supplémentaire en surface par scaphandrie supplémentaire immergé.

Art. 7. - I. - La méthode de plongée en bulle ne peut être mise en œuvre que si la pression relative d'intervention est inférieure à 9 000 hPa (9 bars) et que si la pression à l'intérieur de la bulle de plongée, pendant les paliers de décompression, peut être stabilisée avec une précision de 50 hPa (0,05 bar).

Lorsqu'un scaphandrier effectuant une décompression en bulle de plongée à l'oxygène pur n'est pas complètement émergé, on considérera, pour l'évaluation de la durée de séjour dans l'eau et pour le choix des pressions partielles d'oxygène autorisées, qu'il est hors d'eau seulement s'il y a deux scaphandriers dans la bulle de plongée et s'il est amarré de telle sorte que sa tête ne puisse être submergée.

Lorsque les scaphandriers sont hors d'eau pendant la période de décompression, la durée totale de l'opération hyperbare sera prévue de telle sorte que la durée de décompression n'exécède pas deux cents minutes.

Si la bulle de plongée n'est utilisée que pour effectuer la décompression, l'alimentation et le contrôle du scaphandrier peuvent être réalisés selon la méthode de plongée au narguilé. Cette méthode d'alimentation est obligatoire lorsque la bulle de plongée est utilisée sur un site où la profondeur est très supérieure à celle du niveau de travail afin de pallier une éventuelle rupture du câble porteur; en outre, une aussière de sécurité doit être connectée à la bulle de plongée.

II. - La bulle de plongée doit être équipée d'une réserve de gaz permettant la pressurisation et l'évacuation de l'eau, avec un mélange respirable à la profondeur des scaphandriers. Si la respiration d'oxygène pur est prévue dans la bulle de plongée, cet oxygène est stocké à bord de la bulle de plongée et distribué à l'aide de masques respiratoires munis d'un dispositif, tel un déverseur, de rejet des gaz à l'extérieur. Ce circuit d'oxygène doit être marqué, réalisé et dégraissé conformément aux normes de tuyautage en vigueur.

En surface, le poste de contrôle de plongée doit permettre de surveiller à la fois les différents paramètres d'immersion de la bulle de plongée et du scaphandrier, en particulier ceux relatifs à la pression d'alimentation de l'ombilical de la bulle de plongée si celui-ci est indépendant de l'alimentation du ou des scaphandriers.

Le système de manutention et de mise à l'eau doit être conforme aux règlements relatifs aux engins de levage destinés aux personnes.

III. - Outre le chef d'opération hyperbare, le surveillant de surface et le scaphandrier de secours prévus aux articles 30 et 31 du décret du 28 mars 1990 susvisé, l'équipe nécessaire à la mise en œuvre de la méthode de plongée en bulle de plongée doit comprendre une personne chargée de la manutention de la bulle de plongée et une personne pour contrôler l'ombilical, sauf si la manutention de celui-ci est mécanisée; dans ces conditions, si le chef d'opération hyperbare assure lui-même la surveillance permanente en surface, l'équipe nécessaire pour la mise en œuvre de la plongée en bulle de plongée comprend au moins cinq personnes.

Art. 8. - I. - La plongée avec système est obligatoire dès lors que la pression relative d'intervention excède 9 000 hPa (9 bars) ou que la durée de la décompression est supérieure à deux cents minutes.

II. - Deux scaphandriers au moins doivent faire équipe dans la tourelle ou le sous-marin porte-scaphandrier, l'un d'eux étant le chef de tourelle; au cours de l'opération hyperbare, le chef de tourelle doit être présent dans la tourelle ou le compartiment hyperbare du sous-marin porte-scaphandrier et être en permanence équipé pour porter secours à l'autre scaphandrier.

En surface, en plus du chef d'opération hyperbare, du surveillant de surface et d'un scaphandrier de secours, l'équipe doit comprendre le personnel nécessaire au bon fonctionnement et à la manutention du système de plongée.

En outre, lorsque la plongée nécessite une durée de séjour en caisson supérieure à douze heures consécutives, l'équipe sera complétée pour assurer en permanence le fonctionnement des installations.

CHAPITRE III

Préparation des interventions

Art. 9. - Préalablement à toute intervention hyperbare en milieu subaquatique, le chef d'opération doit procéder à la reconnaissance du site, à son aménagement, à son balisage éventuel (marques, pavillons, avis aux navigateurs) et à la définition du chantier.

Avant chaque plongée, les réserves et la composition des mélanges gazeux à employer doivent être vérifiées ainsi que la présence des équipements individuels et collectifs nécessaires, la disposition des circuits et le bon fonctionnement de tous les moyens à mettre en œuvre, en particulier ceux de secours.

CHAPITRE IV

Procédures et tables de décompression

Art. 10. - Dans les conditions normales d'intervention à l'air comprimé, la décompression des scaphandriers doit être conduite conformément aux procédures et aux tables décrites en annexe II du présent arrêté et, pour les interventions aux mélanges héliox, conformément à celles décrites en annexe III.

Compte tenu de la profondeur de l'intervention, réelle ou équivalente, de la méthode de plongée envisagée et de la procédure de décompression correspondante, le chef d'opération hyperbare doit, sous la responsabilité de l'employeur, sélectionner parmi celles publiées en annexes, la table de décompression la plus appropriée pour garantir la sécurité et la santé des scaphandriers.

Art. 11. - Conformément aux prescriptions de l'article 29 du décret du 28 mars 1990 susvisé, l'employeur ou, sous sa responsabilité, le chef d'opération hyperbare doit, préalablement à toute opération de plongée, mettre à la disposition des travailleurs concernés un document de chantier définissant les modalités, les procédures normales et de secours de la plongée et, en particulier, les tables de décompression.

En outre, annexée à ce document de chantier, une feuille de plongée sera établie pour chaque intervention.

Devront notamment figurer sur cette feuille de plongée :

- la date ;
- les noms des scaphandriers et du surveillant en surface ;
- l'intervalle de plongée successive des scaphandriers ;
- les noms du scaphandrier de secours et du personnel d'assistance ;
- le lieu de plongée ;
- la profondeur maximale de l'intervention ;
- l'heure d'immersion ;
- l'heure du début de la décompression ;
- le type d'appareil respiratoire et la nature des mélanges utilisés ;
- la procédure de décompression utilisée ainsi que la nature des gaz respirés ;
- l'heure de la fin de la décompression ;
- l'altitude ;
- les conditions physiques et atmosphériques de la plongée telles que la vitesse du courant, la visibilité, l'état de la mer ou la température.

La feuille de plongée doit être complétée au fur et à mesure du déroulement de l'opération en y mentionnant tous les incidents.

Art. 12. - La modification et l'extrapolation des tables de décompression sont interdites.

Lorsqu'ils interviennent en scaphandre autonome, les scaphandriers doivent disposer des tables de décompression correspondant à la plongée qu'ils effectuent.

TITRE II

PROCÉDURES D'INTERVENTION HYPERBARE SANS IMMERSION

Art. 13. - La durée du travail dans l'air comprimé ne doit pas excéder six heures par jour, y compris les temps de compression et de décompression. Elle peut cependant atteindre huit heures par jour lorsque la pression relative de travail est inférieure ou égale à 750 hPa (0,75 bar).

Pour les pressions relatives de travail inférieures à 750 hPa (0,75 bar), il n'y a pas de paliers de décompression à effectuer.

Par dérogation aux dispositions du premier alinéa ci-dessus, lors des recompressions d'urgence et du traitement des accidents de décompression ou de surpression pulmonaire, le personnel d'accompagnement peut séjourner sous pression pendant toute la durée du traitement.

Art. 14. - Sauf dans le cas des recompressions d'urgence, les tables et procédures de décompression à mettre en œuvre lors des interventions sans immersion sont celles décrites dans les annexes IV et V du présent arrêté.

Pour des interventions à des pressions d'intervention supérieures à 4 800 hPa (4,8 bars) sans saturation, les procédures suivies devront faire l'objet d'une autorisation préalable du ministre chargé du travail ou de l'agriculture ou de la mer.

Art. 15. - Pour les interventions en saturation, les procédures à mettre en œuvre sont celles décrites à l'annexe III du présent arrêté.

TITRE III

MESURES PRÉVENTIVES ET D'URGENCE

Art. 16. - Le délai à observer, à l'issue d'une intervention hyperbare, avant d'être soumis à une pression ambiante significativement plus basse que la pression normale du lieu d'opération, notamment à l'occasion d'un voyage aérien, est donné, en fonction des différents types d'interventions et des variations possibles de la pression ou de l'altitude, par le tableau suivant :

TYPE D'INTERVENTION	VARIATION DE LA PRESSION ou de l'altitude	
	Supérieure à 500 m (environ 50 hPa)	Supérieure à 2 500 m ou vol en avion commercial (environ 250 hPa)
Air comprimé sans palier	2 heures	4 heures
Air comprimé ou héliox avec paliers	12 heures	12 heures
Saturation héliox	12 heures	12 heures
Recompression d'urgence	24 heures	48 heures

Art. 17. - Si le délai prévu entre l'alerte et l'arrivée au caisson de recompression est supérieur à une heure, la durée totale des paliers devra être inférieure à quinze minutes.

Pour les activités correspondant à la mention B prévue à l'article 1^{er} de l'arrêté du 28 janvier 1991 susvisé, l'employeur doit spécifier dans le manuel d'opération hyperbare les mesures de sécurité mises en œuvre en fonction de la disponibilité du caisson de recompression d'urgence.

En cas d'évacuation par un moyen aérien non pressurisé, le trajet devra être effectué à une altitude n'excédant pas 300 mètres au-dessus de celle du lieu de plongée.

Pour les activités correspondant à la mention D prévue à l'article 1^{er} de l'arrêté du 28 janvier 1991 susvisé, le caisson doit se trouver sur le chantier si la pression d'intervention prévue excède 1 800 hPa (1,8 bar).

Art. 18. - En cas de symptômes d'accident de décompression, le médecin du travail est alerté. En outre le travailleur victime devra être recomprimé avec un accompagnateur titulaire du certificat d'aptitude à l'hyperbarie, selon les procédures d'urgence décrites à l'annexe VI du présent arrêté.

TITRE IV

DISPOSITIONS FINALES

Art. 19. - Lorsque la pression d'une plongée en saturation dépasse les limites définies en annexe, le ministre chargé du travail devra être informé de la procédure prévue. Il en est de même si à cette occasion la masse volumique doit excéder 9 g/l ou si la durée de la saturation doit être supérieure à trente jours.

Si les conditions d'intervention sont telles que certains des équipements prévus par le présent arrêté constituent par eux-mêmes une source de risque ou qu'en raison de circonstances exceptionnelles liées à la nature de l'opération, notamment en galerie, les limites de pressions des différentes méthodes, les durées maximales d'exposition ou les tables et les procédures réglementaires de décompression se révèlent inadaptées voire dangereuses, d'autres méthodes ou d'autres équipements peuvent être utilisés dès lors qu'ils offrent de meilleures garanties de sécurité pour l'opération concernée, que le personnel a reçu une formation appropriée et que l'employeur a été préalablement autorisé à les mettre en œuvre par le ministre chargé du travail, de l'agriculture ou de la mer.

Art. 20. - Le directeur des relations du travail et de l'emploi, le directeur des exploitations, de la politique sociale et de l'emploi et le directeur des gens de mer et de l'administration générale sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté, qui sera publié au *Journal officiel* de la République française.

Fait à Paris, le 15 mai 1992.

Le ministre du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle,
Pour le ministre et par délégation :
Le directeur des relations du travail,
O. DUTHELLET DE LAMOTHE

Annexe 6

SYSTEME D'ATTRIBUTION DES LICENCES

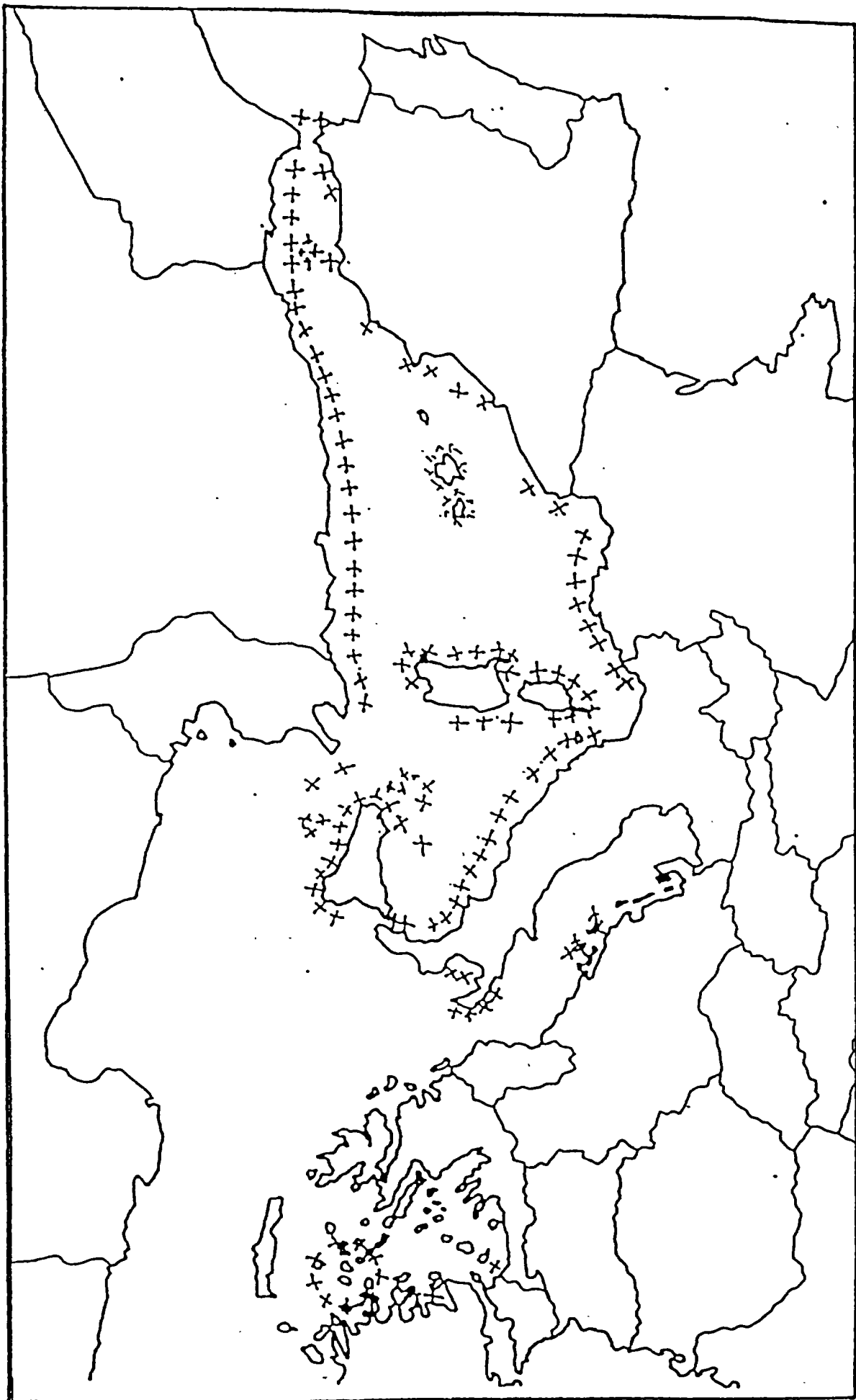
MIS EN PLACE EN 1988

- Autorisation de pêche à tous les corailleurs ayant une antériorité professionnelle dans le Quartier des Affaires Maritimes demandé en premier choix, avec possibilité d'autorisation temporaire dans les autres Q.A.M de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur dans la limite du "quota de licences disponibles" au Q.A.M (5 à Nice, 8 à Toulon, 4 à Martigues, 7 à Marseille). Compte tenu du nombre variable de Quartiers des Affaires Maritimes demandés par chaque corailleur, cette solution était la seule permettant de limiter le nombre de corailleurs autorisés à pêcher simultanément dans chaque Q.A.M tout en traitant tous les demandeurs sur un plan d'égalité.
- L'exercice de la pêche au corail sera réservé prioritairement aux professionnels autorisés par décision de la Direction Interrégionale des Affaires Maritimes pour le Q.A.M visé par cette décision. La priorité restera acquise en cas d'inaptitude médicale temporaire. Cependant si celle-ci est supérieure à un mois, une autorisation temporaire pourra être délivrée à un autre corailleur.
- L'inaptitude temporaire sera signalée au Q.A.M par l'intermédiaire de la Direction Interrégionale des Affaires Maritimes. Elle entraîne suspension automatique de l'autorisation de pêche (cf article 7 des décisions D.I.R.A.M)
- Une autorisation temporaire de pêche au corail ne pourra être refusée au titulaire d'une autorisation directoriale que si le quota de "licences" disponibles au Q.A.M est atteint. La disponibilité d'une licence peut résulter soit de la non attribution de la totalité des licences par la D.I.R.A.M (cas de Toulon, Nice et Martigues), soit de l'inaptitude supérieure à un mois d'un corailleur, soit d'un désistement temporaire d'un corailleur prioritaire.
- Le bénéficiaire de l'autorisation temporaire devra fournir une lettre de désistement temporaire dans son Q.A.M d'origine. Vous devrez signaler au Q.A.M d'origine par télex le désistement en précisant la durée.
- Les autorisations temporaires seront délivrées selon le formulaire type ci-joint.
- Lorsqu'un pêcheur corailleur autorisé aura commis des infractions, le Q.A.M pourra demander la suspension de son autorisation au D.I.R.A.M ou refuser au professionnel une autorisation temporaire dans son Q.A.M.

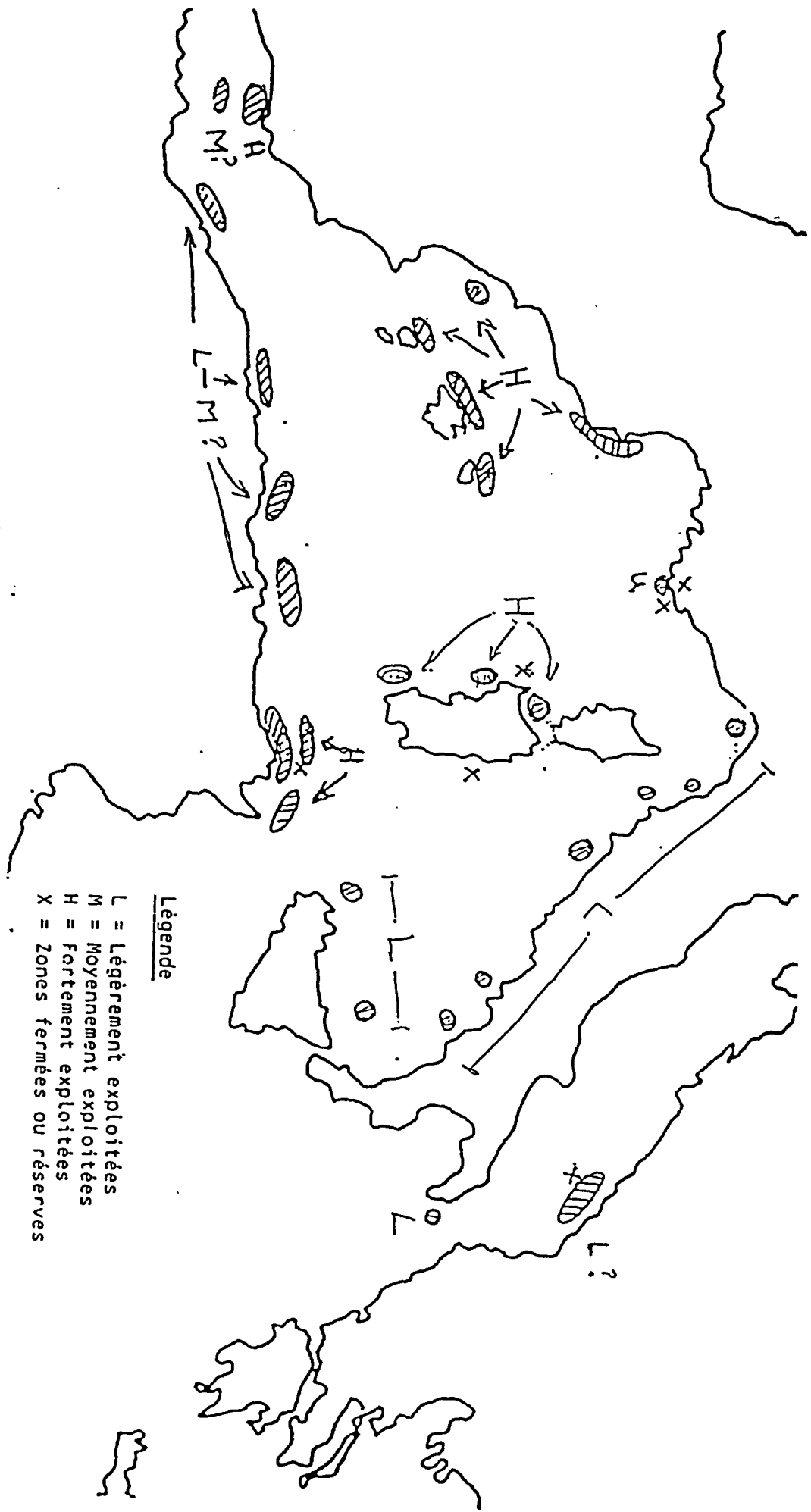
- les explorations paracliniques suivantes :
 - . exploration fonctionnelle respiratoire avec capacité vitale - VEMS - VMM - VO2 maximal indirect
 - . électrocardiogramme (12 dérivations minimum) au repos
 - . tests d'adaptation à l'effort physique sur bicyclette ergométrique
 - . audiogramme

- les examens radiologiques suivants :
 - . pulmonaire annuel
 - . grosses articulations (hanches, genoux, épaule) tous les trois ans

Tout plongeur qui n'a pas subi de visite médicale scaphandrie pendant trois années consécutives doit se soumettre à un examen médical identique à celui prévu pour l'entrée dans la profession.



Zone corallifère de Méditerranée (de « IL CORALLO » par Basilio LIVERINO)



Zones corallifères récemment exploitées en Méditerranée centrale et occidentale. Rapport de la F.A.O. de 1988

Annexe 9

N° 40 / P

LE SYNDIC DES GENS DE MER
CHEF DE LA STATION DE BONIFACIO

à
MONSIEUR L'ADMINISTRATEUR EN CHEF DE 2^{ème} C.
CHEF DU QUARTIER D'AJACCIO

OBJET : Rapport sur la pêche au corail à la station de Bonifacio .

Me référant aux déclarations des pêcheurs de corail de Bonifacio , j'ai l'honneur de vous adresser un rapport concernant cette profession .

Les pêcheurs de corail de ce secteur d'après leurs déclarations qui sont sans aucun doute fausses en se moquant de l'Administration gagnent tout juste de quoi payer le combustible ; je vous indique ci-dessous leurs déclarations faites en 1975 et 1976 .

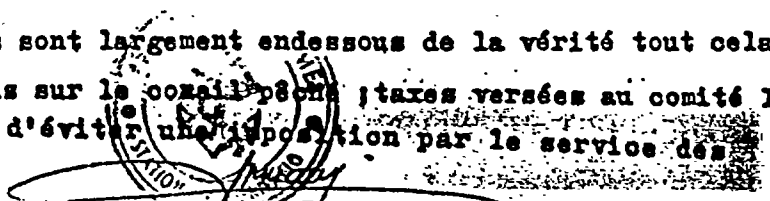
NOM du pêcheur	Quantité		Valeur déclarée au Kg.
	1975	1976	
R J.	127	129	100,00
F P	55		100,00
P A		275	150,00
A S		67,5	100,00
C D	261	50,5	190,00
O J	139	146	100,00
G R		116	150,00
F J		107	100,00
F G		102	100,00

Apart un ou deux pêcheurs où leurs déclarations paraissent correctes les autres sont surement erronées .

D'après certains renseignements le kilos de corail serait vendu en Sardaigne entre 300,00 et 700,00 francs le kilos selon la qualité .

Suite aux déclarations faites par ces marins nous pouvons constater que le rapport est presque nul en tenant compte de la responsabilité de la C.G.P à prendre en compte ses marins, dont les risques d'accident sont beaucoup supérieurs à ceux des marins pêcheurs de surface .

Je pense que les déclarations sont largement en dessous de la vérité tout cela dans le but d'éviter les transactions sur la corail pêche ; taxes versées au comité local des pêches, et peut-être aussi d'éviter une réquisition par le service des impôts .



29.10.77

NICE-MATIN

CORSE INFOS CORSE INFOS

LA MOISSON DE LA MER

Par 90 m de fond, P récolte le corail alors que le danger guette à tout instant...

AJACCIO. — L'œil bleu acier, la stature athlétique, sanglé dans une combinaison d'homme-grenouille, à la barre de son bateau, P

paraît tout droit sorti d'un film de James Bond. La frime en moins... Fionneur professionnel depuis treize ans, il récolte le corail par des fonds se situant entre 70 et 90 mètres ! Impressionnant. Un kamikaze ?

... s'insurge... du tout ! Il fait simplement s'entourer du maximum de sécurité... Comme dans un avion, tout le matériel est doublé. Vous verrez tout à l'heure qu'aucune place n'est laissée à l'improvisation.



Les treillis marqués par un dur travail à 90 m de fond, est... Une... attaché à... (J. C. L.)

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie est constituée des ouvrages et des documents que nous avons lus ou consultés pour réaliser ce rapport de recherche. Afin d'en faciliter l'accès, nous avons séparé celles qui sont théoriques ou de portée générale, de celles relatives à la plongée sous-marine et de celles qui se rapportent directement à la pêche au corail ; ces dernières sont elles-mêmes scindées en deux parties : références à caractères scientifiques et références concernant des récits et des articles de journaux.

I- REFERENCES DE PORTEE GENERALE

- ALBERT (J-P),**
1992 "Comment justifier une interprétation", in Vers une ethnologie du présent, Paris, Ed de la Maison des Sciences de l'Homme (coll."Ethnologie de la France", Cahier N°7).
- ALBERT-LLORCA,**
1991 L'ordre des choses, Paris, Ed du Comité des Travaux Historiques.
- ARENDT (A),**
1983 Condition de l'homme moderne, Agora, Presse pocket.
- ARENSBERG (CM),**
1963 The old world people. The place of european cultures, Anthropological Quarterly, 36 (3), 75-99.
- BACHELARD (G),**
1942 L'eau et les rêves, Paris, Librairie José Corti.

- BARNES (J.A),**
1994 A pack of lies. Towards a sociology of lying,
Australian National University.
- BARTHES (R),**
1957 Mythologie, Paris, Seuil .
- BASZANGER (I),**
1990 Emergence d'un groupe professionnel et
travail de légitimation, Revue Française
de Sociologie, XXXI, 283-296.
- BAUDRILLARD (J),**
1976 L'échange symbolique et la mort,
Paris, Gallimard.
- BAUDRY (P),**
1991 Le corps extrême. Approche sociologique des
conduites à risque, Paris, L'Harmattan.
- BECKER (H S.),**
1985 Outsiders. Etude de sociologie de la déviance,
Paris, Métailié (1963).
- BERTRAND (M),**
1980 Le voile et les parures. Essai sur le
regard au Maghreb, Thèse d'Ethnologie
Paris X-Nanterre.
- BLUMER (H),**
1963 L'esprit, le soi et la société (1934), Paris,
PUF.
- BOUET (M),**
1969 L'attrait du risque chez le sportif,
Psychologie Française, T 14, N°2,
127-134.
- BOURDIEU (P),**
1972 Esquisse d'une théorie de la pratique, Paris,
Ed. Droz
- 1979 La distinction, critique sociale du
jugement, Paris, Ed de Minuit
(Coll Le sens commun).
- BRAUDEL (F),**
1990 La Méditerranée et le monde méditerranéen à
l'époque de Philippe II (T.1 et 2), Paris,
Armand Colin .

- BROHM (J M),**
1986 « Du sport suicidaire au suicide sportif », Quel corps ?, Montreuil, Ed. De la Passion.
- CAILLOIS (R),**
1967 Les jeux et les hommes, Paris, Gallimard.
- CARRER (P),**
1986 Oedipe en Bretagne. Essai d'ethnopsychiatrie, Paris, Privat.
- CAMPBELL (J. K.),**
1964 Honor, family and patronage. A study of institutions and moral values in a greek mountains community, Oxford, Clarendon Press.
- CASSIRER (E),**
1972 La philosophie des formes symboliques : La pensée mythique, Paris, Ed de Minuit, T2.
- CERTEAU (M. de),**
1975 L'écriture de l'histoire, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires).
- 1980 (a) La culture au Pluriel, Paris, Ed Bourgeois.
- 1980 (b) L'intervention du quotidien, T1 : Arts de faire, Paris, Union Générale d'Editions.
- 1983 L'histoire, science et fiction, Le Genre humain, N°7.8 (La vérité).
- 1987 La faiblesse de croire (texte établi par L. GIARD), Paris, le Seuil (coll Esprit).
- CHARLES-NICOLAS (A), VALLEUR (M),**
1982 Les conduites ordaliques, in Olievenstein, La vie du toxicomane, Paris, PUF.
- CHAUCHAT (H),**
1985 L'enquête en psycho-sociologie, Paris, PUF.
- CHAUVIRE (C),**
1989 Ludwig Wittgenstein, Paris, Seuil, (Coll. Les contemporains).
- CIRESE (A.M),**
1964 Essai d'analyse d'un jeu cérémoniel du premier mai en Sardaigne : "cantare su maju", in Actes du VI congrès international des sciences

- anthropologiques et ethnologiques, Paris, 1960
II (2), 169-174.
- CLAIR (J),**
1989 Méduse, Paris, Gallimard.
- CLIFFORD (J),**
1983 De l'autorité en ethnographie,
L'ethnographie, N°2, 87-118.
- COLLS (F),**
1975 Le comportement de prise de risque dans des situations physiquement dangereuses, thèse de 3ème cycle, Sciences de l'Education, Paris VII.
- COPPET (D. de),**
1970 1, 4, 8, 9, 7, la monnaie, présence des et mesure du temps, L'Homme, X, janv., mars, 32-45.
- CORBIN (A),**
1988 Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840, Paris, Aubier (coll historique).
- DESIDERI (L),**
1986 L'épousée pétrifiée. Vendetta, mariage et pétrification en Corse, thèse d'Ethnologie, Paris X-Nanterre.
- DIDIER-WEILL (A)**
1995 Les trois temps de la loi, Paris, Seuil.
- DJERIBI (M),**
1988 Le mauvais œil et le lait, L'Homme, N°105, XXVIII (1), 35-47.
- DURKHEIM (E),**
1975 Textes, Paris, ed de Minuit, T2, (Coll Le sens commun).
- 1985 Les formes élémentaires de la vie religieuse (1912), Paris PUF (Coll Quadrige).
- DUMAS (A),**
1965 Promesses du risque, Esprit, N°334, 205-217.
- DUMONT (L),**
1983 Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne, Paris, Seuil.

- EHRENBERG (A),**
1991 Le Culte de la performance, Paris, Calmann-Lévy.
- ELIADE (M),**
1952 Images et symboles, Paris, Gallimard.
- FABRE (D),**
1989 "Le Symbolisme en question", in M. SEGALLEN, L'Autre et le Semblable, Paris, Ed du CNRS.
- FRONTISI-DUCROUX (F.),**
1995 Du masque au visage, Paris, Flammarion.
1996 Andromède et la naissance du corail, in S. Georgoudi et J.P Vernant, Mythes grecs au figuré, Paris, Gallimard.
- FINKIELKRAUT (A), BRUCKNER (P),**
1979 Au coin de la rue, l'aventure, Paris Seuil.
- GARGOURI SETHOM (S),**
1983 Le bijou traditionnel en Tunisie : femmes parées, femmes enchaînées, thèse d'Ethnologie, Paris X-Nanterre.
- GAUCHET (M),**
1977 La dette du sens et les racines de l'Etat, Libre, N°2, Petite Bibliothèque Payot, 5-44.
1985 Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion, Paris, Gallimard.
- GELLNER (E.A),**
1968 Sanctity, Puritanism, Secularisation and Nationalism, in J-G Peristiany, Contributions to Mediterranean Sociology, La Haye, Mouton.
1969 Saints of the Atlas, Chicago, The University of Chicago Press.
- GILSENAN (M),**
1975 Lying, honor and contradiction, in B. Kapferer, Transactions and meaning, London.

- GIUDICI (N),
1997 Le crépuscule des corses, Paris, Grasset.
- GODELIER (M),
1971 Mythe et Histoire. Réflexion sur les fondements de la pensée sauvage, Annales ESC, XXVI (3), 541-558.
- GOFFMAN (E),
1974 Les rites d'interaction, Paris, Ed. de Minuit.
- GRAVES (G),
1967 Les mythes grecs (1958), Paris, Pluriel, T.1-2.
- GRIFFET (J),
1995 Aventures marines. Images et pratiques, Paris, L'Harmattan.
- GUBERNATIS (de A),
1874 Mythologie zoologique ou les légendes animales, Paris, Ed Durand et Lauriels.
- GUILLAUME (M),
1982 Télespectres, Traverses, N°26, 18-28.
- HEMINGWAY (E),
1969 Le vieil homme et la mer (1952), in Oeuvres romanesques (T 4), La Pleiade, Paris, Gallimard.
- HERZFELD (M),
1981 Meaning and morality : a semiotic approach to evil eye accusations in a greek village, American ethnologist, vol.8, N°3, 559-574.
- 1987 Anthropology through the looking-glass. Critical ethnography in the margins of Europe, Cambridge, Cambridge University Press.
- HOFMANNSTHAL (H. V.),
1980 Lettres de Lord Chandos et autres essais, Paris, Gallimard.
- JAKOBSON (R),
1976 Six leçons sur le son et le sens, Paris, Ed. de Minuit.
- JANKELEVITCH (V),
1963 L'Aventure, l'Ennui, le Sérieux, Paris, Aubier.

- JEANSON (F),**
1965 Le entre hommes seulement...,
Esprit, N°334, 83-92.
- JEHASSE (L),**
1971 La Corse antique, la Corse romaine, in
Histoire de la Corse, Toulouse, Privat.
- JAMOUS (R),**
1981 Honneur et Baraka. Les structures
traditionnelles dans le Rif, Paris, Ed de la
Maison des Sciences de l'Homme.
- 1993 Mensonge, violence et silence dans le monde
méditerranéen, Terrain, N°21.
- JEU (B),**
1972 Le sport, la mort, la violence, Paris,
Ed Universitaires.
- JUNOD (H. A.),**
1936 Moeurs et coutumes des bantous, Paris, Payot.
- LANTZ (P),**
1988 L'argent, la mort, Paris, L'Harmattan
(coll logiques sociales).
- LE BRETON (D),**
1991 (a) Corps et anthropologie : de l'efficacité
symbolique, Diogène, N°153.
- 1991 (b) Passions du risque, Paris, Métailié.
- 1995 Sociologie du risque, Paris, PUF (Que sais-je).
- LENCLUD (G),**
1986 De bas en haut, de haut en bas. Le système des
clans en Corse, Etudes rurales, N°101-102,
137-173.
- 1987 La tradition n'est plus ce qu'elle
était..., Terrain, N°9, oct, 110-123.
- 1993 S'attacher. Le régime traditionnel de la
protection en Corse, Terrain, N°21, octobre,
81-96.
- LEVI-STRAUSS (C),**
1958 Anthropologie structurale, Paris, Plon.

- 1964-1971 Mythologiques, Tomes I, II, III, IV, Paris, Plon.
- 1973 La geste d'Asdiwal, in Anthropologie structurale II (1958), Paris, Plon.
- 1985 La pensée sauvage (1965), Paris, Plon.
- LOUX (F),**
1988 Guides de montagne. Mémoire et passions, Grenoble, Didier-Richard.
- MALINOWSKI (B),**
1963 Les Argonautes du Pacifique occidental, Paris, Gallimard (1922).
- 1974 Les jardins de corail, Paris, Maspéro (Coral gardens and their Magic, Londres, Allen and Urwin, 2 vol, 1935).
- 1980 Trois essais sur la vie sociale des primitifs, Paris, Payot (Crime and custom in savage society, New-york, Humanities Press, 1926).
- MAUREY (G),**
1996 Mentir, bienfaits et méfaits, De Boeck université, Belin.
- MICHAUX (H),**
1966 Connaissance par les gouffres, Paris, Gallimard.
- MEILLASSOUX (C),**
1979 Le mâle en gésine, ou de l'historicité des mythes, Cahiers d'Etudes Africaines, N°69-70, 353-380.
- MICHELAT (G),**
1975 Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie, Revue Française de Sociologie, N°14, 225-240.
- MORIN (E),**
1991 L'esprit du temps (1962), Paris Grasset (rééd Livre de poche).
- MOSCOVICI (S)**
1988 La Machine à faire des dieux, Paris, Fayard.
- OVIDE**
1978 Métamorphoses, Paris, Plassant.

- PARADEISE (C),**
1985 Rhétorique professionnelle et expertise, Sociologie du travail, I, 17-31.
- PERISTIANY (J. G.),**
1965 Honor and shame. The values of the Mediterranean society, Londres, Weidenfeld and Nicolson.
- PERROT (M-D), RIST (G) et SABELLI (F),**
1992 La mythologie programmée. L'économie des croyances dans la société moderne, Paris, PUF (coll économie en liberté).
- PINA CABRAL (J),**
1989 The mediterranean as a category do regional comparison : a critical view, Current Anthropogy, Vol.30, N°3, 399-406.
- PITT-RIVERS (J),**
1963 Mediterranean countrymen, Paris, Mouton
- 1977 The fate of Shechem or the politics of sex. Essays in the anthropology of the Mediterranean, Cambridge University Press (trad fr Anthrologie de l'honneur. La Méaventure de Sichem, Paris, Le Sycomore, 1983).
- PLINE**
1962 Histoire naturelle, Paris, Ed Les belles lettres.
- POMPONI (F),**
1978 A la recherche d'un « invariant » historique, la structure clanique dans la société Corse, Pieve e Paesi, Communautés rurales corses, Paris, Ed. du CNRS, 7-30.
- POUILLON (J),**
1966 L'analyse des mythes, L'Homme, VI (1), 100-105.
- 1977 Plus c'est la même chose, plus ça change, Nouvelle Revue de Psychanalyse, N°15.
- 1980 La fonction mythique, Le temps de la réflexion, 1, 83-131.

- PRICE (P),
1964 Magie et pêche à la Martinique, L'Homme,
mai-août, IV (2), 84-111.
- RAVIS-GIORDANI (G),
1983 Bergers corses. Les communautés villageoises
du Niolu, Aix-en-Provence, Edisud.
- RAVENEAU (G),
1994 « Radiographie d'une expédition d'entreprise.
Bull en Himalaya », Ethnologie Française, XXIV
(4), 777-789.
- RUEL (A),
1991 L'invention de la Méditerranée,
Vingtième Siècle, N°32, 7-14.
- SALHINS (M),
1980 Au coeur des sociétés. Raison culturelle
et raison pratique, Paris, Gallimard
(traduit de : culture and practical
reason, 1976).
- SAUMADE (F),
1991 Des "sauvages " en Occident. Les cultures
Tauromachiques en basse Andalousie et en
pays camarguais, thèse, anthropologie
culturelle, Paris, EHESS.
- SEBILLOT (P),
1983 La mer (1903), Paris, Imago.
- SIMMEL (G),
1987 Philosophie de l'argent (1907), Paris, PUF.
1912 Mélanges de philosophie relativiste, Paris,
Alcan.
- SMITH (P),
1973 La nature des mythes, Diogène, 92, 91-108
1980 Positions du mythe, Le Temps de la
réflexion, 1, 61-82.
- SISSELA (B),
1986 Secrets: concealment and revelation, Oxford,
Oxford University Press.
- STAROBINSKI (J),
1962 L'œil vivant, Paris, Gallimard, 1962.

- STOMMA (L),
1986 Campagnes insolites. Paysannerie polonaise et mythes européens, Paris, Verdier.
- STRAUSS (A),
1992 Miroirs et masques, Paris, Métailié.
- THOMERE (M),
1995 Les liaisons dangereuses avec la mer/e, Marseille, Ed. Hommes et Perspectives.
- TURNER (V. W.),
1990 Le phénomène rituel. Structure et contre-structure (1969), Paris, PUF.
- VALABREGA (J.P),
1979 Idéologie et mythologie sous l'angle de la psychanalyse in La formation du psychanalyste. Esquisse d'une théorie, Paris, Belford, 160-224.
- VAN GENNEP (A.),
1969 Les rites de passage (1909), Paris, Mouton.
- VERDIER (R),
1980-4 La vengeance. Etudes d'ethnologie, d'histoire et de philosophie (sous la direction de), Paris, Ed Cujas, 4 vol.
- VERNANT (J.P),
1974 Mythe et société en Grèce ancienne, Paris, Maspéro.
1985 La mort dans les yeux, Paris, Hachette.
- VERNANT (J.P), DETIENNE (M),
1974 Les ruses de l'intelligence. La Métis des Grecs, Paris, Flammarion.
- VERNANT (J.P),
1985 La mort dans les yeux, Paris, Hachette.
1989 L'individu, la mort, l'amour : soi-même et l'autre en Grèce ancienne, Paris, Gallimard.
- VEYNE (P),
1983 Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes, Paris, Seuil.

- WEBER (M),**
1963 Le savant et le politique (trad
J. FREUD), Paris, Union Générale
d'Edition
- WILLIAMS (P),**
1993 Nous on en parle pas. Les vivants et les morts
chez les Manouches, Paris, Maison des
sciences de l'homme
- ZEMPLENI (A),**
1991 L'initiation, in P. Bonte et M. Izard (sous la
dir.), Dictionnaire de l'ethnologie et de
l'anthropologie, Paris, PUF.

II- REFERENCES RELATIVES A L'ANTHROPOLOGIE MARITIME

- BIDET (J),**
1974 Sur les raisons d'être de l'idéologie :
les rapports sociaux dans le secteur de
la pêche, La pensée, N°174, avril, 53-67.
- BRETON (Y),**
1974 L'anthropologie sociale et les sociétés
de pêcheurs : réflexion sur la naissance
d'un sous champ disciplinaire,
Anthropologie et Sociétés, V (1), 7-29.
- CUISENIER (J),**
1987 Aventure, capture. Le contrôle de
l'aléatoire par le pêcheur en mer,
Ethnologie Française, XVII (2/3), 209-218.
- DUFOUR (A-H),**
1985 Entre bouasque et bronde, Paris, Ed du CNRS.
- EMPERAIRE (J),**
1955 Les nomades de la mer, Paris, Gallimard.
- FARRUGIO (H),**
1991 Artisanat et pêche en Méditerranée.
Evolution et état de la recherche, in
La Recherche face à la pêche artisanale,
Symp.Int ORSTOM-IFREMER, Montpellier
France, 3-7 juillet 1989, Paris, ORSTOM,
142-156.

GEISTDOERFER (A),

1987 Neutraliser le hasard. Les aléas de la production halieutique, Ethnologie Française, XVII (2/3), 219-226.

GIOVANNONI (V),

1995 Les pêcheurs de corail de l'étang de Thau. Ecologie humaine et ethnologie des techniques, Paris, L'Harmattan.

JORION (P),

1983 Les pêcheurs d'Houat. Anthropologie économique, Paris, Hermann (coll Savoir).

LEBLIC (I),

1985 Système technique et d'exploitation des ressources, Thèse d'Ethnologie, Paris, EHESS.

MONDARDINI MORELLI (G)

1985 La cultura del mare, Centri costieri del mediterraneo fra continuità e mutamento, Roma, Gangemi (demoantropologia, 1)

1990 Saperi e cattura nella pesca. L'accesso al territorio del mare nel Golfo dell'Asinara, La ricerca folklorica, N°21, 43-49

MOLLAT (M),

1979 Les attitudes des gens de mer devant le danger et devant la mort, Ethnologie Française, T9, N°2, 191-200.

PALMER (CT),

1990 Telling the truth (up to a point): radio communication among Maine Lobstermen, Human Organisation, 49, N°2, 157-163.

III- REFERENCES RELATIVES A LA PLONGEE SOUS-MARINE

BACIU (C),

1978 Under sea psychophysiology reactions of human organism, physiologie, 15 (3), 151-56.

BENOIT (J.C),

1977 Les états, hypnagogiques induits et dirigés, confrontations psychiatriques, N°15, 237-60.

- BERRY (Y), GAVARRY (P), HUBERT (P.P), PARC (J),**
 1976 La plongée et l'intervention sous la mer,
 Paris, Arthaud.
- CABARRON (P),**
 1964 Ivresse des grandes profondeurs, lois de la
 plongée à l'air, Presse Médicale, 72 (13),
 793-97.
- CORRIOL (J.H), BOUFFIL-CORRIOL (N),**
 1984 Une histoire de la plongée sous-marine, Revue
des conditions de travail, Marseille, Ed
 Octares.
- FOLLIN (S), AZOULAY (J),**
 1961 Les altérations de la conscience de soi,
Encyclopédie Médicale et chirurgicale,
 Paris, vol 11, 37125 A30
- HONORE - CASTELLIN (V),**
 1987 L'ivresse des profondeurs ou la narcose
à l'azote, Mémoire pour le CES de psychiatrie,
 Université d'Aix-Marseille.
- LEDERER (R.J),**
 1971 Ivresse des grandes profondeurs, in Médecine
et Plongée, Paris, Ed Maritime et Outre mer,
 (coll. sports), 93-96.
- MARTIN - CHAVE (F),**
 1983 Contribution à l'étude des paramètres
physiologiques de la plongée à saturation à
l'air, thèse Médecine Université d'Aix-
 Marseille II.
- MOLLE (PH), REY (P),**
 1991 Plongée subaquatique (1972), Paris, Amphora.
- ROSTAIN (J.C),**
 1980 Les syndrômes nerveux des hautes pressions
chez le singe papio papio, thèse Sciences,
 Université d'Aix-Marseille III.
- SPLICHAL (P),**
 1978 La plongée, anatomie et physiologie du corps
humain, Paris, Amphora.
- VALLA (J.P),**
 1983 L'expérience hallucinogène, Paris, Ed Masson
 (Coll. Médecine et psychothérapie).

IV- REFERENCES RELATIVES AU CORAIL ET A LA PECHE AU CORAIL

A- TRAVAUX A CARACTERE SCIENTIFIQUE

- ARNOULET (F),
1982 Les installations du comptoir corailleur du Cap Negro au XVIII^e siècle, in Revue d'histoire maghrébine, juin, p7-16.
- ARRIGHI (P),
1970 La vie quotidienne en Corse au XVII^eme Siècle, Paris, Hachette.
- AGNEL (A), PERRIN (J),
1944 Les arts appliqués en Provence, Marseille, Ed Laffont.
- ARNOULET (F),
1982 Les installations du comptoir corailleur du Cap Negro au XVIII^e siècle, in Revue d'histoire maghrébine, juin, p7-16.
- ARRIGHI (P),
1970 La vie quotidienne en Corse au XVII^eme Siècle, Paris, Hachette.
- ATTI DEL CONVEGNO,
1983 Il corallo una risorsa della Sardegna, a cura del comitato regionale sardo della CNA, Cagliari, Comitato regionale sardo.
- BARATIER (E),
1957 Les relations commerciales entre Marseille et la Sardaigne, Atti VI Congresso intern. Studi sardi, Cagliari.
- BALZANO (P),
1870 Corallo e la sua pesca. Trattato sui coralli, Napoli, Tip.D.Giorn.di Napoli.
- BOUNHIOL (H.P),
1910 La pêche au corail en Algérie, Vème Congrès national des pêches maritimes, Orléans, Grout et cie, T2, 550-583.

- BRESC-BAUTIER (G),**
1984 Le corail sicilien dans la Méditerranée médiévale, in Actes du III^e congrès international d'étude des cultures de la Méditerranée médiévale, II, Tunis, p 27-46.
- BRESSE (H),**
1985 Pêche et coraillage aux derniers siècles du Moyen-Age : Sicile et Provence orientale, in L'exploitation de la mer, Vèmes rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, oct 1984, Valbonnes.
- BRUNSCHVIG (R),**
1940 La Berbérie orientale sous le Hafsides des origines à la fin du XV^e siècle, Paris.
- CATALOGO DELLA MOSTRA,**
1986 Coralli.Talismani sacri e profani, Mostra del museo pepoli di Trapani, Palermo, Novecento.
- CAREDDU (M.L.),**
1985 La cultura del corallo ad Alghero, Tesi di Laurea, Facoltà di magistero di Sassari, corso in materie letterare, Sassari.
- CARPINE (C), GRASSHOFF (M),**
1975 Les Gorgonaires de la Méditerranée, Bulletin de l'Institut océanographique Monaco, vol 71, N°1430, 140p.
- CARBONI (F),**
1882 I coralli, Genova.
- CARTA RASPI (R),**
1974 Storia della Sardegna, Milano.
- CERES,**
1977 Quaderni di analisi e documentazione sul territorio . L'artigianato del corallo a Torre del Greco , Torre del Greco.
- CHARBONNIER (D), GARCIA (S),**
1983 Rapport de la consultation technique du CGPM sur les ressources de corail rouge de la Méditerranée occidentale et leur exploitation rationnelle, FAO rapport sur les pêches, N° 306, VIII.

- CHINTIROGLOV (H), DOUMAS (C), KOUKOURAS (A),**
 1989 The presence of Corallium rubrum (linnaeus, 1758) in the eastern Mediterranean Sea, MITT. Zoo. Mus. Berl., vol 65, (1), 145-149.
- CONOCI (A),**
 1968 Il corallo, Bolletino della società sarda di scienze naturali, II, Sassari.
- DANEU (A),**
 1964 L'arte trapanese del corallo, Milano, Banco di Sicilia.
- DARBOUX (G), COTTE (J), STEPHAN (P), VAN GAVER (F),**
 1906 L'industrie des pêches aux colonies (exposition coloniale de Marseille), Marseille Ed Barlatier, T1 et 2.
- DUFOURCQ (C E),**
 1966 L'Espagne catalane et le Maghreb aux XIIIè et XIVè siècles, Paris
- F.A.O,**
 1983 Fisheries report n°306, General fisheries council for the Mediterranean GMCF technical consultation of red coral of Mediterranean, Palma de Mallorca 13-16 dic 1983, Rome, F A O.
- 1989 Fisheries report n°413, Torre del Greco 27-30 sept 1988, Rome, F A O.
- FARNETI (D),**
 1991 Pescatori di coralli, Cadmo, Fresole.
- FORCIOLI-CONTI (C),**
 1897 Notre Corse, (la pêche au corail : 319-382), Ajaccio, CRDP.
- GANZ (G.L),**
 1988 Storia dei coralli (Biblioteca storica del corallo, N°2), Analisi.
- GOURDIN (P),**
 1986 Emigrer au XVème Siècle. La communauté ligure des pêcheurs de corail de Marsacares. I- Etude de population. Mélanges de l'Ecole Fr de Rome, T98, 543-605
- 1990 II- Vie quotidienne, pouvoir, relations, MEFRM, T102, 131-171.

- GOURRET (P), COSTE (E),**
1901 La pêche et l'industrie du corail, Congrès International d'aquaculture et de pêche, exposition universelle de 1900, Paris, Challamel.
- GRENDI (E),**
1982 Una comunità alla pesca del corallo: impresa capitalista e impresa sociale, in Studi in memoria di Luigi Dal Pane, Bologne, p 445-599.
- GUNDA (B),**
1984 The fishing culture of the world, Budapest, Akadlmiai Kiade, T1 et 2.
- KYRN**
1989 Les promesses de l'or rouge, Kyrn Magazine, 15 déc, 22-25.
- LABOREL (J), VACELET (J),**
1961 Répartition bionomique du Corallum rubrum Lmck dans les grottes et falaises sous-marines, Commission internationale pour l'exploration scientifique de la mer Méditerranée, vol 16, N°2, 465-69.
- LACAZE-DUTHIERS (H),**
1864 Histoire naturelle du corail. Organisation, reproduction, pêche en Algérie, industrie et commerce, Paris, J-B Barilière et fils.
- LACROIX (J.B),**
1982 Les pêcheurs de corail au XVIIIème et XIXème Siècle, Bulletin des Sciences Historiques et Naturelles, N°642, 9-42.
- LAFAY (J.F),**
1985 Le corail rouge en Méditerranée : biologie et pêche, Thèse de Médecine, Université Claude Bernard, Lyon.
- LAROUSSE (P),**
1869 Grand dictionnaire universel du XIXème Siècle, T 5, 95-97.
- LA SORSA (S),**
1956 I vari metodi di pesca adoperati in Italia, Napoli

- LILI LATINO (G),**
1968 Corallo e cammeo a Torre del Greco, Artigianato, N°3.
- LIVERINO (B),**
1983 Il corallo. Esperienze e ricordi di un corallaro
Banca di credito popolare, Torre del Greco,
Li causi editore
- MASSON (P),**
1928 (a) Les compagnies du corail, Paris.
- 1928 (b) Histoire des établissements et du commerce
français dans l'Afrique barbaresque (1560-
1793), Paris.
- MAREC (E),**
1927-28 Essai sur l'industrie du corail, la mise en
valeur et l'exploitation des bancs
coralligènes algériens, Bulletin de la Société
d'Océanographie de France, N°38 (733-734),
N°39 (744-751), N°40 (758-67), N°41 (777
-781), N°42 (785-790).
- MARINI (M), FERRU (M.L),**
1989 Il corallo. Storia della pesca e della
lavorazione in Sardegna e nel Mediterraneo,
Cagliari, Tema.
- MAXIA (A),**
1956 Documenti inediti sulla pesca del corallo in
Sardegna nei secoli XVII-XVIII, Cagliari
economica, febb..
- MAZZACANE (L),**
1989 La cultura del mare nell'area flegrea, Bari,
Laterza.
- 1990 Histoire de coraux, de miracles et de brigands
dans le Torre del Greco aux XVIIIè et XIXè
siècles, La ricerca folklorica, 75-83.
- MAZZARELLI (G),**
1931 La pesca del corallo, la pesca nei mari e
nelle acque interne d'Italia, Roma, vol 2,
406-415.
- MELE (G),**
1987 Capolavori in Rovina. Le disastrose condizioni
dei coralli oristanesi, Almanacco di Cagliari.

- MEUNIER (U),**
1990 Les grandes pêches (1868), Paris, Ed du Bastion.
- MICHEL (E),**
1928 Una controversia tra i governi di Napoli e Torino per la pesca del corallo in Sardegna (1766-1767), Mediterranea, I.
- MINICONI (R),**
1989 Les poissons et la pêche en Corse, thèse d'océanographie, Université d'Aix-Marseille II
- 1990 Pêcheurs de Corse, Le chasse marée, N°50, 2-11
- NEVIANI (A),**
1988 Corallo rosso fossile, saggio bibliografico-storico (1923), Analisi.
- OLSCHKI (A),**
1968 Il Corallo, enciclopedia del subacqueo, Firenze, Sadeo/Sansoni, vol 2, 433-448.
- PASTINE (O),**
L'arte dei corallieri nell' ordinamento delle corporazioni Genovesi (XV-XVIII), Atti Della Società Ligure Di Storia Patria, vol LXI, 279-415.
- PARONA (C),**
1883 Il corallo in Sardegna, Annali dell'industria e del commercio, Roma.
- PAVANELLO (P), BORGONI (D), ROMANO (A)**
1984 antropologia ed economia dell'artigianato artistico. Il caso di Torre del Greco., Milano, Ed Franco Angeli
- PERUZY (L),**
1988 Corallo e le sue industrie (1923), Analisi.
- PODESTA (F),**
1900 I Genovesi e le peschiere di corallo nei mari dell'isola di Sardegna, in Miscellanea di storia italiana, ser. III, VI, Turin
- 1908 L'isola di Tabarca e le peschiere di corallo nel mare circostante, in ADSLSP, XIII, p 1005-1044.

- POLLINO (A),**
1985
Note concernant l'utilisation de moyeux de plomb ayant probablement servi à la pêche au corail dans l'Antiquité, in L'exploitation de la mer, Vèmes rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, oct 1984, Valbonnes.
- PUTATURO MURANO (A), PERRICCIOLI (A),**
1989
L'arte del corallo. Manifatture di Napoli e Torre del Greco fra ottocento e novecento, Macciaroli.
- QUILICI (F),**
1975
Le isole di corallo, Agostino, Istituto geografico.
- RIVIERE (E),**
1904
Bracelets, parures, fétiches, monnaies d'échange, Bulletin de la Société Préhistorique de France.
- SANTINI (P),**
1982
Corailleurs et négociants en Barbarie, in dir F. POMPONI, Le mémorial des Corses (1950), N° 6, 119-125.
- SERPENTINI (AL),**
1986
Les activités maritimes de Bonifacio à la fin du XVIIIème Siècle, Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse, N° 650.
- SKEATES (R),**
Mediterranean coral. Its use and exchange in and around the Alpine region during the later Neolithic and Copper Age, Oxford Journal of Archaeology, vol 12, 281-293.
- SPINOZA (A),**
1990
Camées et coraux, Antiquités et objets d'art, N°12, Paris, Ed Fabbri.
- STILLER (A),**
1981
Quelques aspects de l'auto-écologie de Corralium rubrum octocoralliaire des peuplements marins sciaphiles du substrat méditerranéen, DEA d'écologie - hydrobiologie, Université d'Aix-Marseille III.

- TESCIONE (G),**
1962 Gli Aragonesi e la pesca del corallo in Sardegna, VI congresso internazionali di studi sardi, Cagliari.
- 1973 The Italians and their coral fishing, Napoli, Fiorentino.
- Corallo nelle arti figurative, Fiorentino.
- Italiani alla pesca del corallo ed egemonie marittime nel Mediterraneo, Fiorentino.
- VILLANO (P.A), CALABRESE (A),**
1989 Cameo.Incisione su conchiglia e corallo, L'antologia.
- VILLAT (L),**
1925 La Corse de 1765 à 1789, thèse de 3ème cycle, Histoire, Besançon.
- WAGNER (LM),**
1913 Il malocchio e credenze affini in Sardegna, Perugia
- ZANETTI (G),**
1946 La legislazione sarda relativa all'industria corallina e la pesca del corallo in Sardegna, in Studi Ssassaresi, vol.XX;

B-RECITS, ARTICLES DE JOURNAUX ET FILMS

- BRABRANT (S),**
1993 Les moissons écarlates, Thalassa, FR3, janvier
- CASTELLIN (P),**
1986 La Pharaone, Paris, Films d'Ici.
- DESIDERI (L), PATRIS (G),**
1988 Arte Maga, La bhesnaie - films et la sept, série l'Anthropographe.
- DILASSERT (B),**
1983 La pêche au corail, FR3 Corse, Ajaccio.
- DIOLE (P),**
1951 L'aventure sous-marine, Paris, Albin- Michel.

- FOUCHER-CRETEAU (j),**
1955 L'aventure est sous la mer, Paris, lib
des Champs-Élysées.
- LA CROIX**
1992 Vers une guerre du corail en Corse, 4
septembre.
- LE PROVENÇAL**
1990 Bonifacio : corailleurs-braconniers, 18
janvier.
- 1992 Le filon corail s'épuise. Et l'on reparle de
zones protégées, 5 février.
- MARTIN - RAZI (P),**
1989 Passion : le métier du corail, Océans,
3-19, N°178 et 180.
- MOUTON (P),**
1993 Corail rouge, Marseille, Ed Autres Temps
(Coll Temps Mémoire).
- NICE - MATIN**
1985 La chasse aux trésors méconnus, 20 août.
- PERES (G), HAMELIN (J.G),**
1992 Corailleurs : funambules de l'inexplicable,
Océans, 34-45.
- PERET (J.P),**
1991 Corallium rubrum : le corail rouge de
Méditerranée, Géo-Magazine, N°29, 128-144.
- PULVENIS (MFR),**
1945 La chasse aux poissons (chasse sous-
marine 1940), Paris, Payot.
- RIVE (C),**
1986 Les plongeurs de l'or rouge, Thalassa,
FR3, Thalassa.
- ULIANO (A),**
1983 Carlo Parlati, Napoli, Ed. Ars magistra artis

Tables des illustrations, graphiques et cartes

Carte générale de la Côte d'Azur et de la Corse	10
Carte des Prud'homie de Corse.....	11
Pêche au corail à la croix de St André.....	43
Représentation du fond par un sondeur à papier.....	99
Tableau des variations saisonnières	123
Histogramme des variations saisonnières	124
Horaires d'une journée de pêche au corail. Plongée à l'air : 2 plongeurs, une plongée	136
Horaires d'une journée de pêche. Plongée à l'air : 2 plongeurs, 2 plongées chacun	137
Horaires d'une journée de pêche au corail. Plongée au mélange (hélium) : un plongeur, une plongée.....	138
Tableau de variations de pression en fonction de la profondeur.....	326
Courbe de dissolution des gaz en fonction du temps	329
Tableau de toxicité du gaz carbonique en fonction de sa pression partielle	336
Tables de plongée à l'air, Ministère du Travail, 1992.....	340

Tables des photographies

1 - Un corailleur finit de se préparer avec l'aide d'un collègue.....	79
2 - Une fois habillé, le corailleur se prépare à se "jeter" à l'eau au moment où le bateau arrivera sur la balise.	79
3 et 4 - Deux techniques pour se mettre à l'eau : debout ou en arrière.....	80
5 - Une marque, une balise (un bidon) en mer.	111
6 - Bateau au port. On remarque le "caisson" ouvert sur la gauche ainsi que les tuyaux des narguilés et de l'eau chaude ; à droite les bouteilles.....	111
7 - Deux pêches de corail, mises dans des sauts une fois "tenaillées". On voit ici, à côté du saut, un panier avec un "cristal".....	197
8 - Parachute envoyé par un corailleur pour indiquer le lieu où il se trouve. Le bateau s'approche pour le récupérer.....	243
9 - Au bout du parachute le corailleur amarre le panier. Après l'avoir remonté, le marin envoie le "pendeur", les "narguilés", "l'eau chaude" et le "téléphone".....	243
10 - L'atmosphère très particulière des paliers.....	273
11 - Au fond, marteline à la main et panier (rigide) pendu au cou.....	273
12 - Giorgio Vasari, <i>Persée et Andromède</i> , Florence, 1555-1572.....	307
13 - Masque de Gorgone provenant du temple du belvédère d'Orviété, IVème siècle av. JC	307